

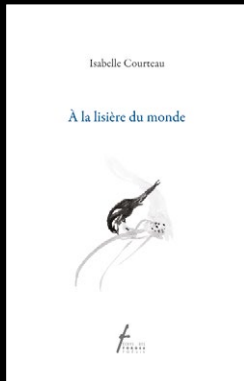
LQ

critique
+ littérature

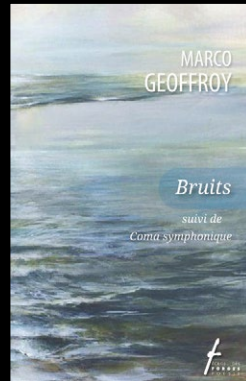


Marie-Claire
BLAIS

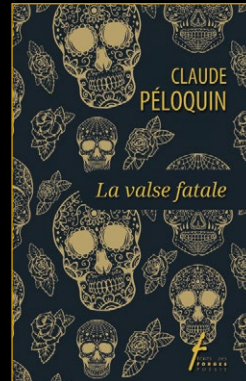
EN LIBRAIRIE



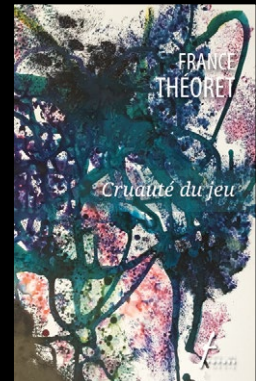
À LA LISIÈRE DU MONDE
Isabelle Courteau



BRUITS suivi de
COMA SYMPHONIQUE
Marco Geoffroy



LA VALSE FATALE
Claude Péloquin



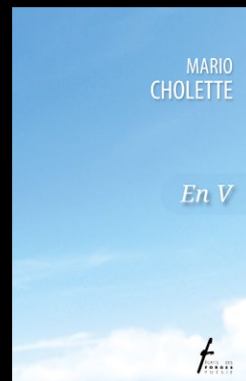
CRUAUTÉ DU JEU
France Théoret



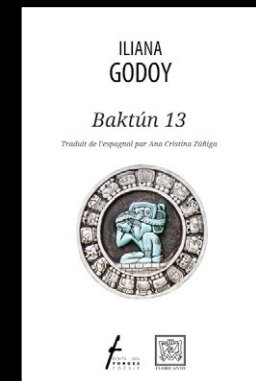
FLÂNERINAGE
Réjean Plamondon



CETTE MUSIQUE DE KEATS
Claude Beausoleil



EN V
Mario Cholette

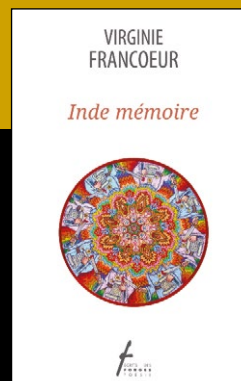


BAKTÚN 13
Iliana Godoy

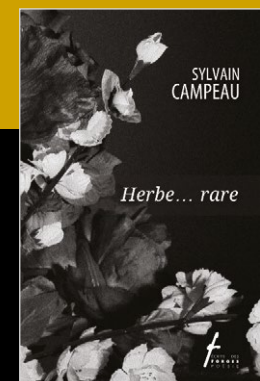


Créateurs d'étincelles

NOS NOUVEAUTÉS



INDE MÉMOIRE
Virginie Francoeur



HERBE... RARE
Sylvain Campeau

Fondateur Adrien Thério
Membre honoraire André Vanasse

Équipe

Éditeur Alexandre Vanasse
Rédactrice en chef Annabelle Moreau
Coordonnateur éditorial Jérémy Laniel

Comité de rédaction
Sébastien Dulude, Marie-Michèle Giguère, Jérémy Laniel, Kim Leblanc,
Annabelle Moreau, Alexandre Vanasse

Cahier Marie-Claire Blais Michel Biron, Marie-Claire Blais, Chantal Guy, Jérémy Laniel,
Pauline Michel, Yvon Paré

Cahier Critique Isabelle Beaulieu, François Cloutier, Sébastien Dulude, Thomas Dupont-Buist, Evelyne Ferron, Virginie Fournier, Ariane Gélinas, Marie-Michèle Giguère, Paul Kawczak, Jérémy Laniel, Valérie Lebrun, Rachel Leclerc, Michel Lord, Michel Nareau, Caroline R. Paquette, Stéphane Picher, Hélène Rioux, Christian Saint-Pierre, Marie-Ève Sévigny, Emmanuel Simard, Maité Snauwaert

Cahier Vie littéraire Éric Dupont, Ralph Elawani, Véronique Marcotte, Jean-François Nadeau, Stéphane Dompierre et Pascal Girard

Cahier Création Catherine Lepage, Jean-Christophe Réhel, Kiev Renaud

Lettres québécoises est une revue trimestrielle publiée en mars, juin, septembre et décembre.

La revue est subventionnée par le Conseil des arts du Canada (CAC), le Conseil des arts de Montréal (CAM) et par le Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ). **Lettres québécoises** est répertoriée dans *Érudit* et *Repère*. **Lettres québécoises** est membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP).

Les collaborateurs sont entièrement responsables des idées et des opinions exprimées dans leurs articles.

Photographie de la page couverture
Sandra Lachanche [sandalachance.net]

Direction artistique et infographie Alexandre Vanasse

Révision linguistique
Marie Saur

Correction d'épreuves
Diane Martin

Distribution Dimedia

Impression Marquis imprimeur

ISBN | Version papier 978-2-924360-23-1
ISBN | Version numérique 978-2-924360-24-8
ISSN | 0382-084X
Poste-publications envoi n° 41868016

Parution mars 2018

Envoi de livres pour recension
C.P. 83577, succursale Garnier, Montréal (Québec) H2J 4E9

Responsable de la publicité
Alexandre Vanasse [alexvanasse@lettresquebecoises.qc.ca]

Abonnements
PAR INTERNET www.lettresquebecoises.qc.ca
PAR LA POSTE Service d'abonnement SODEP
C.P. 160, succ. Place d'Armes, Montréal (Québec) H2Y 3E9
téléphone 514 397-8670 • abonnement@sodep.qc.ca

Rédaction
C.P. 83577, succursale Garnier, Montréal (Québec) H2J 4E9
info@lettresquebecoises.qc.ca • 514 237-1930
www.lettresquebecoises.qc.ca

Sommaire

Éditorial Annabelle Moreau	3
Cahier Marie-Claire Blais	
Le cri de la conscience Marie-Claire Blais	6
Un feu intérieur qui ne s'éteint pas Pauline Michel	9
Questionnaire LQ Marie-Claire Blais	14
Dans la bibliothèque de Marie-Claire Blais Jérémy Laniel	16
Marie-Claire Blais Prix David 1982	18
Un gigantesque roman-poème Michel Biron	21
Mes étranges années avec Marie-Claire Blais Chantal Guy	24
Le chauffeur Yvon Paré	26
Cahier Critique	
<i>La bête creuse</i> de Christophe Bernard Thomas Dupont-Buist	30
<i>Petite Madeleine</i> de Philippe Lavalette Caroline R. Paquette	31
<i>Le Goupil</i> d'Éric Mathieu Marie-Michèle Giguère	32
<i>La Scouine</i> de Gabriel Marcoux-Chabot Marie-Michèle-Giguère	33
<i>L'ossuaire</i> d'Audrey Lemieux Paul Kawczak	34
<i>Les noyades secondaires</i> de Maxime Raymond Bock Michel Nareau	36
<i>Donnacona</i> d'Éric Plamondon Michel Lord	37
<i>Ligne brisée</i> de Katherena Vermette Isabelle Beaulieu	38
<i>Le saint patron des merveilles</i> de Mark Frutkin Thomas Dupont-Buist	39
<i>Homo sapienne</i> de Niviaq Korneliussen Caroline R. Paquette	40
<i>Les gens de Shenzhen</i> de Xue Yiwei Hélène Rioux	42
<i>L'homme aux deux ombres</i> de Steven Price Stéphane Picher	43
<i>Red Light</i> de Marie-Ève Bourassa Marie-Ève Sévigny	44
<i>La vieille fille et le photographe</i> de Catherine Sylvestre Marie-Ève Sévigny	46
<i>La Voie des pierres</i> d'Élisabeth Vonarburg Ariane Gélinas	48
<i>Maître Glockenspiel</i> de Philippe Meilleur Ariane Gélinas	49
<i>La raison des fleurs</i> de Michaël Trahan Sébastien Dulude	50
<i>Le revers</i> de Roxane Desjardins Sébastien Dulude	51
<i>Un herbier de Montréal</i> Rachel Leclerc	52
<i>Le fruit tombé de l'arbre</i> de Paul Chamberland Rachel Leclerc	53
<i>Ne faites pas honte à votre siècle</i> de Daria Colonna Jérémy Laniel	54
<i>Faire crier les nuages</i> de Roger Des Roches Jérémy Laniel	55
<i>Venir au monde</i> d'Anne-Marie Olivier Christian Saint-Pierre	56
<i>Cabaret neiges noires</i> Christian Saint-Pierre	57
<i>Le meilleur a été découvert loin d'ici</i> de Mélodie Vachon Boucher Virginie Fournier	59
<i>Vogue la valise</i> de Siris François Cloutier	60
<i>Whitehorse - Deuxième partie</i> de Samuel Cantin François Cloutier	61
<i>Le (beau) risque d'écrire</i> de Karin Schwerdtner Valérie Lebrun	62
<i>Femmes, Islam et Occident</i> d'Osire Glacier Maité Snauwaert	63
<i>Andalucia, l'histoire à rebours</i> de Gilles Bibeau Evelyne Ferron	64
<i>François Morelli</i> Emmanuel Simard	66
<i>De l'idée à l'objet</i> de Michel Dallaire et Myriam Gagnon Emmanuel Simard	67
<i>Les libraires</i> critiquent	68
Cahier Vie littéraire	
L'échappée du temps Jean-François Nadeau	70
Faites circuler Ralph Elawani	72
Jeunateur Stéphane Dompierre et Pascal Girard	74
Transports Éric Dupont	75
Écrire ailleurs Véronique Marcotte	76
BD Sophie Bienvenu et Francis Desharnais	78
Cahier Création	
Poésie Jean-Christophe Réhel	85
Nouvelle Kiev Renaud	88
Lecture illustrée Catherine Lepage	89
Critiques pour emporter	92



Heather O'NEILL

Hôtel Lonely Hearts

Une romance d'une magie brute au cœur
du Red Light de Montréal.

Annie PERREAULT

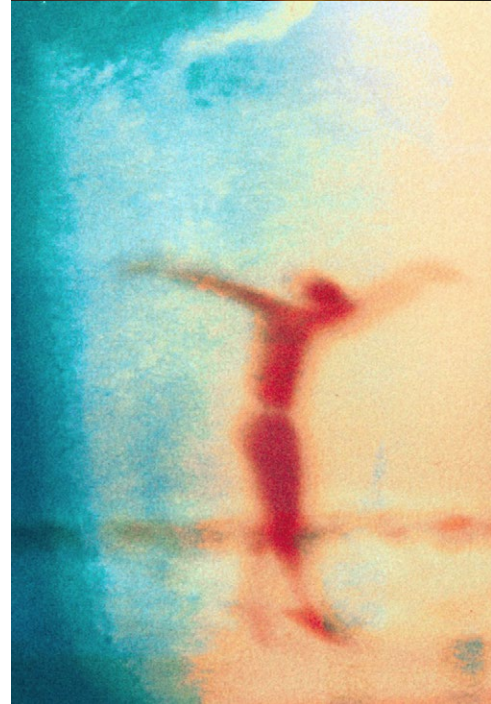
La femme de Valence

Un roman de la consolation, hypnotisant
entrelacs de chutes horizontales.

Julie HÉTU

Pacific Bell

Un récit qui résonne pour les voix qui
refusent de se taire et laisse entrevoir mille
couleurs qui ne s'étiolent jamais.



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec

Que sont les écrivaines devenues ?

« Les femmes vont-elles finir par éclipser les hommes de la littérature québécoise ? » Cette question ouvrait la présentation du fondateur et premier directeur de *Lettres québécoises*, Adrien Thério, dans le numéro de mars 1983. L'édition printanière consacrait sa couverture à Marie-Claire Blais – lauréate du prix David (renommé depuis Athanase-David) en 1982. Remis par le gouvernement du Québec, il souligne *l'ensemble* de l'œuvre d'un auteur. Et Marie-Claire Blais le remportait... il y a trente-cinq ans.

Thério se réjouit sincèrement pour les écrivaines, nombreuses, à récolter des distinctions littéraires cette année-là. On pense à Anne Hébert, dont le magnifique roman *Les fous de Bassan* lui permet de décrocher le Femina. Mais à y regarder de plus près, 1982 est davantage l'exception que la règle. Des cinquante Athanase-David remis depuis 1968, seulement treize femmes (26 %) l'ont reçu, la dernière étant France Théoret en 2012. Le Goncourt a été remporté par six femmes depuis 1979, année où Antonine Maillet a été couronnée pour *Pélagie-la-Charrette*. La liste est longue et pas uniquement en littérature; en théâtre, en cinéma, l'histoire se répète: moins de réalisatrices ou de dramaturges financées, moins de prix et d'espace médiatique. « Les livres et les auteur-e-s qui sont lu-e-s, recensée-e-s, légitimé-e-s par les prix et les récompenses, vivent; le silence tue », écrivait en 2016 la professeure de littérature et traductrice Lori Saint-Martin dans « Le deuil, le combat: du *manspreading* littéraire à la parité culturelle » (*Canadian Women in the Literary Arts*).

Les femmes sont partout dans les lettres, avancent plusieurs. Et ça semble vrai. Du 29 janvier au 4 février, le palmarès Gaspard-Le Devoir comptait huit romans écrits par des femmes sur dix pour les meilleures ventes de la semaine (en essai, c'est tout le contraire, neuf écrivains contre une seule écrivaine). *Métro* dévoilait que plus de livres écrits par des femmes (sept contre six pour les hommes) avaient été empruntés dans les bibliothèques municipales en 2017, et l'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ) compte 55 % de femmes parmi ses membres. Alors, pourquoi sont-elles moins présentes dans l'espace médiatique? Les chiffres sont effarants: Saint-Martin rapporte qu'en 2015 les hommes ont consacré 64 % de leurs articles à des livres écrits par un homme et 27 % à des ouvrages écrits par une femme. Les femmes, de leur côté, ont consacré 53 % de leurs comptes rendus à des femmes et 40 % à des hommes. « Sans elles, les livres de femmes disparaîtraient presque entièrement des publications culturelles », ajoutait Saint-Martin. Autrement dit, la proportion moyenne des textes portant sur des livres écrits par des femmes dans les six journaux de référence consultés par Saint-Martin, *Le Monde* et *Le Devoir* inclus, n'est que de 33 %. Effarant, ai-je dit.

En décembre dernier, l'illustratrice et auteure Julie Delporte lançait un cri du cœur sur Facebook: « Le top des bandes dessinées de l'année dans *Lettres québécoises*: encore une liste de livres d'hommes. Je commence à avoir mal à la tête. On veut des critiques femmes. Femmes, écrivez sur la bande dessinée. Ça devient urgent. » Et Julie avait raison: nous qui étions plus attentifs au genre des collaborateurs, avons négligé celui des auteur-e-s traité-e-s. Nous sommes donc allés faire nos calculs... et avons vu que nous avions du chemin à faire, notamment en bande dessinée, mais aussi dans



d'autres sections. En quatre numéros depuis le printemps 2017 (dont celui que vous avez entre les mains), 40 % des livres que nous avons recensés ont été écrits par des femmes, 49 % par des hommes et 11 % par des collectifs (hommes ou femmes). Pour la même période, 45 % de nos collaborateurs étaient des femmes et 55 % des hommes. Malgré tout, je suis fière des trois femmes en couverture sur les quatre derniers numéros. Des écrivaines fortes, comme Marie-Claire Blais aujourd'hui.

Lori Saint-Martin appelle ce parti pris en faveur des hommes « le paradoxe de l'innocence ». Pour elle, si les chiffres montrent noir sur blanc que l'indifférence envers les ouvrages écrits par des femmes est bien réelle, aucune publication n'avouera directement le dédain (inconscient ou pas) pour ces ouvrages. « Personne n'efface les femmes et pourtant elles ne sont pas là. Personne ne fait exprès et pourtant ça arrive constamment. » Exactement comme nous, voilà pourquoi il faut être vigilants.

La solution? Saint-Martin ne croit pas aux quotas ou à la parité absolue, ni moi d'ailleurs, mais pour atteindre une meilleure représentation, la mesure la plus efficace, selon elle, est de recruter davantage de collaboratrices, « à plus forte raison si elles représentent, en plus, toute la diversité des femmes ». Comme j'aurais aimé donner raison à Adrien Thério, lui qui restait « très serein devant ces femmes qui tirent la couverture de leur côté ». Et je m'engage à ne pas avoir à patienter trente-cinq ans encore.

Annabelle Moreau



Textes

Marie-Claire Blais

Pauline Michel

Jérémy Laniel

Michel Biron

Chantal Guy

Yvon Paré

Photographies

Sandra Lachance

Marie-Claire Blais



Le cri de la conscience

J'ai beaucoup admiré dans la revue *LQ*, les autoportraits de Catherine Mavrikakis et d'Audrée Wilhelmy, ce sont des témoignages sincères et poétiques très vivants quand je redoute l'autoportrait, quand cela me semble une tâche difficile de parler de soi.

Née de parents harmonieux, j'aime l'harmonie, ce qui nous unit les uns aux autres, plutôt que ce qui nous sépare, j'aime trop les fêtes et les réunions d'amis, bien que de tempérament solitaire, mais l'amitié me semble une part essentielle de nos vies. Ce qui est contradictoire, car il faut vivre dans une solitude disciplinée pour écrire, et souvent coupée des autres. Ayant hérité de mon père sa déférence pour la justice (il fut le premier à me faire comprendre que la peine de mort était un crime impardonnable, il faut se souvenir qu'elle a longtemps été acceptée au Canada), j'ai toujours tenté d'exprimer cet amour de la justice, dès mes premiers livres, ainsi dans cette première tentative de la trilogie des *Manuscrits de Pauline Archange*, même si c'est peu autobiographique, il y a là un portrait social d'une famille, d'une société que les oppressions religieuses et politiques étouffent, Pauline saura s'en libérer par l'écriture, et d'autres personnages dominés, par l'art ou l'altruisme, mais il m'a semblé important alors de peindre cette société, dans toute sa lutte vers la liberté. Plus tard ce sera la défense des homosexuels avec *Le loup* et *Les nuits de l'underground*, je crois que ce respect de la justice dont parlait mon père fut mon héritage pour la résistance à la bêtise de l'intolérance, de la cruauté. Bien d'autres auteurs ont eu ce courage aussi, Michel Tremblay et plusieurs autres, dont le merveilleux Jean-Paul Daoust. Il ne faut pas oublier Jean Basile et la grandeur de son œuvre que l'on redécouvre enfin.

Je peux me reprocher aussi de toujours vouloir partir, cela fut toujours une irrésistible tentation, bien que ce fût trop longtemps irréalisable, devant gagner ma vie très tôt. Mais cette plongée dans la vie ouvrière fut un grand enseignement, et je pense souvent à tous ces jeunes gens d'autrefois qui en furent à jamais marqués, et qui n'eurent pas la chance de sortir du milieu de travail qui les opprimait. Aucune loi ne semblait les protéger, même lorsqu'ils n'avaient que quinze et seize ans. Les plus pauvres, les plus démunis, les frères et sœurs de Jean Le Maigre, du Septième, d'Héloïse, dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, travaillaient dans les usines, exploités par des patrons cupides qui les laissaient dans l'ignorance de leurs droits. Ce fut longtemps ainsi. Et c'est encore ainsi pour une partie de l'humanité. Un jeune écrivain qui voit très tôt ses livres publiés et traduits en plusieurs langues peut connaître ce miracle de la libération qui lui permet, grâce aux bourses accordées alors, de partir, de vivre ailleurs, de connaître enfin d'autres cultures qui le feront évoluer. J'eus ainsi cette chance de pouvoir vivre en France et plus tard aux États-Unis, avec un retour de quelques années au Québec à partir de 1975, à travers de fréquents séjours en France et aux États-Unis, pour le travail, des lectures, des conférences dans les universités et comme membre de jury international. Retour définitif aux États-Unis pour l'écriture du long cycle de *Soifs*, mais en même temps encore de fréquents séjours en Europe pour le travail de juré ou pour la publication des

livres. Plusieurs défauts, tendance à écrire très tard la nuit, à vivre dans le monde de la nuit, à vouloir écrire sur le monde invisible et secret des êtres souvent incompris dans leur solitude. Tendance à la paresse, besoin de légèreté quand je porte une conscience aiguë des douleurs du monde, des injustices causant tant de souffrances à tous ceux qui ne peuvent se défendre. Vouloir protéger les animaux qui sont si vulnérables à nos guerres et barbaries, on oublie combien, avec les petits enfants, combien ils en sont victimes. Peu d'habileté pour les choses pratiques, mais capable d'accueillir des chats errants dans la maison et qu'ils soient heureux. Aimerais accueillir tout le monde aussi, mais maison trop petite. L'accueil est donc dans l'âme, le cœur, de façon continue. Éprouve une forte sympathie envers mes collègues écrivains, d'où qu'ils viennent, car la responsabilité de l'écriture est intense, démesurée, ils sont souvent très seuls à résoudre des problèmes matériels comme d'ordre intérieur, et il y a souvent beaucoup d'incompréhension, de duretés, autour d'eux. Ai tenté d'exprimer ce dilemme, ces déchirements des écrivains avec le personnage Daniel qui parcourt tous les livres de *Soifs*, et plus particulièrement dans l'un des livres, *Le festin au crépuscule*. Faiblesse et douleur, comme tant



Photo : Sandra Lachance

d'autres, devant la disparition des êtres chers, souvent encore très jeunes, ainsi mon ami David décédé subitement en août cet été peu de semaines avant l'ouragan qui allait frapper la Floride. Cela semble si injuste bien que je continue de ressentir sa présence toujours aussi sereine et charitable autour de nous, dans la ville. Autre défaut, se croire invincible, être trop brave quand il est évident que les dangers sont sérieux et que l'on sera vaincue. Comme ce fut le cas devant les ouragans ravageant l'île, à travers les années. Ou comme lorsqu'on veut défendre un délinquant noir qu'un policier armé poursuit dans la rue. Toutefois le délinquant noir dans cette rue de Key West ne fut qu'arrêté, pas tué, et avoir pu éviter cette mort, n'est-il pas ce qui compte le plus ? Il devint le personnage Petites Cendres dont je vais continuer l'histoire, même si les dix livres de *Soifs* ont été écrits, et parlent beaucoup de lui déjà. Obsessions des personnages des livres qui empêchent le sommeil. Sensation parfois d'avoir l'esprit et le cœur brûlés et puis l'amour de la vie et de l'écriture qui en fait la partie si passionnée, renaît vite puisque chaque jour est différent, et que jamais nous ne sommes à l'aube d'un jour nouveau, ce que nous étions la veille. Mais constante recherche des êtres, ce qu'ils sont, ce qu'ils ont vécu,

et pourquoi, on dirait parfois que chaque personne est un exilé, une exilée, et que dans ce déracinement éphémère, chacun construit sa vie bien courageusement. Marguerite Yourcenar souligne cette pitié des êtres, elle éprouve beaucoup de compassion en écrivant sur ses ancêtres. En la lisant on peut penser que c'est de l'humanité entière dont le destin est mortel, qu'elle a pitié et commisération.

Autre défaut, très entêtée, mais cet entêtement est peut-être nécessaire ou utile à la continuité de l'écriture, défaut aussi, une confiance peut-être trop illimitée en l'être humain, en sa transformation, sa métamorphose, quand cette transformation est trop lente, encore. Croyance que le mot écrit peut jouer un rôle positif, exemplaire, qu'il peut servir d'expression de révolte contre l'injustice, accuser le racisme, dénoncer l'intolérance et le crime. C'est ce que nous voyons maintenant avec fierté dans la presse américaine qui refuse toute censure, qui dénonce et juge l'hypocrisie de ceux qui règnent en imposant la peur et la bigoterie. Ces journalistes valeureux ont aussi le courage de nommer ceux qui sont racistes ou criminels par complicité silencieuse. Le mot écrit peut aller si loin. On ne peut faire taire le cri de la conscience. ♦



Photo: Sandra Lachance

Portrait | Marie-Claire Blais

Un feu intérieur qui ne s'éteint pas

Pauline Michel

Marie-Claire Blais, comme Réjean Ducharme, est enveloppée d'une aura énigmatique qui intrigue et attire.

On ne touche pas au mystère, on le frôle. De loin. Les êtres mystérieux nous fascinent.

Quand nous finissons par deviner ou entrevoir ce qui se cache en eux, nous sentons qu'il ne faut rien dévoiler parce que cette zone personnelle a été précieusement sauvegardée et a pris, de ce fait, une dimension mythique.

Peu de gens sont allés « au-delà des apparences », comme a tenté de le faire Suzette Lagacé dans l'excellent documentaire du même titre. Mais est-il possible de cerner une femme qui se dévoile à peine et se dissimule, même, derrière des centaines de personnages ? Marie-Claire choisit avec circonspection ce qu'elle veut bien révéler d'elle-même et à qui elle en accordera le privilège.

Plusieurs qui la voient à l'écran ou l'écoutent à la radio ne perçoivent d'elle que quelques facettes : l'écrivaine farouche, humble, solitaire, sévère, inaccessible, voire tragique. Combien de fois m'a-t-on demandé, sachant que j'étais son amie, s'il lui arrivait de rire et de sortir de sa solitude pour communiquer avec les autres ? C'est vraiment mal la connaître.

En me choisissant pour écrire sur elle, elle m'a dit : « Parle surtout de toi », par pudeur et générosité ou... par crainte que je soulève trop le voile du mystère ?

Avant l'amitié

Par quel hasard l'ai-je rencontrée ?

Au terminus de Richmond, en 1976. Nous attendions toutes deux l'autobus pour nous rendre à Montréal. Elle vivait à Kingsbury et moi à Saint-Cyr, à une trentaine de minutes de distance en voiture. Nous allions chacune donner une entrevue. Pour elle, sa millième, peut-être, car elle avait déjà publié onze livres et reçu le prix Médicis. Pour moi, c'était une des premières à la suite de la publication de mon roman *Les yeux d'eau*.

À mon grand étonnement, Marie-Claire m'a invitée à m'asseoir à côté d'elle après les présentations. Était-ce parce que je m'appelais Pauline, comme la Pauline Archange de son roman paru en 1968 ? Ou parce que je venais de lui dire, avec humour, que j'avais un manuscrit dans mon sac : un « manuscrit de Pauline à l'ombre de l'archange Michel » ? Ou simplement par curiosité ?

Elle m'observait furtivement, de biais ; baissait discrètement les paupières. Puis, en tournant la tête vers moi, elle a plongé profondément son regard dans le mien, y devinant peut-être mes inquiétudes d'écrivaine débutante. Marie-Claire possède cet art d'entrer dans notre monde secret par de subtiles questions, de touchantes remarques, entrecoupées de longs silences embarrassants qu'il semble urgent de rompre. Elle hypnotise, fouille ensuite pour découvrir dans le flot de paroles et le langage gestuel, cet objet précieux, cette perle rare qu'est l'étonnante « raison d'être » de chacun, son désir le plus cher. En peu de temps, on lui ouvre l'espace le plus intime de son être par des confidences qu'on se surprend à lui faire.

– Je viens de perdre un être cher. Mon premier roman porte sur la musique et la mort.

Et je me suis racontée sans retenue. Marie-Claire écoutait religieusement, en parlant peu. En ponctuant à peine le récit... comme dans ses derniers livres.

« L'ange de la solitude » qui l'accompagne presque toujours venait temporairement de nous quitter, cet ange discret qui s'éclipse parfois pour lui permettre d'entrer en communion avec ceux qui deviendront ses personnages.

J'étais subjuguée quand nous sommes arrivées à destination. Surprise et touchée qu'elle me demande mes coordonnées. Était-ce par politesse, par amabilité ? Je n'en savais rien, mais je pensais que cette rencontre exceptionnelle n'aurait pas de suite.

Pourtant, un beau dimanche, quelque temps après, elle a téléphoné pour nous demander, à mon conjoint et moi, si elle pouvait venir nous visiter avec Mary Meigs, Lucille Leduc, Suzanne Randal et Jacques Blanchette.

C'est ainsi qu'ils sont tous entrés dans notre maison dont la serre fleurie et odorante délirait de lumière dans un paysage de montagne grandiose et isolé.

C'était une journée de neige, de parfums et de feu.

Des bûches crépitaient dans le foyer. Les échanges se sont vite enflammés. Jacques Blanchette s'amusait à modifier sa chanson la plus connue : le ciel, cette fois, se mariait avec la neige.

Lucille Leduc s'intéressait au scénario inspiré de mon premier roman, tandis que Suzanne Randal examinait une sculpture de mon conjoint d'alors, Renaud Bergeron. Marie-Claire nous observait, en buvant du gin-tonic que la sage Mary nous a discrètement tancés de lui servir. Mary, l'ange gardien qui l'a protégée toute sa vie et qui l'entoure encore de son aile invisible et bienveillante.

Après leur départ, j'ai senti qu'une relation venait de s'établir, mais je ne pouvais savoir encore qu'il s'agirait d'une grande amitié.

Avec l'amitié

Peu à peu est apparue une femme chaleureuse, rieuse, amusée par toutes les prouesses verbales, les aventures loufoques, les récits délirants, les soirées excessives et les improvisations farfelues.

Je me souviens, avec émotion, de cette comédie musicale improvisée par trois voix – celles de Michèle Mailhot, Renaud Bergeron et moi – nos voix qu'elle écoutait en retrait, en notant mentalement nos répliques et nos sous-entendus, selon son habitude. Même en présence d'amis, Marie-Claire « travaille », comme elle dit. Elle n'écrit pas : elle travaille.

Ainsi les fêtes se sont multipliées pendant des années, dans le rire et l'enchantement : à Saint-Cyr, à Kingsbury, à Danville, au lac Denison, à Key West, à Paris, dans le Sud-Ouest de la France, dans nos appartements adjacents de la rue Saint-Denis, à Montréal. Chaque fois, malgré le décalage et la fatigue, elle prenait plaisir à raconter son plus récent voyage avec des détails savoureux.

Un bel après-midi de fin d'été, en revenant de Paris, Marie-Claire avait pris l'autobus de Montréal à Richmond où je l'attendais. Quand elle est entrée dans la voiture, j'ai senti qu'elle « portait » un nouveau personnage qui serait essentiel dans son œuvre : Renata, inspiré par une femme, Patricia, qu'elle venait de rencontrer en France. Nous avons beaucoup parlé d'elle et quand, quelques semaines plus tard, je l'ai à nouveau conduite à l'aéroport, elle m'a lu les premières pages de *Soifs* au bar où nous étanchions justement notre soif avec un bon vin blanc. C'est ainsi que je suis devenue la première lectrice de ce qui allait devenir une série de dix volumes. Pendant quatre ans et demi, tous les deux ou trois jours, elle m'a envoyé, de Key West, par fax ou par la poste, les pages qu'elle écrivait. Plus tard, elle m'a présenté Patricia et plusieurs « sources vivantes » de son inspiration.

Lors de nos rencontres à la campagne, elle a continué à me lire le manuscrit de *Soifs* à voix haute.

Et plusieurs autres, après. À tour de rôle, nous lisions ainsi nos textes. Je lui ai lu les poèmes de *L'œil sauvage* dont elle a écrit un beau commentaire pour la présentation du livre. Il en a été de même pour le conte *Le papillon de Vénus* – réédité sous le titre *Le fil invisible* – dont elle a signé la préface. Elle m'a dit

cette phrase extrêmement touchante, reprise en quatrième de couverture : « C'est une comète de lumière dans un monde de ténèbres. »

Nos séances de lecture étaient toujours précédées de joyeuses agapes et suivies de confidences inoubliables. Nous parlions en toute amitié et sincérité des êtres que nous aimions et avions aimés. Ces absents se promenaient avec tendresse et parfois avec regret dans nos souvenirs. Ils étaient entrés et sortis de nos existences, forcés par la mort ou la vie, comme des personnes dont les traces restent à jamais ancrées en nous. Nous les ressuscitions à notre façon pour nous rassurer sur le mystère de vivre, de souffrir et de disparaître.

Remplies de discussions animées sur les forces obscures et lumineuses qui s'affrontent dans le monde, ces soirées rompaient momentanément la solitude que nous vivions la plupart du temps chacune de notre côté.

Pour l'alléger, nous échangeons chaque soir longuement au téléphone. Je lui chantais même les chansons que j'écrivais pour de nouveaux spectacles en France à l'occasion de remises de prix littéraires. À combien de ces spectacles n'a-t-elle pas assisté avec sa fidélité habituelle ? Toujours elle stimule ceux qui ont le courage de « se » créer, de s'engendrer eux-mêmes à travers leur art ou leur passion.

Les liens qu'elle crée sont durables, mais très souvent distanciés. On la défie. Certaines personnes m'ont suppliée de trouver un moyen pour leur permettre de s'approcher d'elle. Comme d'un être sacré.

Elle a aussi une affinité exceptionnelle, presque occulte, avec les chats. De tous ses siamois, Mouser a été le roi. Marie-Claire avait la certitude qu'il était la réincarnation d'un génie. J'ai eu l'ultime honneur d'être nommée la marraine de ce phénomène et de le garder souvent chez elle en son absence. Sa patte empruntait ma main pour écrire à sa divine maîtresse. Des dizaines de fax signés par lui en font foi !

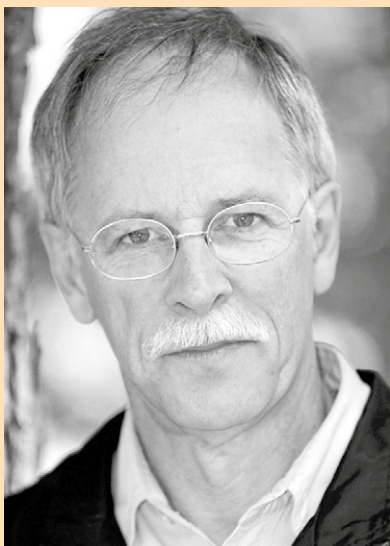
Après toutes ces années, je sais que Marie-Claire est aérienne comme son nom le suggère : elle est emportée par une inspiration, un souffle puissant qui lui permet de voyager par son imagination, sa sensibilité et son écriture d'un pays à l'autre.

Elle est habitée par un feu intérieur qui ne s'éteint pas, contrairement à ceux qu'elle tisonnait avec patience dans le foyer de sa maison de campagne. Son écriture échappe au courant des modes ; sa vie, aux contingences matérielles. Son style prend le rythme ininterrompu de l'océan qu'elle contemple chaque jour. Elle vogue sur une vague de reconnaissance qui ne l'abandonne pas.

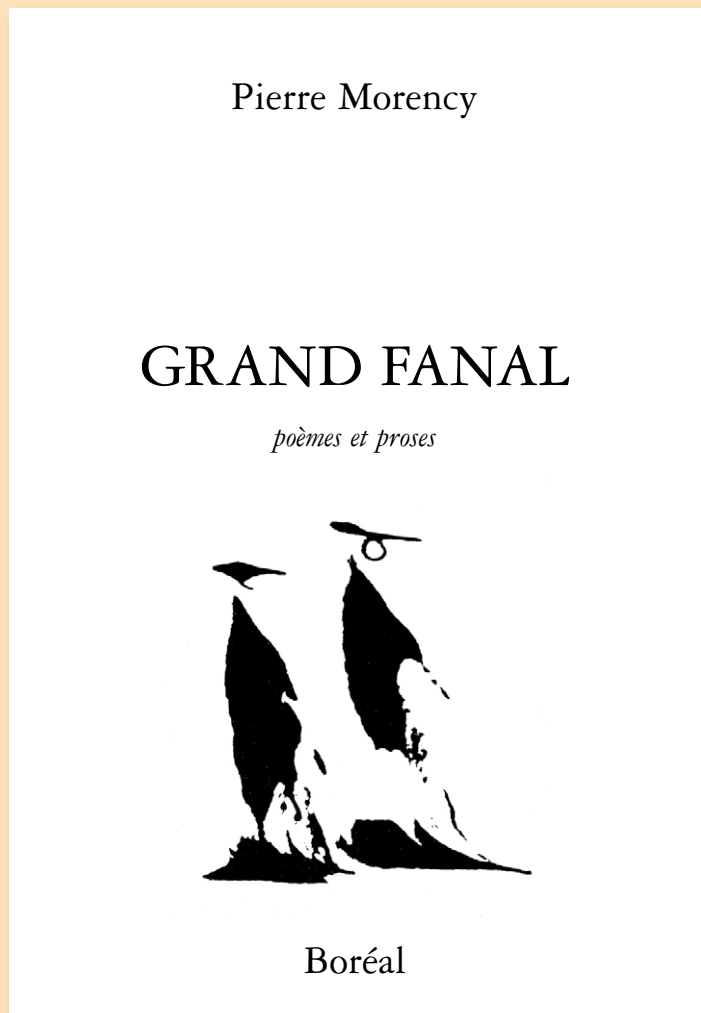
Il faut admettre qu'elle a l'art de créer sa vie comme un roman. Et Marie-Claire Blais n'est-elle pas elle-même tout un personnage ? ♦

Contre l'enfer du décor

Nous sommes au monde venus pour marcher
Sur des voies de lisière entre caps et rivages
Avec sur nos épaules ces cris de toute vie
Et dans le regard l'appel vers des lueurs.



© Xavier Dachez

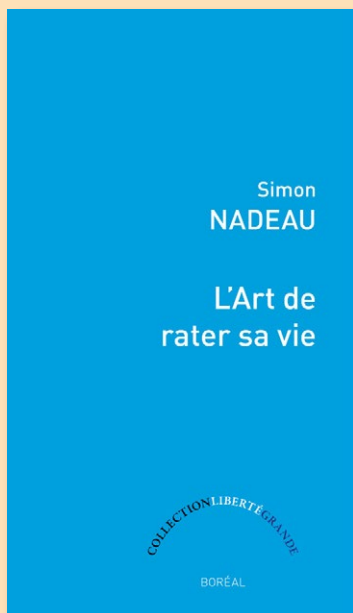


Poésie • 112 pages

L'Art de rater sa vie,
le récit ironique
d'un Ovide Plouffe
postmoderne.



© Tous droits réservés



Récit • 280 pages



Essai • 144 pages

Contrôle discret,
aseptisation des lieux
et refroidissement des
relations, notre monde
change imperceptiblement
mais sûrement.



© Tous droits réservés



Boréal

La force de contempler sa solitude

Les questions restent, les réponses changent.
Voici celles de Marie-Claire Blais.

Est-ce que le roman est mort ?

Non, mais l'art d'écrire un roman demeure un travail difficile, car l'écriture est un art et doit éloigner toute tentative de facilité, il faut surtout connaître les êtres humains et savoir parler d'eux avec intelligence, apprendre à révéler ce qu'ils sont, à travers la mouvante expérience de leurs vies. Et cela vient d'une connaissance et d'une expérience profondes.

La qualité que je préfère chez mon éditeur ?

La bonté, la douceur, la gentillesse. Jean Bernier, comme éditeur littéraire, est une présence extraordinaire. Nous recevons tous beaucoup de lui, nous sommes ses amis, il est un frère, pour chacun de nous, il nous apprend aussi la rigueur, la patience, dans notre travail. Sa grande fidélité à travers le temps est un appui merveilleux.

Le pire défaut de mon éditeur ?

Sa générosité, peut-être. Mais ce n'est pas un défaut, c'est une façon d'être toujours disponible à l'autre.

Ai-je une béquille littéraire ? Si oui, laquelle ?

Je ne crois pas, mais doutant de tout, pendant le temps de l'écriture d'un livre, je peux avoir besoin parfois que le travail soit lu par un ami ou une amie. C'est d'un réconfort énergétique de sentir ainsi quelqu'un près de la matière du livre, du travail toujours incertain de l'écriture, c'est comme avoir près de soi un compagnon de voyage. Mais en général, quand on écrit, il faut être seul, avoir la force de contempler cette solitude pendant une longue période de temps.

À quoi sert un éditeur ?

Que ferions-nous sans leur courage et leur vigilance ? Sans la confiance que font à leurs auteurs les éditeurs qui les publient ? Pascal Assathiany prenait ainsi de grands risques en me publiant chez Boréal, de même que René de Ceccatty au Seuil, comment aurais-je traversé sans leur persévérance, leur foi en l'écrivain, la longue écriture de toute la série de *Soifs*, laquelle semble si exigeante pour le lecteur, bien qu'il s'agisse de tableaux contemporains de nos vies, ces vies étant incarnées par des personnages réels, très liés aux événements de notre temps (les tristes manifestations du sida, ou les guerres récentes, qui paraissent être là en permanence), événements que nous aimerions oublier, mais qui malgré tout affligent notre conscience, cela à travers une existence quotidienne tourmentée et harcelée par les inquiétudes bien réelles sur l'avenir, la survie de l'humanité, qui nous hantent tous, quand malgré tout, ce qui triomphe, c'est une joie de vivre dont nous ne pouvons nous priver, car cet amour instinctif de la vie est en chacun de nous, tel le rayonnement du soleil défiant toute noirceur. Parmi ces grands éditeurs d'une exemplaire solidarité

envers leurs écrivains, il y eut dans les années 1960 l'étonnant Jacques Hébert [NDLR : Jacques Hébert a fondé les Éditions du Jour en 1961] qui semble nous avoir tous mis au monde, les uns après les autres, poètes et romanciers, nous lui devons tant, son dévouement envers ses auteurs était prodigieux, toujours risqué, je ne puis oublier qu'après quatre refus de publication dans les maisons d'édition québécoises, il fut le premier à avoir l'audace de publier *Une saison dans la vie d'Emmanuel* en 1965. C'était un homme d'une générosité folle, passionnée, il fut l'Éditeur rêvé, choisi, celui qui publierait les grands auteurs que nous admirons aujourd'hui, Victor-Lévy Beaulieu, Nicole Brossard, Michèle Mailhot, Roch Carrier, Hélène Ouvrard, et tant d'autres, c'était un homme dont l'esprit était libre, ouvert à la création, et à tous les arts.

Le pays dont je préfère la littérature ?

On ne peut choisir, car la littérature universelle est un immense trésor dans lequel nous puisons sans cesse, en plus qu'elle apporte chaque jour une découverte tant elle est inépuisable, et secourable aussi, surtout par ces temps dangereusement bouleversés que nous traversons où le mot écrit est en péril. J'ai essayé d'exprimer un peu de ma crainte pour cette pensée de l'écrivain, sa liberté devant l'avenir, le danger que représente la censure, dans certains pays, dans *Le festin au crépuscule*, l'un des livres de la série de *Soifs* où, à une réunion internationale d'écrivains se réunissant pour invoquer un monde sans guerres, un monde enfin pacifique, plusieurs écrivains sont empêchés de venir à cette réunion, ou bloqués aux frontières, ou torturés, tués, dans leur pays où ils sont opprimés, emprisonnés ou détruits. Ainsi j'aime la littérature de tous les pays, dans la mesure où nous y avons accès. Mais nous le savons, des femmes, des hommes meurent chaque jour ou sont torturés et emprisonnés lorsque leurs livres rencontrent l'impitoyable censure de leurs pays. Nous ne pouvons oublier ce que coûte notre liberté d'écrire pour ceux qui en sont dépossédés.

Le livre qui fait partie intégrante de l'écrivaine que je suis devenue ?

Il y en aurait trop à nommer. Mais en voici quelques-uns : *Sanctuaire* de Faulkner, *Le procès* de Kafka, *Promenade au phare* de Virginia Woolf, *Les possédés* de Dostoïevski, *Les chambres de bois* d'Anne Hébert, *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, *L'Océantume* de Réjean Ducharme. Mais la liste serait très longue.

Si je n'écrivais pas, je...

Peut-être aurais-je aimé être peintre, ayant une sœur très douée qui est peintre, je vois combien ce choix de l'art, dans une vie, peut être difficile. Tant de choix auraient pu être séduisants, l'étude de la philosophie, du droit, tout ce qui concerne l'amélioration de la vie sociale, la protection que peut apporter la justice.

Mon personnage fictif préféré ?

Aliocha, dans *Les frères Karamazov*, c'est un être bon et charitable qui veut sauver sa famille de la destruction, et du mal qu'ils font aux autres. Pourtant, il n'y parviendra pas. Et c'est cet échec devant l'ambiguïté du mal, du crime, qui le rend si touchant. C'est une figure innocente qui rayonne, bien qu'autour de lui tout soit infernal. Sa force est dans l'amour qu'il offre à tous, sans les juger. J'ai un personnage qui lui ressemble dans le deuxième livre de la série de *Soifs*, le bouddhiste Asoka qui est un moine itinérant, et qui va à travers le monde, tenter de guérir ou l'apaiser par ses dons spirituels les blessés de toutes les guerres, surtout les enfants et les soldats. On ne sait s'il peut réussir cette entreprise d'humanisme, mais il est là qui travaille en secret pour un monde plus éclairé. Aliocha aussi a pitié des enfants, ceux qui sont atteints de maladies incurables et qu'il visite dans leur froide maison, en hiver. Il tente de consoler les parents, il fait l'offrande d'un chien à l'un de ces enfants tuberculeux, il guérit à sa manière, par des paroles douces, la chaleur de son âme. Aliocha, par son amour de l'humanité, est un être inoubliable. Nous pouvons tous le rencontrer dans le cheminement de nos existences.

Comment je veux mourir ?

Il ne faut pas penser à cela. Seule la vie est précieuse. Nous le savons tous et les écrivains du monde entier l'ont bien exprimé, la mort est la plus grande injustice faite à l'être vivant, même le plus petit des animaux en ressent l'effroi et en subit la souffrance.

J'ai peur de...

Comme tous les autres, j'ai peur du délire politique, de la folie meurtrière des armes pour notre destruction.

Votre pire et votre meilleur souvenir d'écriture ?

Une saison dans la vie d'Emmanuel, que j'ai écrit aux États-Unis en même temps qu'un livre moins connu, plus américain, *David Sterne*, pendant la révolte des étudiants des années 1960, en pleine métamorphose sociale aux États-Unis. Je crois que ce livre, *David Sterne*, en fut très marqué.

Est-ce que je lis des critiques de mes livres ? Et pourquoi ?

Oui, j'aime que ces critiques soient lucides, clairvoyantes, cela arrive parfois miraculeusement. Il y eut dans les années 1980 une critique admirable de Paul West, écrivain américain que j'admire, dans le *New York Times* pour *Le sourd dans la ville*, dans l'admirable traduction de Carol Dunlop, *Deaf to the city*; c'était si profond et juste, il avait une compréhension si sensible des personnages, j'en étais bouleversée.

Y a-t-il une autre manière d'écrire que sous la contrainte ?

Non, je ne crois pas. Il faut être discipliné, c'est essentiel, et tenir à cette discipline quotidiennement, et il y a tant de tentations pour résister à cette forme de discipline.

Je voudrais prendre un verre avec quel écrivain, mort ou vif pour lui dire quoi ?

Robert Lalonde, quel écrivain avant tout poète de l'instant, portraitiste des vivants et des disparus, un écrivain fabuleux.

L'écrivain dont je suis jalouse ?

Elsa Morante, j'aurais tant aimé la connaître.

Que lira-t-on sur votre épitaphe ?

Je n'en sais rien.

Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Les écrivains sont des âmes voyageuses. ♦



Maison de la littérature

**AU CŒUR DU VIEUX-QUÉBEC,
UN LIEU POUR VIVRE
LA LITTÉRATURE!**



© Renaud Philippe

**BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE,
RÉSIDENCES D'ÉCRITURE,
SPECTACLES, RENCONTRES
ET ATELIERS**

**EXPOSITION PERMANENTE
EN TOUTE LIBERTÉ**

Découvrez comment notre
patrimoine littéraire témoigne
de l'histoire du Québec

 **audioguide gratuit**

La Maison de la littérature,
unique en Amérique du Nord!

**40, rue Saint-Stanislas
Québec (Québec) G1R 4H1**

 L'Institut Canadien
de Québec

VILLE DE  QUÉBEC
l'accent
d'Amérique



Photo : Sandra Lachance

Dans la bibliothèque de Marie-Claire Blais

Faire parler les autres

Jérémy Laniel

« C'est fabuleux de recouvrir un sens à l'écriture », dit-elle, sourire en coin. Il y a seulement quelques minutes d'écoulées à notre entretien et Marie-Claire Blais se réjouit déjà d'une relecture dans laquelle elle est plongée en ce moment. « C'est étrange de lire Jane Austen à notre époque. Ces écrivains avaient tellement peu de confort. C'est incroyable, ils avaient une sorte de petit pupitre pour écrire. » Toujours, l'auteure questionne et compare sa relation à la création avec celle des autres. Elle poursuit : « Lorsqu'on lit sur eux, on voit à quel point ils ont travaillé avec rien, on voit à quel point nous sommes choyés. Ça ne les a pas empêchés d'écrire de grands livres. Une femme écrivain comme Jane Austen, elle avait peu de succès au début de sa carrière, mais elle était tellement avide de compréhension. » C'est à cet instant que je réalise que, comme toujours, Marie-Claire Blais fera parler les autres. Pas tant

« Il faut une bibliothèque nouvelle pour ceux qu'on a oubliés. »

Marie-Claire Blais

pour se protéger, simplement parce que tout est plus grand qu'elle : l'écriture, la littérature, son œuvre. Et c'est aussi à cet instant que je me dis qu'il n'y a pas que Jane Austen qui est « tellement avide de compréhension ».

Premier amour

Lorsque je la rejoins au bar de son hôtel, rue Sherbrooke, je me dis que l'auteure est tout sauf à sa place dans cet environnement urbain. Elle qui, native de Québec, a délaissé la province il y a déjà plusieurs années pour s'installer à Key West, ville peuplée d'artistes et de marginaux située à l'extrême pointe sud-est des États-Unis. C'est là que se trouvent ses livres, étalés un peu partout dans sa petite maison, quelques bibliothèques pleines tandis que d'autres jonchent le sol, m'explique-t-elle. À défaut de pouvoir y bouquiner, c'est dans les souvenirs qui habitent l'écrivaine que je tente de cerner sa relation à la lecture, ceux qu'elle porte encore en elle aujourd'hui : « Il n'y avait pas beaucoup de livres dans les foyers modestes, mais on pouvait toujours en trouver, surtout lorsque ça devenait notre premier amour, on faisait tout pour en avoir. Les livres sont la première chose que j'ai pu posséder. »

Ce premier amour donc, celui des livres, sera le moteur d'une jeune et prodigieuse carrière pour celle qui publiera son premier roman à vingt ans (*La Belle Bête*, 1959), avant de remporter le prestigieux prix Médicis à vingt-six ans pour son quatrième livre (*Une saison dans la vie d'Emmanuel*, 1966). Cette précocité littéraire remonte à la rencontre – nécessaire – avec certaines œuvres. « Si on a treize ou quatorze ans et qu'on découvre *Les chambres de bois* d'Anne Hébert ou *Les hauts de Hurlevent* d'Emily Brontë, l'écriture s'explique, on vient à elle. » L'auteure n'hésite pas très longtemps lorsque je lui demande si un livre en particulier l'a poussée à prendre le stylo : « Kafka, vers treize ans, avec *Le procès*. Mais il me semble avoir beaucoup été touchée par *La colonie pénitentiaire* aussi, il avait tout vu du monde de l'oppression, de la censure. » Elle a trouvé des réponses chez l'écrivain pragueois : « Dans *Le procès*, c'est tellement notre histoire : le but de la vie, c'est la mort. C'est ce que Kafka nous dit. Il le fait avec un grand ludisme, il le faut, car sinon ce serait insupportable. »

Une bibliothèque nouvelle

Les yeux de l'écrivaine deviennent brillants lorsqu'elle raconte la première fois qu'elle a mis les pieds à la bibliothèque de Harvard, elle qui aime ces lieux où l'on est entouré d'univers à découvrir. « C'est mon ami Edmund Wilson, un grand critique littéraire, qui m'avait donné une carte pour y avoir accès. C'était incroyable comme cadeau. À ce moment-là, je lisais peu en anglais, mais ça n'a pas pris de temps. La première fois que j'y ai mis les pieds, c'était extraordinaire, car il y avait tous ces jeunes gens qui travaillaient et chacun me semblait être en train de poursuivre un rêve. » Il faut la voir lorsqu'elle me raconte cette anecdote, j'ai l'impression que, le temps d'un instant, elle revit ce moment : « Il restait en moi une nostalgie des études. Entrer dans une bibliothèque, c'est comme un miracle et lorsque je suis entrée dans celle de Harvard, c'était un grand miracle. » Elle se demande encore si Wilson réalisait à l'époque de l'immensité du présent qu'il lui offrait.

Ce n'est pas parce que Marie-Claire Blais ne réside plus au Québec qu'elle ne fréquente pas sa littérature. Quand j'aborde ce sujet avec elle, c'est avec nostalgie qu'elle relate son passage aux Éditions du Jour dans les années 1960. « Lorsqu'on pense au travail de Jacques Hébert, à l'éventail d'écrivains qu'il a fait naître, c'est triste de penser que pour beaucoup d'entre eux, on n'entend plus leur voix, c'est dommage. Il faut une bibliothèque nouvelle pour ceux qu'on a oubliés. [...] C'était si stimulant à cette époque de voir les livres publiés presque chaque semaine, c'était la naissance d'une littérature. On ne peut pas les oublier, c'était si important. [...] Pensez à quelqu'un comme Gilbert La Rocque, c'était extrêmement

moderne ce qu'il faisait. L'écriture était moderne et le souffle aussi ! » « Une bibliothèque nouvelle pour ceux qu'on a oubliés », quelle conception splendide à la grandeur de celle qui l'énonce. Là est un peu l'essence de Marie-Claire Blais, une femme réservée d'une immense générosité, d'une conviction inébranlable envers la littérature, et une volonté d'exister par les livres, tant pour elle que pour tous ceux qu'elle a côtoyés, ces écrivains, ces frères d'armes, au Québec et ailleurs dans la francophonie.

« Tous les livres que nous lisons, nous les portons. Nous les portons de mémoire et nous les portons en nous. »

Marie-Claire Blais

L'entretien se perd tranquillement, faisant place à une conversation littéraire où d'Austen on saute à Dostoïevski, pour revenir un peu à Kafka avant de tomber chez les Français et de se perdre avec plaisir dans un maelström littéraire, derrière lequel, toujours, l'auteure s'efface, se tient à distance. Elle raconte à quel point, malgré le traitement pénible et les descriptions cruelles que réservait François Mauriac à ses personnages féminins, elle ne pouvait s'empêcher de le lire, elle pour qui *Thérèse Desqueyroux* est l'un des plus beaux livres jamais écrit. Tout comme *La fin de la nuit* à propos duquel Blais croit secrètement que Mauriac est, bien malgré lui, tombé amoureux de Thérèse ! Quand on discute de l'état de la littérature française, on ne peut s'empêcher de passer à côté de la grande part qu'occupent maintenant les biographies romancées, ainsi que les romans autofictionnels. Ce à quoi elle répond (avec raison) : « Ça ne fait pas de soi un écrivain que d'avoir vécu une vie tragique. »

Porter les autres en soi

La curiosité littéraire de Marie-Claire Blais semble aussi intarissable que sa connaissance du milieu. C'est qu'elle ne peut se passer des livres. Même lorsqu'elle crée, elle ne craint pas la contamination et la lecture n'est qu'une façon de continuer à nourrir son esprit. « J'ai connu des écrivains qui ne lisaient pas en période d'écriture. Dans mon cas, ce n'est pas cela, car il y a constamment des livres à lire. Je ne peux pas vivre sans lire beaucoup. » Elle sait très bien par contre qu'elle porte en elle des histoires, plusieurs histoires qui, à un moment où à un autre, resurgissent dans l'écriture. On n'a qu'à penser au parallèle souvent évoqué entre le traitement de la phrase dans le cycle de *Soifs* et dans *Les vagues* de Virginia Woolf, écrivaine qu'elle aime beaucoup et qu'elle cite en exergue du premier tome du cycle. « Tous les livres que nous lisons, nous les portons. Nous les portons de mémoire et nous les portons en nous. C'est certain qu'un livre comme *Les vagues* de Virginia Woolf est sublime et nous le gardons longtemps en nous. C'est dans le non-dit et dans la souffrance, mais c'est terriblement beau. »

Vers la fin de notre rencontre, nous abordons Alice Munro, Philip Roth et António Lobo Antunes, trois écrivains qui ont décidé récemment de cesser d'écrire. Leurs raisons sont multiples, mais pour Marie-Claire Blais, c'est le même constat, qu'importe l'argument : « C'est terrible que d'arrêter d'écrire. J'en serais incapable. » Celle qui vient de clore un cycle entamé il y a plus de vingt ans ne cessera pas de travailler donc. Les idées sont bien présentes, la discipline au rendez-vous et le besoin, lui, est inné. ♦

Marie-Claire Blais

Prix David 1982

En attribuant son prix littéraire le plus prestigieux à Marie-Claire Blais, le gouvernement du Québec rend hommage à la femme-écrivain la plus prolifique et la plus talentueuse de la génération qui a suivi Gabrielle Roy et Anne Hébert. Découverte, à l'âge de dix-neuf ans, par Jeanne Lapointe et par le père G.-H. Lévesque, tous deux de l'Université Laval, ainsi que par le célèbre critique du *New York Times*, Edmund Wilson, Marie-Claire Blais a publié jusqu'à présent une vingtaine d'oeuvres qui lui ont assuré une renommée internationale.

L'auteur d'*Une Saison dans la vie d'Emmanuel* tisse des thèmes dans une atmosphère symbolique nuancée et riche d'implications philosophiques. L'eau (la mer, la pluie, les sources, le brouillard), la montagne, les arbres, les saisons, le vent, d'inoubliables images manichéennes d'origine biblique, sont parmi ses symboles privilégiés. Ses thèmes, à la fois profondément québécois et universels, sont très variés: les enfants étouffés par une civilisation adulte grossièrement capitaliste; la laideur, source de souffrance émanant d'une société restrictive; l'amour, égoïsme destructeur ou sentiment charitable mais tragiquement passager; les inégalités sociales; les homosexuels et les lesbiennes aux prises avec les problèmes de l'existence; les maladies, symbole d'une lutte inévitable contre la mort; le suicide, tentation universelle; les criminels vus dans ce qu'ils ont de sympathique et de répréhensible; la ville, théâtre de l'existence; l'écrivain, sa fonction, sa personnalité.

Le talent de Marie-Claire Blais s'est affirmé dès *La Belle bête* (Prix de la langue française). Publié en 1959, ce petit roman demeure un des livres les mieux réussis de l'auteur. Je n'oublierai pas de sitôt cet univers de laideur et de haine, sauvé miraculeusement par l'amour entre une fille laide et un aveugle. Marie-Claire Blais, première manière — celle de l'a-



Photo : Athé

dolescente se révoltant contre les injustices — nous offre, dans son deuxième roman (*Tête blanche*, 1960), le portrait surréaliste d'un délinquant méchant, sadique, éclairé parfois de tendresse ineffable. D'autres livres viennent s'ajouter à l'«oeuvre de jeunesse» de Marie-Claire Blais: *Le Jour est noir* (1962), description des joies et des déceptions d'un premier amour; *Les Voyageurs sacrés* (1962), dialogue poétique qui suggère que la seule victoire sur l'amour impossible viendrait de l'art; *Pays voilés et existence* (1964), poèmes où prend forme devant nos yeux le «pays intérieur» de la mort précoce, du suicide, des maladies.

Une Saison dans la vie d'Emmanuel (1965, Prix France-Québec, Prix Médicis; roman porté à l'écran par le cinéaste français Claude Weisz) reste, avec *La Belle bête*, le meilleur livre de Marie-Claire Blais, première manière. Grand-Mère Antoinette et Jean-le-Maigre seront toujours des personnages clefs de la littérature québécoise. Grâce à eux, nous nous plongeons dans une lecture remarquable, satire féérique de la civilisation messianique du Canada français. La romancière se plaît à renverser des mythes: la pureté devient impureté, la chasteté se

transforme en onanisme, la piété en hérésie, la tolérance en alcoolisme, l'innocence en criminalité.

Trois autres oeuvres viennent compléter le tableau de la «saison hivernale» de la civilisation québécoise: *L'Insoumise* (1966), journal intime d'une famille en déperdition, *David Sterne* (1967), récit d'un ancien séminariste luttant contre une maladie terminale, contre la violence urbaine; *L'Exécuteur* (1968), pièce de théâtre montrant, à travers trois séminaristes qui tuent un des leurs, «qu'il y a en chacun de nous un monstre qui s'éveille».

C'est avec la parution de la trilogie racontant la vie de Pauline Archange que l'oeuvre de Marie-Claire Blais prend une nouvelle direction, s'attachant plus étroitement au monde des adultes qui vivent dans la ville. Le premier volet, *Manuscrits de Pauline Archange* (Prix du Gouverneur Général) représente une transition entre le monde de l'enfance et celui des adultes. Pauline Archange, petite fille de dix ans, décrit les atrocités du couvent, la cruauté des parents, la sexualité en éveil. Dans les deux autres volets (*Vivre, vivre*, 1969; *Les Apparences*, 1970),

Pauline commence à vieillir. C'est le temps de la deuxième guerre mondiale. *Vivre, vivre*, sorte de *Bonheur d'occasion* transformé par la violence des rêves, marque une étape importante dans la carrière de Marie-Claire Blais: pour la première fois, la tendresse domine la haine; les sujets changent, l'auteur sort dans la rue, brosse des tableaux saisissants des petites gens accablées par le travail.

Le Loup (1972) explore un aspect de la ville qui fascinera de plus en plus Marie-Claire Blais: le milieu des homosexuels, les «loups», «gais», égoïstes et narcissiques. Mais, comme dans *l'Hossanna* de Michel Tremblay, il s'agit d'une analyse du couple en général, de leurs problèmes d'incommunicabilité, de leur «mythologie» unique, de leurs «besoins fantasques et insondables».

Dans *Un Joualonnais, sa joualonie* (1973), publié en France sous le titre *À Coeur joual*, c'est encore Montréal qui sert de toile de fond. Marie-Claire Blais démontre qu'elle est capable d'écrire un roman d'aventures teinté de poésie et de rêves. Plusieurs milieux sont évoqués:

tavernes, clubs «gais»; travestis, petits-bourgeois, marxistes, ouvriers, fédéralistes et séparatistes, grévistes, féministes. En 1974, *Fièvre et autres textes dramatiques* véhicule des thèmes rencontrés ailleurs (inégalités sociales, ridicule de l'ambition) et prouve que l'auteur sait non seulement créer du suspense, mais aussi écrire des dialogues pour la radio.

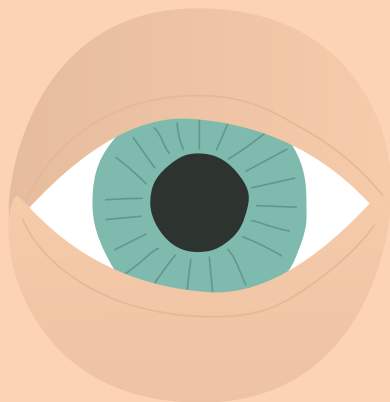
En 1975 paraît *Une Liaison parisienne*, roman captivant qui raconte l'histoire d'un jeune romancier québécois en séjour à Paris. Il y a dans ce livre beaucoup d'éléments qui ne cessent d'attirer l'attention du lecteur: satire retentissante de l'esprit de classe, et de la discrimination sous toutes ses formes, caricature de Français aristocratiques, fantaisie féérique, descriptions grandioses de la vie parisienne. Dans les téléthéâtres *L'Océan et Murmures* (1977), Marie-Claire Blais commente le rôle de l'écrivain et l'omniprésence de la mort. Dans *Les Nuits de l'underground* (1978), elle nous initie «à tout un cortège de femmes appartenant à la communauté homosexuelle (et de là, à la communauté humaine,

marquée des mêmes universelles souffrances)».

Le Sourd dans la ville (1979) marque un tournant dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais. L'écriture se renouvelle. Vertigineuse, ouverte et coulante, elle juxtapose des monologues intérieurs de personnages traqués par le «sourd» qui plane sur nous tous: la mort. Les hallucinations et les «*Visions d'Anna*» (1982) constituent un foudroyant réquisitoire contre la violence de notre civilisation, contre la pollution, contre les masques sociaux. L'écriture change encore une fois de facture et n'est pas sans rappeler le rythme et la sensibilité de la phrase proustienne. Interprète éloquente des marginaux à qui elle attribue une vision poétique des êtres et des choses, Marie-Claire Blais, par l'ampleur et par la variété de son oeuvre, a mérité le Prix David 1982. J'attends avec impatience le prochain volet de la «comédie humaine» de Marie-Claire Blais, et je m'émerveille en pensant au chemin parcouru par cette petite fille aux cheveux noirs et aux yeux perçants née en 1939 dans la Basse-Ville de Québec.

Donald Smith

L'



**DATE LIMITE
D'INSCRIPTION**

**Programmes d'écriture
Long métrage
Série de fiction**

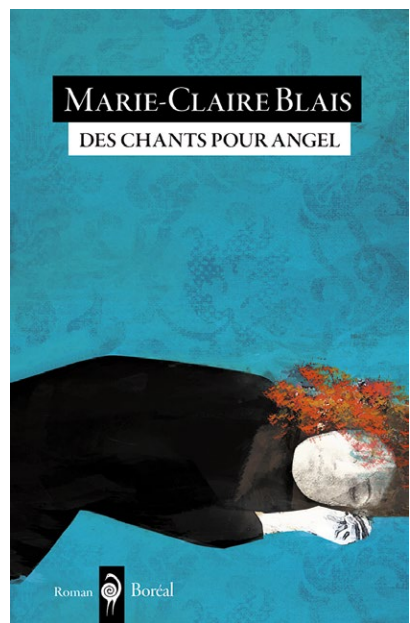
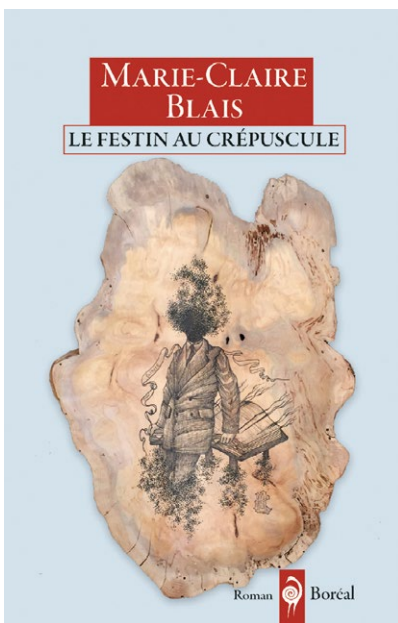
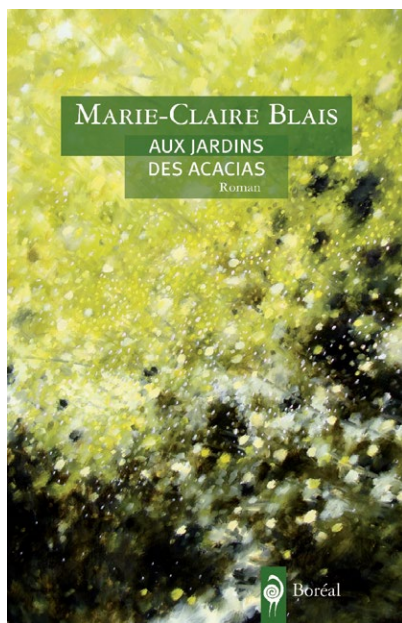
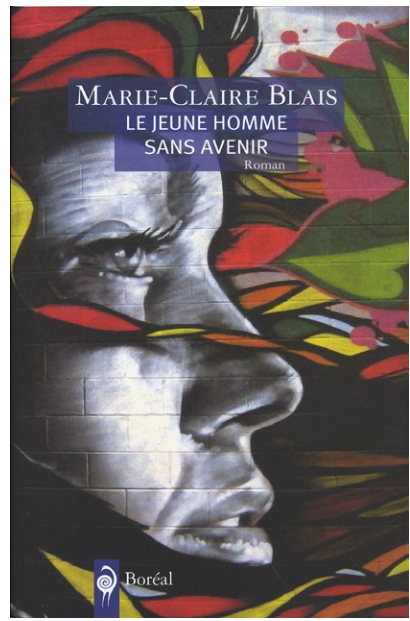
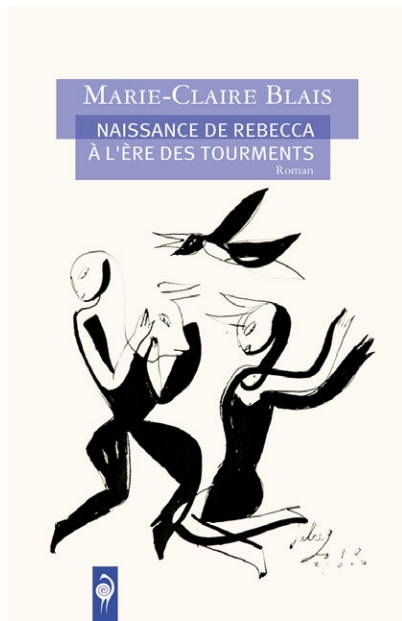
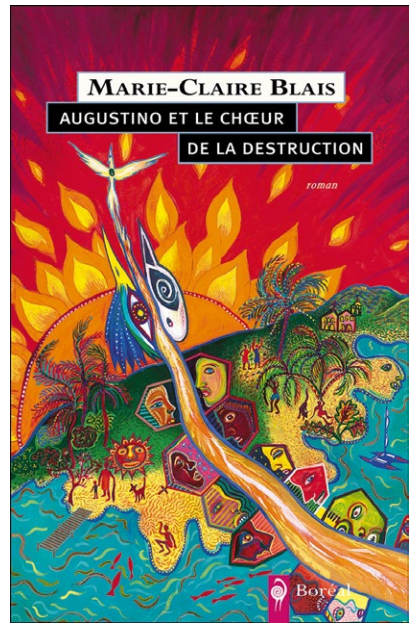
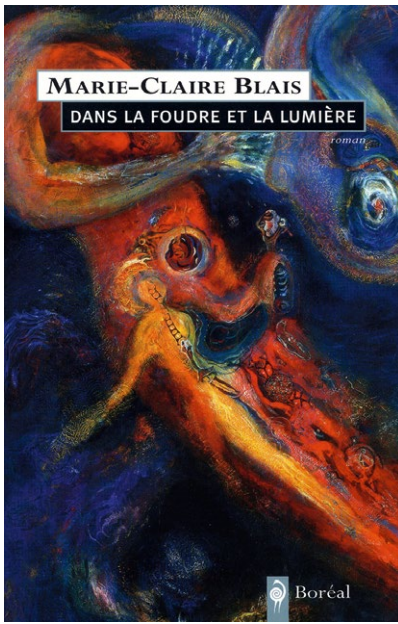
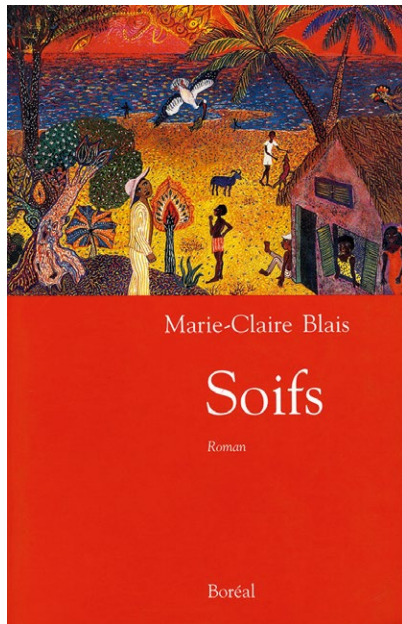
Mercredi 18 avril 2018

inis.qc.ca



Cinéma - Télévision - Médias interactifs

L'inis
Centre de formation



Un gigantesque roman-poème

Michel Biron

Voici donc la somme : une immense phrase de 2 928 pages que Marie-Claire Blais a commencée en 1995 avec *Soifs* et qu'elle vient de terminer en publiant le dixième et dernier volume du cycle, *Une réunion près de la mer*. À toutes les dix ou vingt pages, il y a bien un point qui apparaît pour stopper cette longue coulée narrative, mais la ponctuation forte est si rare que le lecteur la remarque à peine, emporté par l'énergie et le balancement hypnotique de cette écriture sans cesse relancée comme si elle voulait épouser le rythme de la mer. On pense au roman poétique *Les vagues* de Virginia Woolf, cité d'ailleurs en exergue du premier volume, mais le cycle de *Soifs* est dix fois plus long et sa forme est si peu romanesque que la comparaison tombe d'elle-même. Aucun écrivain à ma connaissance n'a conçu un cycle de cette nature et de cette envergure, avec plus de deux cents personnages dits « principaux », selon la liste fort utile fournie dans le dernier tome. Marie-Claire Blais invente une forme sur mesure, crée une manière toute personnelle de raconter le destin de notre humanité souffrante en extrayant de chacun de ses personnages une sorte de motif musical qu'elle parvient à moduler indéfiniment et à harmoniser avec les autres voix, dirigeant ce qu'elle appelle le « chœur des misères lointaines ».

On n'entre pas dans cet impressionnant roman-poème par n'importe quel bout : il n'y a qu'une porte d'entrée, et l'œuvre est à prendre en bloc, même si c'est un bloc toujours extensible. Au départ, ce devait être un triptyque, puis, portée par le mouvement de l'écriture et par la rencontre de personnages qu'on dirait sortis de nulle part, l'œuvre a accueilli tous les marginaux du monde : artistes, homosexuels, criminels, réfugiés, pauvres, etc. Le cycle s'arrête à dix volumes, mais il aurait pu continuer et l'auteure a déjà annoncé que certains personnages, comme le jeune prostitué surnommé Petites Cendres, seraient repris et développés dans des romans ultérieurs. La partie vaut moins que le tout ici : c'est l'ampleur de l'œuvre qui force l'admiration, et les lecteurs qui accepteront de s'abandonner au rythme singulier de la phrase tomberont vite sous le charme de cette prose envoûtante et apprécieront la finesse des rouages. Les lecteurs pressés ou distraits, eux, sont priés de s'abstenir. Ce roman qui fait de l'attention à autrui sa valeur cardinale exige de nous la même présence soutenue, sans quoi nous ne trouverons que le tourbillon infini de notre monde chaotique.

Un roman de la mondialisation

Le cycle exige aussi que ses lecteurs acceptent l'humanité des personnages les moins humains, tels le prêtre pervers Wrath ou encore ce jeune suprémaciste blanc qui revient comme un leitmotiv dans l'avant-dernier roman du cycle, *Des chants pour Angel* (2017), personnage directement inspiré de la figure tristement célèbre de Dylan Roof, auteur du massacre dans une église afro-américaine de Charleston en 2015. Dans *Une réunion près de la mer*, le mal est incarné par Herta Oberheuser, la seule femme parmi les

accusés au procès de Nuremberg, coupable d'avoir pris part aux expérimentations médicales nazies. Le mal hante toute l'œuvre de Marie-Claire Blais, depuis *La Belle Bête* en 1959, où Isabelle-Marie plongeait dans l'eau bouillante le visage trop beau de son frère. Mais dans le cycle de *Soifs*, le mal se donne une légitimité sociale, il s'appuie sur des idéologies revendiquées par des groupes et appelle à la résistance. C'est par exemple le racisme qui scandalise l'avocate Renata dès l'ouverture de *Soifs*, alors qu'un Noir, condamné à tort, est exécuté dans une prison du Texas. Renata ressent dans sa chair les « vapeurs froides de l'enfer » et ne comprend pas que Claude, son mari, un juge tout ce qu'il y a de plus sérieux, ne partage pas son indignation. Plus loin dans le cycle, le mal s'exprime à travers l'homophobie qui a culminé en 2016 lors de la fusillade dans une boîte de nuit LGBT à Orlando, événement repris dans *Une réunion près de la mer*. Nous sommes loin du vieux Canada français des premiers livres de Marie-Claire Blais : c'est l'Amérique, c'est l'Occident, c'est le monde dans toute sa folie meurtrière qui inspire désormais la romancière.



Tous les livres de *Soifs* se situent sur une île jamais nommée, semblable à Key West où vit depuis longtemps la romancière. On dirait que l'humanité entière s'est donné rendez-vous dans cet espace insulaire, ouvert sur tous les horizons. *Soifs* est en ce sens un roman de la mondialisation : il prend la mesure du monde actuel, d'où la démultiplication des personnages en tous genres (parmi lesquels on compte quelques animaux). Le texte cherche à habiter ce monde inhabitable, et à l'habiter de façon poétique, en s'élevant au-dessus des conflits qu'il évoque que pour mieux les transcender par son splendide lyrisme.

Tel est aussi le mot d'ordre des romans de Marie-Claire Blais : n'oublier personne parmi ces âmes vivantes, surtout les plus « âpres ».

Le personnage qui résume le mieux cette vision grand-angle est sans doute l'écrivain Daniel, semblable à bien des égards à Marie-Claire Blais, lui qui n'en finit pas d'écrire une œuvre dont le titre, *Les étranges années*, aurait pu coiffer le cycle de *Soifs*. On le voit au début de la série, avec sa jeune famille, hanté par l'image de son grand-oncle abattu par les nazis en Pologne, fragilisé par la cocaïne consommée durant sa jeunesse new-yorkaise, tourmenté par la rage de son fils Augustino, qui deviendra écrivain comme lui. À la fin du cycle, Daniel est un écrivain accompli, même s'il n'a toujours pas terminé ses *Étranges années*. Il est invité partout, notamment, dans *Une réunion au bord de la mer*, à une « Grande Conférence internationale des écrivains pour la paix » en Écosse. À l'époque d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*, le lecteur se serait méfié et aurait perçu l'ironie d'un tel événement. Jean Le Maigre disait : « les gens vertueux me dégoûtent ». Mais à « l'ère des tourments », on ne rigole plus. L'empathie et la foi en l'avenir valent bien plus que l'humour noir de jadis : ce sont des marques presque héroïques, l'expression d'un courage et d'une force intérieure qui ont quelque chose de miraculeux dans un monde gagné par l'indifférence et la résignation.

Réenchanter le monde par l'écriture

Daniel appartient à cette race d'individus capables de ferveur. Dans *Une réunion près de la mer*, il prépare pour les dix-huit ans de sa fille Mai, une énorme fête dans le Grand Hôtel de son vieil oncle Isaac qui lui enjoint de n'exclure personne de sa liste d'invités : « n'oublie personne, les uns comme les autres sont comme moi très frétilants, ne t'y trompe pas, ce sont des âmes âpres peut-être et qu'une fin rapide a désorientées, et pourquoi une fin, me diras-tu, ne te leurre pas sur leur apparence qui tente toujours de se dérober à nous, ils sont bien comme nous avec tous les défauts de leur caractère parfois peu aimable, ne les oublie pas sur ta liste, Daniel, ce sont femmes et hommes, des âmes vivantes, oui, je te le dis bien, vivantes. » Tel est aussi le mot d'ordre des romans de Marie-Claire Blais : n'oublier personne parmi ces âmes vivantes, surtout les plus « âpres ».

Daniel croit profondément à la possibilité, voire à la nécessité de réenchanter le monde par l'écriture ou par l'art. Il est pourtant le

contraire d'un illuminé, d'un naïf. Il passe même pour un écrivain assommant aux yeux du critique Adrien, qui lui reproche sa noirceur dès le tome inaugural de *Soifs* : « sans doute était-il un de ces écrivains déprimés » qui assombrissent nos journées même les plus radieuses. Mais Daniel se moque des écrivains divertissants, comme cet auteur de fiction érotique « dédaigneux de toute angoisse, qui n'écrivait que pour le plaisir de détendre les autres » qu'il croise au détour d'un festival de littérature dans *Le festin au crépuscule* (2015). Même si « personne ne nous lit plus », comme s'en plaint Adrien dans *Aux jardins des acacias* (2014), Daniel ne verse ni dans la légèreté à la mode ni dans la rage vaine de son fils Augustino. En cela, il est bien le double de Marie-Claire Blais.

La romancière a trouvé une voix unique à travers le cycle de *Soifs*, qui constitue assurément son œuvre la plus ambitieuse, une véritable prouesse formelle. Trouvera-t-elle ses lecteurs, malgré le scepticisme d'un personnage-phare comme Adrien ? *Soifs* constitue un défi à la lecture, et pas seulement parce que ce cycle refuse d'être un simple divertissement, ni parce que les phrases sont interminables et qu'il y a beaucoup de personnages. Il ne s'agit pas de cela ici. Nous sommes au-delà du roman réaliste ou de l'antiroman, au-delà de la négativité moderne et de la parodie postmoderne, peut-être aussi au-delà de la fiction romanesque au sens de « programme individuel ». L'œuvre de Marie-Claire Blais ne raconte ni l'histoire de Renata, ni celle du couple qu'elle forme avec Claude, ni la vie du Noir inconnu, ni celle de Daniel, ni aucune histoire singulière. Les personnages sont ici des figures d'un chœur ou d'une fresque où chacune des voix individuelles s'affirme puis se fond dans une seule et même conscience supérieure. ♦



LES ÉDITIONS
Sémaphore

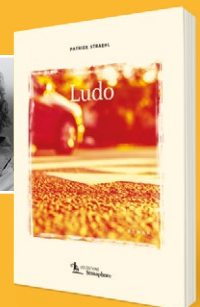
Ludo

PATRICK STRAEHL
ROMAN | 84 PAGES

Un texte percutant sur l'égoïsme, la cruauté et le remords.

15,95\$

ISBN 978-2-924461-43-3



L'engrenage des apparences

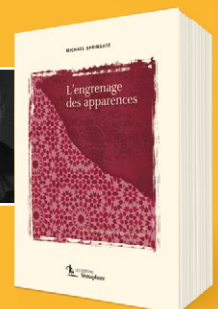
MICHAEL SPRINGATE
ROMAN | 306 PAGES

« Une histoire qui bouscule la conscience et nous pousse dans nos derniers retranchements. »

– YVON PARÉ

25,95\$

ISBN 978-2-924461-42-6



*Pour en savoir davantage sur tous nos auteurs,
venez parcourir notre catalogue.*

editionssemaphore.qc.ca

UNE NOUVELLE COLLECTION À LA FRONTIÈRE
ENTRE RÉALITÉ ET FICTION



MARC SÉGUIN

Les repentirs

Marc revoit le garçon, l'adolescent puis le jeune adulte qu'il a été. Tous grugés par une incessante inquiétude, ils reviennent hanter l'homme mûr, le peintre reconnu qu'il est devenu. Il y a un train qui siffle au loin, des fissures multiples, un ravin qui se creuse. Et les seins de la belle Arielle. Il y aura des morts. Une amitié malmenée. Et un amour empêché.

**PRÉSÉLECTION - PRIX LITTÉRAIRE
FRANCE-QUÉBEC**



Photo : © Martine Doyon



CATHERINE MAVRIKAKIS

Ce qui restera

À travers ses souvenirs, Catherine comprend l'importance dans son entourage de présences féminines souvent tragiques. Ce sont ces femmes qui lui ont permis d'exister. Elle retrouve alors la petite fille aventureuse et terrorisée, fragile et puissante, désespérée et pleine de vie qu'elle a été. Comment vit-on en ne se soumettant pas à l'avenir que d'autres ont écrit pour soi?



Photo : © Martine Doyon

Mes étranges années avec Marie-Claire Blais

Chantal Guy

N'eût été mon travail de journaliste, aurais-je lu en entier les dix romans du cycle de *Soifs* de Marie-Claire Blais ? En toute honnêteté, je ne crois pas. Je n'en suis encore qu'à la moitié de la *Recherche* de Proust, et Blais appartient à la même espèce d'écrivains, assez rares, qui ont des exigences envers les lecteurs, à qui ils offrent en retour la plus haute expérience de la littérature. Je remercie donc mon métier de m'avoir obligée à lire un chef-d'œuvre que j'ai vu se construire sous mes yeux, pendant vingt ans.

responsables, qui est dans notre vie, immensément. Dans notre conscience. » Dix romans plus tard, nous comprenons qu'elle savait très bien ce qu'elle voulait faire. Tous les livres de *Soifs* sont hantés par les catastrophes, tragédies et combats du siècle précédent, qui jettent une lumière particulière sur les événements de l'actualité dont Blais s'inspire. Elle donne à ces événements récents, toujours transformés par l'écriture et pas bêtement épinglés dans un livre, une profondeur de champ nécessaire à nos esprits amnésiques.

Tous les livres de *Soifs* sont hantés par les catastrophes, tragédies et combats du siècle précédent, qui jettent une lumière particulière sur les événements de l'actualité dont Blais s'inspire.

Il s'est passé quelque chose d'important entre moi et ce cycle, que j'ai commencé en toute naïveté, sans savoir du tout dans quelle aventure je me lançais. J'ai interviewé Marie-Claire Blais pour la première fois en mai 2001, à la parution du deuxième tome, *Dans la foudre et la lumière*. Nous étions alors encore dans cette fascination du passage à un autre millénaire, quelques mois avant cet événement déterminant, les attentats du 11 septembre, qui allait justement déterminer à rebours le moment où nous avons basculé dans le XXI^e siècle, comme nous avons l'habitude de dire que le XX^e siècle a véritablement commencé avec la Première Guerre mondiale.

En fait, nous sortions d'une longue décennie où le terme « fin de siècle » se lisait sans arrêt dans tous les journaux et magazines. On semble maintenant oublier à quel point nous étions alors attardés dans une posture assez blasée, très « fin de siècle » justement, comme pour correspondre à l'esprit du temps. Nous parlions peu de l'avenir, sinon pour craindre une chose, le Bogue de l'an 2000, qui allait avoir lieu dans un horizon très rapproché. Beaucoup aussi annonçaient pompeusement la mort de la littérature.

Marie-Claire Blais, elle, vivait déjà dans le deuxième millénaire, plongée dans le projet littéraire le plus ambitieux de sa carrière. Elle avait deviné l'accélération de nos vies, notre confusion mentale, notre lourd héritage dont on pensait se délester, qui allaient donner la forme à sa série romanesque. « On doit déjà dire le siècle passé, m'avait-elle confié lors de cette première entrevue. Je ne le vois pas comme un siècle défunt, mais comme un siècle dont nous sommes

Pour cet entretien, en bonne jeune pigiste angoissée, j'avais pris soin de lire *Soifs* avant de lire *Dans la foudre et la lumière*. J'étais incroyablement intimidée, car c'était la première fois que j'interviewais une écrivaine que j'avais dû lire à l'école. Marie-Claire Blais, c'était *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, d'abord et avant tout, ce roman familial gothique qui m'avait fait forte impression et qui avait fixé dans ma tête l'image cauchemardesque de la Grande Noirceur. Chaque fois qu'on célèbre les grosses familles québécoises de cet ancien temps où tout semblait meilleur, selon certains, c'est la terrible grand-mère Antoinette regardant avec ironie la marmaille pendue à ses jupes qui me revient. J'étais intimidée mais, même si on m'avait prévenue, je ne m'attendais pas à rencontrer un monument mille fois plus timide que moi, simple journaliste. Si l'humilité est souvent la marque des grands, on peut dire que Marie-Claire Blais est d'une grandeur titanesque, et j'ajouterais qu'en même temps, j'ai rarement rencontré une écrivaine qui avait aussi à cœur son métier, et un si beau respect des lecteurs, quelque chose qui ne s'est pas démenti à chacune de nos rencontres.

Je ne savais pas dans quoi je m'embarquais avec ce cycle, je n'avais pas compris l'ampleur du projet. Au départ, cela devait être une trilogie. Forcément, à chaque nouveau titre, on venait me voir un peu en panique pour que je m'occupe de Marie-Claire Blais, puisque j'étais la seule à avoir lu les titres précédents. Et ça fait vingt ans que ça dure ! C'est presque devenu une blague, et quand j'ai su que le dixième titre viendrait clore la série, j'ai eu envie de me faire fabriquer un t-shirt « J'ai lu tout *Soifs* de Blais » pour souligner l'exploit. Certaines années difficiles, je voyais arriver le nouveau roman de Blais avec un peu de découragement, sachant d'avance qu'il allait me demander beaucoup. Et parfois, il tombait au bon moment, après quelques lectures décevantes, pour me redonner foi en la littérature.

Car aucun des romans de *Soifs* n'est faible. Les titres eux-mêmes sont d'une grande poésie dont je ne me lasse pas. *Augustino ou le chœur de la destruction*, *Naissance de Rebecca à l'ère des tourments*, *Mai au bal des prédateurs*, *Le festin au crépuscule...* Chaque fois, il fallait me mettre en état de lire la longue phrase blaisienne pleine d'énergie, prendre une grande respiration et plonger dans les méandres complexes des pensées des personnages que l'on dirait fusionnés les uns aux autres, tels des métaux qui auraient fondu après avoir été soumis à une grande chaleur (le réchauffement



Photo : Sandra Lachance

climatique ?). Certains personnages m'intéressaient moins, j'en retrouvais d'autres avec bonheur (particulièrement l'émouvante bande de drag queens, que Blais dépeint comme d'authentiques artistes), et toujours Daniel l'écrivain tenait le fil d'Ariane dans le labyrinthe, sorte d'alter ego de Blais également engagé dans le projet fou d'un grand roman intitulé *Les étranges années*. Son fils Augustino, convaincu d'être d'une génération sans avenir, lui aussi écrivain, est dans la colère et l'engagement auprès des pauvres, tandis que son père est persuadé que « la beauté demeure encore très résiliente ». J'aime penser qu'Augustino incarne d'une certaine façon la jeune écrivaine qu'a été Marie-Claire Blais, beaucoup plus dure à ses débuts, comme si Daniel et Augustino, dans leur querelle, étaient les deux facettes de cette femme qui écrit sans relâche depuis plus de soixante ans.

Quand je dis qu'il n'y a rien de faible dans les romans de *Soifs*, c'est que même si certains personnages me rejoignent moins, ils forment ensemble un tout parfaitement cohérent, ils sont tous à la même échelle humaine, sans hiérarchie. C'est l'écriture de Blais et la forme qu'elle a créée qui permettent une égalité totale entre des êtres si différents. Ils sont tous de la même île, comme nous sommes tous dans le même bateau de l'Humanité ; personne n'est laissé derrière, car chacun a droit à sa voix et, dans la structure de ces romans sans point et sans chapitres, ces voix sont liées les unes aux autres pour former en quelque sorte une symphonie d'où est absente la morale. Il y a un peu de l'*amor fati* de Nietzsche dans le grand œuvre de Blais,

cet amour du destin dans lequel nous sommes tous engagés. Je ne sais par quel miracle elle réussit à nous donner cette impression, malgré la longue énumération des horreurs et des injustices de notre monde. On ne sort jamais d'un roman de Blais complètement dévasté, mais toujours avec ce sentiment de la tragique beauté de l'existence. Le sentiment que, malgré tout, nous avançons.

Il y a des écrivains qui nous accompagnent pendant toute notre vie. C'est beaucoup plus rare pour un lecteur d'avoir le privilège d'accompagner une œuvre au fur et à mesure de sa construction. Car l'autre chose qui m'impressionne chez Marie-Claire Blais est qu'elle aurait pu devenir une écrivaine embaumée par les institutions, éclipsée par un ou deux classiques enseignés à l'école. On traite assez mal au Québec les écrivains vieillissants, dans notre obsession médiatique des *jeunauteurs*, encore plus lorsque ce sont des femmes. Envers et contre tout, dans l'acharnement de sa vocation, Blais nous a imposé dix romans magistraux, qui ont prouvé qu'elle était au sommet de son art et complètement de son temps, bien plus que beaucoup de ses jeunes contemporains. Elle nous a forcés à ne pas détourner le regard ni d'elle ni de ce qui nous arrive. Pour tout dire, l'obligation de lire Blais m'a ouvert les yeux sur son importance, et ces dix romans font partie de l'une des plus belles aventures de lecture de ma vie. Nous savons aujourd'hui qu'elle sera célébrée non seulement pour avoir œuvré à la Révolution tranquille, mais aussi parce qu'elle aura été l'une des écrivaines visionnaires du XXI^e siècle. À cela, on ne peut répondre qu'une chose : Respect. ♦

Le chauffeur

Yvon Paré

Marie-Claire Blais a transformé ma vie d'écrivain. Normal que j'aie rêvé de la rencontrer pour lui parler de la place qu'elle occupe dans ma vie de *souffleur de mots*.

Je débarquais à Montréal, pour des études en littérature, en 1965. J'avais dix-neuf ans et ne lisais que des écrivains étrangers. Particulièrement Dostoïevski et Tolstoï. J'étais convaincu de devoir apprendre la langue russe pour devenir un véritable écrivain.

Marie-Claire Blais me donnait le droit d'écrire sur mon village. Je pouvais essorer tous les secrets de ma famille et les épingler sur la corde à linge.

Et il y a eu *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Tout le monde en parlait. J'ai lu ce roman, l'ai lu et relu. Ce fut la foudre qui dégringole dans la cheminée. Marie-Claire Blais me ramenait dans ma famille en me traînant par l'oreille pour punir l'enfant récalcitrant que j'avais été. Grand-mère Antoinette, c'était ma grand-mère Malvina et Jean Le Maigre était mon cousin tout écrianché dans son corps et qui toussait creux. Mon père pratiquait aussi l'art de disparaître dans les aquarelles de l'automne pour ressusciter à la fonte des neiges.

Marie-Claire Blais me donnait le droit d'écrire sur mon village. Je pouvais essorer tous les secrets de ma famille et les épingler sur la corde à linge. J'avais le droit de décrire les excès de mes frères, raconter les disparitions de mes tantes dans leur maison sans fenêtres et les rages de mes oncles qui voulaient abattre les piliers du ciel à grands coups de hache. Sans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, je n'aurais jamais écrit *La mort d'Alexandre* et *Les oiseaux de glace*.

Et elle m'a fait me tourner vers les écrivains du Québec. C'était facile de lire toutes les nouveautés en 1965. À peine une trentaine de titres par année. Cela allait changer, bien sûr, avec la Révolution tranquille. On a fini par écrire plus que l'on ne pouvait lire dans une année avec les cours de création littéraire qui se multipliaient comme des petits *Joe Louis* dans les collèges et les universités. C'est ainsi que je suis devenu disciple de Victor-Lévy Beaulieu, mon premier éditeur, de Roch Carrier, Gilles Archambault, Jacques Poulin, Suzanne Paradis, Noël Audet, Gabrielle Roy et Paul Villeneuve. Je les lisais en cherchant la cadence, le rythme idéal pour mes textes qui n'arrivaient jamais à garder leur équilibre. Je connaissais la destination, mais ne trouvais jamais le chemin pour m'y rendre. J'étais têtu et patient. J'avais appris à l'église en récitant les litanies jusqu'à ne plus sentir mes genoux pendant le carême.

Quand je suis devenu président du Salon du livre du Saguenay – Lac-Saint-Jean, j'y ai invité Marie-Claire Blais. C'était en 1996, trente et un ans après la parution d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Elle avait publié l'année précédente *Soifs*, un texte aventureux qui deviendrait l'architecture d'une fresque unique dans la littérature contemporaine. Ici comme ailleurs dans le monde. En janvier 2018, elle a fait paraître le dixième tome de cette série dense comme du chiendent. Près de 3 000 pages qui vous laissent au bord de la défaillance comme après un marathon.

À sa présence au Salon en 1996, j'avais cependant posé une condition : je serais le chauffeur attitré de madame Blais pendant son séjour au Saguenay – Lac-Saint-Jean.

Vacances en famille

J'ai passé l'été précédent sur une plage du lac Saint-Jean, les orteils dans le sable, à relire l'œuvre de Marie-Claire Blais. De *La Belle Bête* paru en 1959 jusqu'à *Soifs*. Plus ou moins dix-sept livres et quelque 2 000 pages de texte, l'aventure d'une vie. Je lisais devant les mouettes qui se demandaient si je n'étais pas en train de me changer en *Liseuse* de Fragonard ou en *Lecteur* de Daumier.

J'ai vécu en état d'ivresse pendant tout le mois de juillet et le mois d'août, me *droquant* à la prose de Marie-Claire Blais, jours de canicules ou d'orages. Peu importe les nuages et les merles, les vents et les bougonnements du tonnerre.

L'écrivaine fait éclater dans *Soifs* les corsets de la phrase, elle rive le clou à la ponctuation et plonge librement dans les remous de la langue française.

Quel plaisir de découvrir l'écrivaine dans ses premiers pas, de m'attarder dans les grandes renverses que sont *Les manuscrits de Pauline Archange*. Je crois bien que c'est avec ce livre-là que j'ai commencé à faire de l'arythmie cardiaque. Et que dire d'*Un joulonais sa Joulonie* dont on ne parle jamais. Madame Blais prend position sur la langue du Québec et se moque un peu de la croisade de Gaston Miron. Un roman abasourdissant qui m'a fait me sentir comme un *cabochon* ou un *cassé*. Quelle audace ! Il fallait avoir du courage pour écrire un tel roman en 1973. Et toutes les avancées et tous les reculs, les hésitations qui mèneraient à son œuvre la plus importante, cette série qui s'amorçait avec *Soifs*, cette grandiose symphonie avec si peu de points et de virgules.

L'écrivaine y fait éclater les corsets de la phrase, elle rive le clou à la ponctuation et plonge librement dans les remous de la langue

française. Elle se permet toutes les dérives pour se pencher sur les *failles de l'Amérique*, décrire les souffrances, les errances, les obsessions, les peurs et la décadence peut-être de la plus grande puissance militaire de la planète. Un monde où les personnages cherchent désespérément une oreille et un peu de chaleur dans les bras d'un semblable. Nous culbutons dans *la détresse et l'enchantement*. Petites Cendres, Mai, Rebecca et Augustino sont devenus mes frères et mes sœurs.

Danse du lecteur

Et après avoir survécu à mon marathon de lecture, un peu amaigri, mais bronzé comme une statue de Rodin, j'ai enfilé mon plus beau jean et ma chemise de coton écru pour me présenter devant l'écrivaine. C'était un jour de fin septembre avec de la gouache partout dans les arbres. Elle si discrète, si attentive et moi qui parlais comme *le moulin à paroles* de Robert Lepage pour cacher ma nervosité. On ne rencontre pas son idole sans faire un fou de soi.

Nous avons d'abord pris la direction de Chicoutimi dans ma vieille Toyota. Elle avait quinze ans et toussotait un peu dans les montées, mais dans les descentes, elle était comme neuve. On nous attendait au cégep dans une classe de français animée par Alain Dassylva. Pour la circonstance, mon ami professeur et indomptable lecteur avait loué un tuxedo pour accueillir celle qu'il considérait comme la plus grande écrivaine du Québec. Ce fut mémorable. Comme si madame Blais faisait son entrée à l'Académie française. Il ne manquait que l'épée, le tricorne et les rides. Elle ne savait trop comment réagir devant ces adulations. Elle a lu un extrait de *Soifs*, une seule phrase, avant de se livrer aux questions des étudiants que l'ami Dassylva avait bien mitonnés. Ce fut un moment de grâce. Le professeur irradiait et j'avais envie de me livrer à la danse du lecteur pour attirer sur elle toutes les reconnaissances et le prix Nobel.

Extase

Et il y avait la rencontre au collège de Saint-Félicien. Pour s'y rendre depuis Saguenay, il faut traverser nombre de villages tout en contournant le lac Saint-Jean par la gauche. Une heure et demie de route pour aller et autant pour revenir. Je frétiltais et avais juré de ne pas faire d'excès de vitesse. Faut dire que ma fidèle Toyota s'opposait à ce genre de témérité.

J'étais tellement énervé que j'ai parlé sans respirer de Larouche à Roberval. Un record en apnée. Je sautais d'un roman à l'autre, saluais ses personnages. Pauline Archange était une de mes cousines de Girardville et je répétais que l'on retrouvait dans ce triptyque tout Michel Tremblay en mieux. Je riais avec son poète Papillon et j'étais convaincu d'avoir croisé Mimi, Jean-François et Dany à la Taverne Cherrier où j'ai fait de longs stages d'apprentissage pendant mon séjour de sept ans à Montréal.

Elle a été patiente, compréhensive, surprise certainement, effarouchée devant tant d'exubérance. J'imagine qu'elle avait l'habitude des exaltés qui ne peuvent s'empêcher de brasser tous leurs mots dans un grand chaudron.

Je devais retrouver Marie-Claire Blais en 1999, au Salon du livre de Paris où le Québec était l'invité d'honneur. Quand je me suis avancé vers elle lors d'une cérémonie où tout le monde portait un sourire empesé, tenant une coupe à moitié remplie, elle a penché la tête et m'a présenté comme son chauffeur à une amie. Ce fut le plus beau compliment que j'ai reçu de ma vie. J'étais adoubé. Rien qu'à y penser, j'en frissonne encore. ♦

ISABELLE JUBINVILLE

Cruelle berceuse

Roman

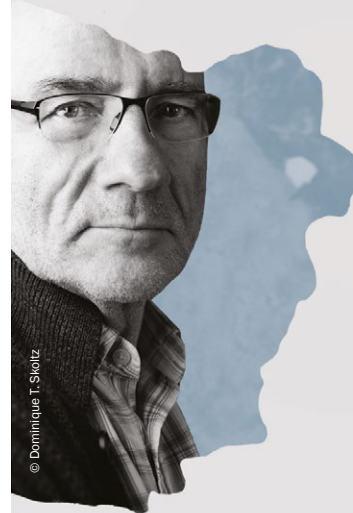
Un soir de tempête, une mère murmure une berceuse à son enfant pour le calmer. Elle lui chante l'histoire de Tod, jeune laissé-pour-compte d'une ville portuaire qui prend la mer sur un étrange navire de guerre. De radeau en navire et de navire en sous-marin, Tod subira les pires sévices aux mains de femmes excentriques et cruelles.

« Les ambivalences maternelles traversent ce récit initiatique dans lequel un enfant sans maman prend la mer vers "un archipel qui se nourrit de garçons à la manière d'une ogresse". »

Fabien Deglise, *Le Devoir*



© Auditec Wilhelmy



© Dominique T. Stoltz

YVON RIVARD

Le dernier chalet

Roman

« Dans son rôle de romancier, l'essayiste et professeur retraité de littérature, qu'il a enseignée pendant 35 ans à McGill, se fait plutôt rare depuis *Le siècle de Jeanne* (2005). L'absence n'était que passagère et c'est en se questionnant sur cet état de retrait que l'homme à la plume terriblement lumineuse a décidé de la briser en mars prochain. Son nouveau roman plonge en effet dans le quotidien d'Alexandre, qui s'installe avec Marguerite dans un chalet au bord du fleuve avec la ferme intention d'y "apprendre à mourir, de mourir peu à peu, en écrivant chaque jour". Un récit où la beauté du Saint-Laurent doit se mettre en harmonie avec celle d'une réflexion sur la nature à donner au reste d'une vie approchant de son crépuscule. »

Fabien Deglise, *Le Devoir*

NOUVEAUTÉS PRINTEMPS 2018

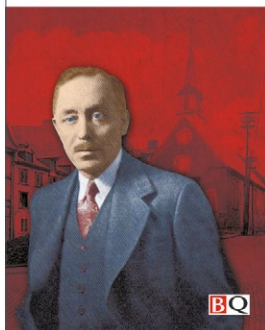
Jacques Ferron

L'amélanchier



Jean-Charles Harvey

Les demi-civilisés



La littérature
d'hier à aujourd'hui

Jocelyne Saucier

Jeanne sur les routes



Jean Désy

Le coureur de froid



Ringuet

L'héritage
et autres contes



Patrick Nicol

Quarantaine



livres-bq.com



BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE



grille de notation des critiques

✘ Minable

Il s'agit d'un ouvrage dont il nous semble impossible de distinguer assez de qualités pour le sauver de l'inéluctable naufrage littéraire qu'entraîne une œuvre insipide, truffée d'évidences et sans aucune qualité d'écriture.

☆ Pauvre

Il s'agit d'un ouvrage sans grand éclat, en plein cœur des lieux communs, qui ne se distingue ni par sa forme ni par son fond, et ne laissant aucun souvenir périssable de lecture.

☆☆ Banal

Il s'agit d'un ouvrage ayant autant de qualités que de défauts. Si l'on croyait à quelques moments tenir un bon livre, celui-ci nous laisse sur notre faim avec le sentiment d'un projet qu'on n'a pas su mener à terme.

☆☆☆ Bon

Il s'agit d'un ouvrage intéressant qui, sans rien révolutionner, livre ses promesses tout au long de la lecture. Il recèle néanmoins quelques perles et parvient à se distinguer de la majorité des publications.

☆☆☆☆ Remarquable

Il s'agit d'un ouvrage qui parvient à transcender le lecteur, la lectrice, que ce soit par sa forme ou son fond. Il marque un jalon dans l'œuvre de l'auteur-e ou l'installe clairement dans les écrivain-e-s important-e-s à surveiller.

☆☆☆☆☆ Chef-d'œuvre

Il s'agit d'un ouvrage d'une rare qualité qui, on le croit, traversera l'épreuve du temps, deviendra un ouvrage de référence dans l'œuvre de l'auteur-e, mais aussi dans le genre dans lequel il s'inscrit.

cahier

critique

Christophe Bernard | Philippe Lavalette
| Éric Mathieu | Gabriel Marcoux-Chabot |
Audrey Lemieux | Maxime Raymond Bock
| Éric Plamondon | Katherena Vermette |
Mark Frutkin | Niviaq Korneliussen | Xue
Yiwei | Steven Price | Marie-Ève Bourassa
| Catherine Sylvestre | Philippe Meilleur
| Michaël Trahan | Élisabeth Vonarburg |
Roxane Desjardins | Bertrand Laverdure
| Paul Chamberland | Daria Colonna |
Roger Des Roches | Anne-Marie Olivier
| Dominic Champagne | Jean-Frédéric Messier
| Pascale Rafie | Jean-François Caron | Mélodie
Vachon Boucher | Siris | Samuel Cantin | Karin
Schwerdtner | Osire Glacier | Gilles Bibeau
| Isabelle de Mévius | Bernard Lamarche |
Jake Moore | Michel Dallaire | Myriam Gagnon

Sans critique, il n'y a point de littérature.

Ce cahier est la pierre d'assise de notre mandat.

Conjurer « le miracle des saintes cathodes »

Thomas Dupont-Buist

Sur les traces de trois générations de Gaspésiens forcenés ayant enfourché la bête capricieuse de l'alcoolisme, Christophe Bernard embarque le lecteur pour une folle cavalcade.

Accrochez-vous, chers amis, car c'est sur plus de sept cents pages que s'échelonne l'épopée. Pas de vers pour cette odyssee, nul dieu réclamant le prix du sang pour cette iliade. Les protagonistes ont beau être forts en gueule (à défaut de savoir la fermer), leurs drames sont petits comme leur village sur le globe terrestre. Du début du xx^e siècle à celui dans lequel s'écrivent ces lignes, c'est un monde d'hommes obsédés par leur virilité qui se dévoile. Qu'ils conduisent une charrette s'ils n'ont pas accès à un ski-doo, leur horaire à la taverne du coin ne leur laisse que peu de temps pour s'imaginer que leurs femmes puissent s'occuper d'autre chose que des ragots échangés – avec ou sans fil – depuis leurs cuisines respectives. C'est pourquoi pour qui veut s'élever, il arrive qu'il faille partir, que ce soit pour un Klondike imaginaire ou un Montréal de fond de ruelle.

Le conteur et ses racines

Pas de doute, Christophe Bernard a lu et a lu beaucoup. Si *La bête creuse* est son premier roman, l'auteur a déjà traduit de nombreuses œuvres de l'anglais vers le français, entre autres pour le compte du Quartanier. C'est sans doute ce qui explique cette aisance à naviguer entre les niveaux de langage, passant volontiers d'une description inspirée qui laisse entrevoir la recherche derrière les métaphores, à un dialogue en jowl portant sur des considérations on ne peut plus prosaïques. Dans ce grand roman américain – une saga familiale où l'exagération est vertu – on reconnaît les tournures ferroniennes, la langue de Louis Fréchette, les jeux langagiers d'un Fred Pellerin et l'ampleur narrative d'un Daniel Grenier. En témoigne cet extrait sublime du prologue :

Feuillus, conifères et poteaux dévalaient la pente comme des jambes pour aller se jeter dans une baie piquetée d'autant de chaloupes qu'il y avait dans le village d'habitants mâles. C'était la baie des Chaleurs sous le règne de Wilfrid Laurier, quand le seul gouvernement que le monde écoutait dans le bout, c'était celui des outardes qui migraient et des capelans qui, fin juin, début juillet, roulaient imbecilement sur la grève.

Il n'y a qu'à lire la quatrième de couverture pour s'enthousiasmer : une histoire de vengeance qui court sur des générations, une fortune à faire loin des siens, une déchéance et une chance infime de se racheter. Si la grandeur de ces contes de jadis nous parvient, c'est toutefois étouffée par la stéréo emballée d'un chalet de luxe réquisitionné pour une soûlerie titanique. Dans cette soirée interminable, entre impertinence et incohérence, les fils du village règlent leurs comptes avec leur passé et celui de leurs ancêtres. Par-delà les époques, le patriarche Monti Bouge et son ennemi juré le facteur Victor Bradley continuent

de se compliquer l'existence par enfants interposés, multipliant les coups pendables en prenant pour échiquier le petit village gaspésien de La Frayère.

L'écueil des pavés

Hélas, pour tenir, les miracles ont besoin de foi aveugle. Or la ceinture fléchée de Christophe Bernard dépasse quelque peu de sa soutane de prédicateur et il suffit de l'avoir entraperçue un instant pour que le reste du sermon fleuve se transforme en soliloque qui s'éternise. Le rythme du conteur-coureur de fond se distend, l'espace entre deux phrases de verve s'allonge, comme s'il lui fallait reprendre son souffle, et le démon de l'anecdote bave sur le plus clair des paragraphes. Des quelque sept cents pages, plus de deux cents auraient pu être retranchées. Le *couque*, quand il prépare un mijoté d'hiver à ses compagnons de *campe*, sait que de la palette, on ne peut conserver qu'une petite partie du gras qui se blottit contre la viande. Peut-on reprocher à un primo-romancier de trop vouloir en faire, de ne pas encore tout à fait savoir ce qui d'une histoire fait le sel et ce qui peut en diluer le goût ?

En guise de conclusion, reprenons une partie du délire lucide de François, historien raté de La Frayère, tombé au plancher d'honneur de la bibine :

J'ai trop creusé. [...] Avec mes crayons de plomb, mes blocs de feuilles lignées. Avec mon aiguiseur, ma gomme, mes ciseaux. Je voulais avec mon outillage faire circuler l'air à ma manière, abattre quelques méchants, creuser mes propres galeries. Je me suis trop enfoncé. J'avais trop d'ambition. Sans rien ni personne, je me suis perdu dans mes dédales.

Que l'on me comprenne bien : *La bête creuse* est un bon roman. L'ennui, c'est qu'il avait le potentiel d'en être un grand. Les promesses ne sont pas rompues, seulement différées. ♦



☆☆☆

Christophe Bernard

La bête creuse

Montréal, Le Quartanier, coll. « Polygraphe »

2017, 720 p., 32,95 \$

Réparations

Caroline R. Paquette

Élégant premier roman, *Petite Madeleine* dessine la trajectoire d'une lignée de femmes, et redéfinit le sens du mot « résister ».

« La jeune femme a un visage ovale au teint d'albâtre. De longues jambes fuselées. Ses yeux sont comme deux petits lacs profonds. Ils ont la couleur de la mousse végétale. Ses cheveux forment une masse sombre, un bloc de mica noir. » Et elle a froid. C'est Mademoiselle Fargeau, « l'un des plus jolis modèles de Montparnasse », quartier fourmillant de peintres venus d'ailleurs (Modigliani, Chagall, Foujita, notamment) en ce début de xx^e siècle. La scène qui ouvre le premier roman de Philippe Lavalette est lourde de sens ; difficile, en effet, de ne pas voir dans l'immobilité docile du modèle une douloureuse métaphore de ce à quoi les femmes peuvent aspirer alors. Être regardées, objectifiées, le corps obéissant aux commandes, les mouvements de l'esprit bien dissimulés – surtout, ne pas donner son avis –, et tant pis pour l'inconfort.

Particulièrement lucide, la réflexion sur les conditions de naissance et sur la possibilité ou non de choisir son propre avenir traverse le roman.

Pourtant, plusieurs des femmes dont l'histoire nous est racontée ici résisteront, chacune à sa façon. Tout commence le jour où la muse évoquée plus haut trouve un nouveau-né sur un paillason. Elle le confie à l'Assistance publique, après lui avoir donné un nom, le sien, parce qu'il « en faut bien un » : Madeleine Fargeau. C'est cette petite au cœur blindé, abandonnée deux fois, que l'on suivra. De sa famille d'accueil à la ferme où elle est employée, jusque dans sa propre maison de campagne, elle traîne sa carapace. Elle en aura besoin, quand elle sera enceinte une première fois et que son amant refusera de reconnaître sa paternité. « J'ai compris que tu avais accepté la trahison, qu'elle faisait partie de ton destin. J'ai deviné que cette malédiction était, pour toi, inscrite dans ta vie, que tu l'acceptais et qu'elle devait se perpétuer dans les nôtres », écrit le narrateur, alter ego de l'auteur, à celle qui est en fait sa grand-mère. Dans cette première lettre d'une longue série, rédigées près d'un siècle plus tard, on comprend que Philippe Lavalette s'est lancé sur les traces de son ascendance, durement éprouvée par la lâcheté des hommes. Or Jeannine, sœur aînée de Madeleine, rejettera cette malédiction. D'abord en quittant la campagne, à laquelle elle préférera l'anonymat des villes, puis en refusant catégoriquement de marcher dans les pas de sa mère : « [p]as question pour elle de père inconnu, pas question de « loyauté » à l'égard de sa lignée, pas question de destin tracé d'avance. » Une rupture bienfaisante, qui annonce par contraste le resserrement des liens, la mise en place d'un noyau familial.

De l'Histoire et de l'intime

Particulièrement lucide, la réflexion sur les conditions de naissance et sur la possibilité ou non de choisir son propre avenir traverse le roman. À ce chapitre, Madeleine le comprend très tôt, les hommes « la protègent comme ils peuvent la dévaster » – en la ramenant par exemple à son corps, fait pour être possédé, littéralement. On écrira d'ailleurs de Lucia, la mère biologique de la jeune femme, qu'elle « affiche une mine vaincue » après avoir été mise enceinte. Quelques hommes sont des alliés, donc, comme le professeur de Madeleine, qui l'encourage à lire et permet ainsi à ses mondes intérieurs d'exulter. D'autres ont une vision obtuse, conservatrice des rapports humains, malgré leur relative bonne foi. Son histoire avec Basile, jeune homme de l'Assistance publique avec lequel elle aura une courte idylle, se révèle particulièrement évocatrice. Un soir, ils se réservent chacun une surprise : elle lui fait une lecture enfiévrée de *Michel Strogoff* de Jules Verne, sans s'apercevoir de son incompréhension grandissante et, oui, de sa jalousie. « Ma surprise, c'est que j'voudrais te marier, Madeleine. Te faire des petits », lui lance-t-il en retour, blessé. C'est un passage fort, en ceci qu'il démontre toute l'étroitesse des possibles pour Madeleine. Une porte vient de se refermer.

Si *Petite Madeleine* bénéficie de l'œil précis et de l'inventivité du directeur photo – Philippe Lavalette a entre autres travaillé sur *Le ring* et *Inch'Allah*, deux films réalisés par sa fille Anaïs Barbeau-Lavalette –, il s'en dégage une élégance froide, à laquelle contribuent sans doute l'énumération des nombreux faits historiques. Les lettres du narrateur, très incarnées, viennent toutefois contrebalancer cet aspect plus cérébral, en humanisant les personnages, en réparant cette lignée émaillée de cassures. La démarche intime qui a précédé le roman, une enquête familiale rappelant celle de sa fille pour *La femme qui fuit* (Marchand de feuilles, 2015), y est aussi explicitée.

Sur les femmes qui l'ont précédé, l'auteur pose donc un regard nuancé et tendre. Il nous rappelle cette chose essentielle, rompant avec une bien-pensance alimentée de vigoureux préjugés : il faut être forte pour casser le moule et partir ; il faut aussi l'être pour rester. ♦

☆☆☆

Philippe Lavalette

Petite Madeleine

Montréal, Marchand de feuilles

2017, 166 p., 23,95 \$



Tel un orphelin

Marie-Michèle Giguère

Le deuxième roman d'Éric Mathieu relate la jeunesse fantasque d'un enfant mal aimé par ses parents, offert au regard médusé du lecteur qui se prend d'une affection manifeste à son égard.

Chevelure rousse, visage allongé, museau pointu : Émile Claudel a le physique d'un renard, d'où son surnom de Goupil. Ce n'est pourtant pas son allure surprenante qui fait que sa mère a du mal à s'attacher à lui. Ce qu'elle lui reproche, c'est plutôt son caractère : une aptitude précoce pour la parole, puis un penchant pour l'aventure et les mauvais coups, une grande curiosité mais de piètres résultats scolaires.

Son enfance, dans la petite bourgade de Mayerville, en France, juste après la Seconde Guerre mondiale, est jalonnée des petites et grandes misères que lui assènent les adultes qui devraient prendre soin de lui. Ses parents, le vieux voisin entiché de sa mère, le magicien de la fête foraine qui l'emploie, sans oublier le directeur de l'institution où il est placé ; tous faillissent à lui offrir le minimum dont un enfant a besoin pour s'épanouir.

À l'adolescence, le verdict parental est sans merci : « Tu es insupportable, turbulent, un vrai cancre, on ne peut plus te contrôler », récitera son père avant d'aller le conduire à la Maison des pupilles, un lieu austère qui accueille principalement des orphelins. Un endroit où sa mère le visitera rarement, l'y laissant même les fins de semaine, durant les vacances et à Noël :

Ce n'est que plus tard que je compris que l'essence même de cet établissement était de nous séparer coûte que coûte de notre famille et qu'en aucun cas les rapprochements n'étaient encouragés, encore moins pendant les fêtes de fin d'année.

Pour des yeux extérieurs, pourtant, les frasques du Goupil semblent facilement pardonnables : dévisser des boîtes aux lettres durant la nuit et les regrouper dans un terrain vague où les villageois pourront aller les récupérer ; mettre ses coudes sur la table malgré les indications contraires de sa mère ; passer tout droit et arriver en retard au repas du soir.

Car les pires forfaits du jeune Émile ont été perpétrés à l'insu de ses parents, souvent pour essayer de faire la lumière sur cette rumeur tenace au village à l'effet que son père ne serait pas son véritable géniteur. Ainsi, il se faufile au grenier avec une clé volée pour fouiller dans le courrier maternel ou pénètre en cachette dans la maison du voisin pour y chercher des indices sur les liens qui l'unissent à sa mère.

Un cancre heureux

À travers les épreuves, Émile Claudel parvient malgré tout à tirer son épingle du jeu : organiser un trafic de cigarettes à l'orphelinat, découvrir l'identité de son véritable père malgré les secrets maternels, dégoter de la nourriture après s'être enfui de la Maison des pupilles, puis trouver un boulot lorsque les victuailles se font rares.

Même si je pleure beaucoup, je ne suis pas un enfant triste. Au contraire, je suis gai, plein de vie, j'aime les autres, je ne suis pas l'enfant de la Maison des pupilles. Je ne suis pas orphelin. Je ne suis pas un cancre. Je ne suis pas un voyou. Je suis enfant divin. Je suis enfant intérieur.

Le Goupil est un roman aussi singulier que le personnage qu'il met en scène. Ambitieux – relater toute la jeunesse d'un personnage, de ses premiers mois à son dix-huitième anniversaire, sur plus de quatre cents pages, n'est pas une mince affaire – et parsemé de références historiques, mais aussi de citations littéraires, il demeure malgré tout un livre jovial et guilleret, à l'image de ce héros plein de ruses et de joie de vivre.

Les entraves à la vraisemblance, les petits délires et les cocasseries se marient sans jurer à de nombreux repères historiques – le contexte de l'après-guerre, la référence au statut de Pupille de la Nation, une protection de l'État français instaurée en 1917 pour prendre en charge des orphelins ainsi que des enfants sous la responsabilité conjointe de leur famille et de l'État – dans un savant dosage d'émotions, d'aventures et de loufoqueries. Le tout porté par une langue vive et imaginative. bercée d'images, rarement avare de qualificatifs, la plume de Mathieu éblouit par sa fluidité malgré la richesse de ses constructions.

Parfois, le narrateur-Goupil cède sa place à un narrateur omniscient et offre ainsi un recul salutaire sur le récit, un moment de respiration à l'histoire.

Le soir, allongé sur son lit, toi le Goupil, tu te demandes : « Si je suis un cancre, si je suis si mauvais, qu'advient-il de moi ? Je deviendrai peut-être un criminel, un assassin qu'on recherchera dans toute la France. »

Même si l'enfance est l'un des lieux les plus visités par les fictions en tous genres, il demeure que lorsque la candeur et l'adversité arrivent à créer des sagas de la trempe de celle-ci, c'est toute la puissance évocatrice de cette période de la vie qui est magnifiée. ♦



☆☆☆
Éric Mathieu
Le Goupil
Montréal, La Mèche
2018, 424 p., 29,95 \$

Du pain amer et quelques mots jolis

Marie-Michèle Giguère

De la petite enfance à l'âge adulte, le quotidien dur et âpre d'une fratrie d'agriculteurs dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Le défi, lorsqu'on revisite une œuvre, c'est sans doute d'arriver à ce que l'adaptation ait non seulement la puissance de l'original, mais qu'elle raconte quelque chose d'inédit. *La Scouine*, adaptation du roman centenaire d'Albert Laberge, réussit ce tour de force.

Publiée en 1918, *La Scouine* est une magnifique incursion dans la littérature réaliste, à mille lieues des œuvres qui vantaient à l'époque les vertus de la vie rurale. Le roman prend son titre du surnom fort méchant dont a hérité Paulima, la plus jeune de la famille Deschamps. Née quelques minutes après sa jumelle, elle était l'enfant que l'on n'attendait pas, l'enfant de trop. L'enfant moche aussi qui, contrairement à ce qu'espérait tant sa mère – « A va s'erfaire. Vous allez voir, a va s'erfaire » –, ne s'était jamais débarrassée du physique ingrat de ses premiers jours.

Paysans de la région de Beauharnois, Mâço et Urgèle Deschamps ont peu à offrir à leurs enfants. Des repas spartiates, de la mélasse, du pain « dur et amer ». Et pour le reste – un peu d'amour, de l'aide pour se lancer dans la vie –, c'est avec un traitement bien inégal qu'ils accompagnent leur progéniture dans le monde austère qui est le leur.

Comble de l'ironie, c'est grâce à la propension à potiner de leur plus jeune, la mal-aimée de la fratrie, que la famille parvient à améliorer un peu son sort :

Partis de rien, les Deschamps ont longtemps tiré le diable par la queue. Aujourd'hui, toutefois, on peut dire qu'ils ont réussi à s'en sortir. Attentifs aux ragots de la Scouine, prêtant l'oreille à ses suggestions, ils ont su profiter de la misère des autres, saisir les bonnes occasions. C'est ainsi que la ruine d'un voisin, puis d'un autre, leur a finalement permis d'établir leurs garçons.

Après avoir vu son roman *Tas d'roches* recomposé à plusieurs reprises – prix Ringuet, prix Rabelais –, l'auteur s'aventure maintenant dans un exercice surprenant et commet un hommage habile à un roman qui osait montrer la dureté impitoyable du quotidien rural. Mais *La Scouine* de Marcoux-Chabot prend aussi des permissions quant au genre, se laisse aller à des passages plus intérieurs :

Empêtré dans les replis de ses silences et de ses non-dits, il s'est contenté de faire ce que l'on attendait de lui, de jouer le rôle qu'on lui avait assigné. Mais, maintenant que sa maison est achevée, maintenant qu'il ne lui reste plus qu'à l'habiter et à la peupler d'enfants nés de son sang, Charlot sent peser sur lui le destin que d'autres ont tracé à sa place.

Réécrire pour enrichir

Marcoux-Chabot prend le temps d'inscrire ce que plusieurs qualifieraient de vilain défaut – cet amour des ragots –, et de donner un sens à cette tare : enfant moquée, humiliée, tant à la maison qu'à l'école, la Scouine a rapidement compris que « pour être entendue, pour se sentir vivre un peu plus », elle pouvait relater les commérages glanés ici et là. Et supporter un peu mieux, peut-être, la solitude inhérente à son physique ingrat : « La Scouine souffre du silence qui englobe et noie chacune de ses histoires, mine chacune de ses pensées. Tant de choses remuent en elle, s'agitent, se débattent, requérant sa parole pour exister. »

De la même façon que l'auteur donne davantage de relief au personnage de la Scouine (que dans l'œuvre originale), il étaye aussi les motivations du célibat à vie de son frère aîné, Charlot, « taciturne et renfermé ». Ainsi, sous la plume de Marcoux-Chabot, le favori de la famille a des désirs homosexuels et souffre – peut-être même jusqu'à avoir souhaité mourir – de cette vie de pulsions réfrénées. Si, déjà sans ces scènes, le roman original de 1918 avait été mis à l'index, jugé « pornographique », l'évêque Bruchési, le censeur de l'époque, n'aurait pu supporter la lecture des passages qui explorent maintenant l'imaginaire érotique de Charlot dans *La Scouine* tel que réécrit par Marcoux-Chabot.

Sans être pornographique toutefois, le roman original laissait place à un certain érotisme suffisant pour que Marcoux-Chabot y consacrer son doctorat. L'exercice qu'il tente ici est un jeu d'équilibre entre la reproduction du style cru du roman de 1918 et une plume plus introspective, poétique.

Le roman de 2018 balance ainsi entre le réalisme cru, cruel et quelques passages introspectifs hors de l'action, d'une beauté sobre et sans artifice. Il en résulte un roman puissant et bref, qui nous parle de notre histoire comme de celle de notre littérature. ♦



☆☆☆

Gabriel Marcoux-Chabot

La Scouine

Saguénay, La Peuplade

2018, 136 p., 20,95 \$

En chair et en os

Paul Kawczak

Récit élégant et troublant, le premier roman d'Audrey Lemieux offre une méditation sur la mort sans fard ni concession.

Je notais, dans une recension précédente, au sujet du dernier livre de Julie Mazzieri, *La Bosco* (Héliotrope, 2017), à quel point des passages de celui-ci faisaient écho à certains aspects de la pensée de Georges Bataille concernant la coïncidence de la sexualité et de la mort. Le premier roman d'Audrey Lemieux développe un autre thème central de l'érotisme chez Bataille : la révélation de la mort des chairs et, à travers elle, la révélation du fond informe, *impossible* dirait Bataille, de la présence du monde et du sens du sacré.

Comment porter le poids des disparus ?

Fantômes

Le lieu qui donne son titre au roman d'Audrey Lemieux est l'ossuaire de Sedlec à Kutná Hora, en République tchèque, qui a accueilli les corps de dizaines de milliers de personnes fauchées par la peste noire de 1348 et qui comprend une chapelle décorée d'os humains. La narratrice s'y rend dans une tentative de « conjurer désir de mort et crainte absolue des morts ». Elle est en effet originaire d'une campagne québécoise à l'agonie, gangrenée par les suicidés : « Ne plus chercher à arrêter le nombre des suicidés, entreprise vaine, futile, ridicule, j'ignore pourquoi je m'y suis mise. J'avais passé la vingtaine, la vingtaine de suicidés, quand je me suis interrompue. » La jeune femme marquée par plusieurs morts violentes de proches, mère, voisin, collègue, revient, au cours de ce voyage en République tchèque, sur les fantômes qui la hantent, particulièrement celui de Maude, collègue décédée des suites de troubles anorexiques sévères.

De chair et d'os

Dans *L'homme et le sacré*, Roger Caillois témoigne du fait que, dans certaines cultures océaniques, le temps suivant la mort du souverain est un temps de licence qui « est exactement celui de la décomposition du corps du roi » et dont « le péril ne prend fin qu'avec l'élimination complète des éléments putrescibles du cadavre royal, quand il ne reste plus de la dépouille qu'un dur et sain squelette incorruptible ». Dans *L'ossuaire*, les cadavres de deux reines sont en décomposition. Celui de Maude, la collègue impitoyable et celui de la mère – « Difficile d'imaginer que Maude n'a presque plus de peau et que la chair, par endroits, commence à lui manquer » ; « La mère à moitié décomposée, allongée sur une table d'acier inoxydable. » La narratrice, en cette période de « péril », se tourne alors vers les os. Or dans ce roman sombre, même les os sont corruptibles : « À présent, il ne nous viendrait plus à l'esprit de faire autre chose des os que de les laisser pourrir. »

Tout le récit se déploie suivant les fantasmes morbides de la narratrice qui se développent en un imaginaire de chair et d'os. Qu'il soit nourri d'images de la viande « rouge et vive » qu'elle manipule durant ses quarts de travail dans un supermarché, de la maigreur squelettique des mannequins sur les couvertures des magazines, ou de la prise de conscience de tous les cadavres que recèle la terre sur laquelle nous marchons, cet imaginaire témoigne d'un sens aigu de la mortalité. « J'étais une enfant nerveuse. Je me savais squelette, et cette pensée m'était intolérable [...] », avoue celle qui accorde dans son récit une importance particulière à la mort animale, cette mort universelle des chairs, douées de conscience ou non, à laquelle chacune et chacun sont en définitive condamnés. Cette pensée mortifère conduit régulièrement, dans l'esprit de la narratrice, à l'image du ventre, comme lieu de la digestion, lieu de l'enfantement, lieu de l'intelligence charnelle, zone du corps vouée à la putréfaction la plus odorante après le décès. À l'avenir-squelette, s'oppose une humanité-viscères. Audrey Lemieux déploie la mort sans lourdeur ni pathos, selon une résignation angoissée et un sens pratique paysan.

Meditatio mortis

À ce sens de la mort, *L'ossuaire* apporte un sens des morts, une mémoire des grandes hécatombes, comme celles des exterminations perpétrées par le régime nazi ou des grandes épidémies comme la peste noire. Comment porter le poids des disparus ? Faut-il les protéger ? Et de quoi ? De ce questionnement émerge l'idée d'un lien avec les humains, avec tous les humains morts ou vivants, avec l'humanité de tout temps, transcendant l'individu et sa mort, l'écrasant comme un poids, l'effrayant comme un vertige et, paradoxalement, se tenant toute en lui.

Or tout n'est pas que fatalité ontologique dans ce récit, la mise à mort des campagnes par la société moderne est affaire humaine, autant que le sont les mains baladeuses du patron du supermarché. Le sens de la mort est irrémédiablement un sens de la vie, et le sens de la vie est un appel constant à la possibilité de son amélioration. Georges Bataille n'appelle pas littéralement à la révolte, le roman d'Audrey Lemieux non plus, toutefois tous deux offrent une lecture de la réalité qui refuse le mensonge et rappelle l'intensité du vivant, son scandale, et toute l'importance qu'il doit avoir pour nous. ♦



☆☆☆
Audrey Lemieux
L'ossuaire
Montréal, Leméac
2017, 120 p., 13,95\$

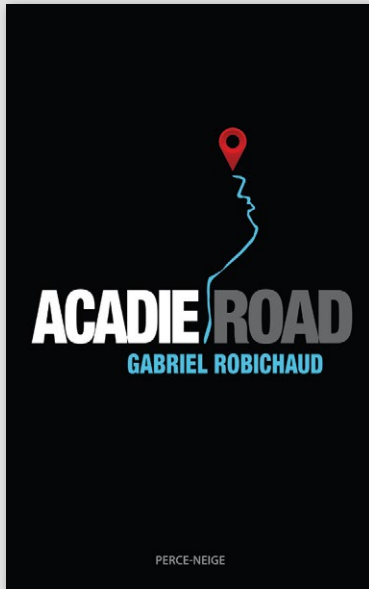


Au **cœur** de la poésie acadienne
depuis 1980 !



editionsperceneige.ca

f EditionsPerceNeige



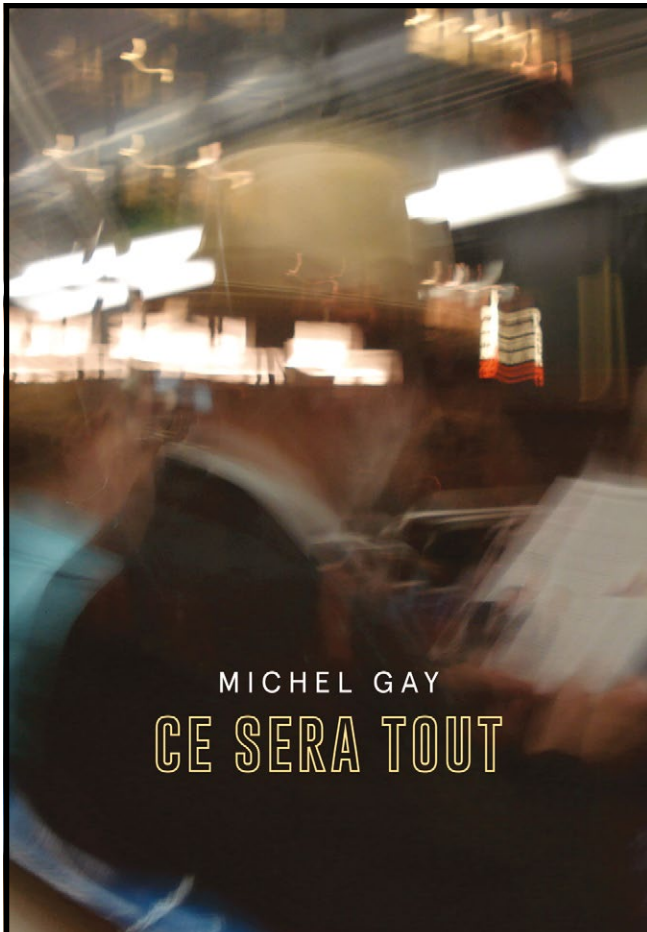
ACADIE ROAD
GABRIEL ROBICHAUD



TURBO GOÉLAND
MARC ARSENEAU



JUSQU'AU BOUT DU SOUFFLE
CHRISTIAN ROY



MICHEL GAY
CE SERA TOUT

«Voilà un premier roman pour le moins original, voire complètement déjanté! Alors qu'un roman doit s'écrire, le narrateur multiplie les digressions et les notes en bas de page, parsemant le tout de réflexions sur la littérature et l'édition. On a l'impression de s'y perdre, mais on s'amuse à démystifier et à suivre tous ces dérapages contrôlés. Parce que l'auteur, lui, sait où il s'en va.»

Les Libraires

«Moi non plus, je ne crois pas que c'est un roman.»

La mère de l'auteur



v1b éditeur
Une société de Québecor Média

Les rets de la ville

Michel Nareau

Après le recueil de nouvelles *Atavismes* et la novella *Des lames de pierre*, Maxime Raymond Bock se lance, avec *Les noyades secondaires*, dans un projet ambitieux qui joue avec ses genres de prédilection.

L'expression « noyade secondaire » désigne le trouble qui survient après qu'une personne ait été sauvée de la noyade. De l'eau demeure dans ses poumons et un œdème pulmonaire se développe. C'est une figure du corps silencieux qui subit les contrecoups du trauma. C'est le signe d'une détresse qui perdure, malgré les apparences. Cette expression aide à rassembler les fils des sept nouvelles de Bock ; chez un personnage, dans un quartier, un objet, une généalogie, la rémanence est constante.

Déjà par son ampleur, le recueil déroge aux normes éditoriales québécoises : sept textes de dix-sept à quatre-vingt-dix pages, aux ramifications subtiles et bien intégrées entre elles. C'est assez rare pour souligner l'ambition de l'auteur de construire des récits complexes, avec des apartés, des réminiscences, des addendas, des changements de focalisation et des trames secondaires. Et c'est là qu'il déploie son talent.

Une composition tripartite

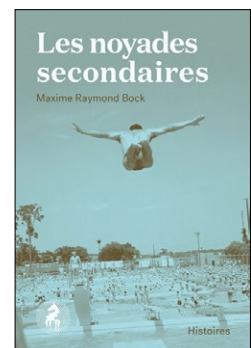
Le recueil est structuré autour de trois pistes nommées et placées en tête de chaque texte. La première, qui donne son titre au recueil, est composée de trois novellas assez longues, dont les récits évoquent la natation, la respiration entravée et la maladie. La deuxième, intitulée « Les arts impraticables », unit la création et la folie, par le biais de l'écriture dans « Mystères d'Anna Canuel » et du théâtre dans « Ciel ballast », histoire très réussie. La dernière piste, « La ville invisible » fait de celle-ci un organisme vivant, qui agglomère le passé au présent, le restitue concrètement dans « Charles à rebours » et « Sous les ruines ». Ces pistes ne sont pas présentées dans l'ordre dans l'ouvrage, et des liens sont tissés entre les histoires, pour complexifier celles-ci.

Ambition, ampleur, renouvellement de la novella (dans la mesure où celles-ci sont interreliées) ; l'ouvrage de Bock se place sur un terrain ardu, et par moments, le recueil subit le poids du vaste projet, même s'il parvient de mieux en mieux à creuser son propos, ses récits, ses personnages. En fait, la première nouvelle, « Exérèse », est la plus faible, même si elle place la généalogie de certains personnages qui reviendront ailleurs dans le livre et qu'elle campe les lieux montréalais investis (maison familiale sur Dandurand, piscine de Rosemont, etc.). Elle sert à asseoir le projet, à montrer que chacun hérite de sillons qu'il creuse et qui s'émeussent tout en continuant d'orienter sa course. Mais en dressant la généalogie d'une famille bourgeoise de Rosemont depuis les années 1950 et en la présentant en parallèle avec les transformations de la ville, Bock demeure à distance de ses protagonistes et donne trop de poids à l'historique, à l'encontre de sa prise en charge par une conscience incarnée. S'ajoute à cela un ton qui oscille mal entre le soutenu et une truculence propre à la langue des ruelles.

Le corps enfoui de la ville

À mesure que le recueil progresse, le propos se resserre, le regard sur les récits se précise. C'est avec la troisième nouvelle, « Charles à rebours », pourtant l'une des plus brèves, que la manière de Bock se révèle. À travers la rencontre avortée entre un historien et un écrivain invités à rédiger un article sur Stanley Clark Bagg, Bock fait surgir le passé de Montréal, le réinscrit dans la rue Saint-Laurent, dans ses bâtisses, dans les gestes du quotidien. Ce surgissement est imagé, donné à voir par une écriture précise et ample, tout en montrant qu'il déstabilise ceux qui l'éprouvent. Une autre histoire, qui part d'une exploration de l'échangeur Turcot et débouche sur la description d'un poste de traite de fourrures de la période coloniale, possède la même structure stratifiée. Les nouvelles de Bock deviennent novellas en s'étirant, campent trois générations d'hommes happés par un corps défaillant. Entre le retour vers l'enfance au temps des amitiés Facebook de « Rosemont de profil » et la maladie pulmonaire narrée au ras du corps de « Pneuma » se dessine une plongée dans les limites de la mémoire et des sensations physiques.

Les noyades secondaires a pour projet de créer une cohésion entre des histoires disparates, mais Bock ne parvient pas toujours à les arrimer dans une histoire collective, pourtant maintes fois mise de l'avant. Il en résulte un livre qui réitère le talent de prosateur de son auteur, dans un phrasé capable de flexibilité, de charme et d'humour, où les réflexions sont riches et intéressantes, mais dont la composition générale aurait mérité d'être resserrée. Il y a de ces livres qui tentent de grandes choses, qui ouvrent des brèches dans la manière de raconter tout en montrant la difficulté à sortir des pratiques qui nous sont léguées. Ces textes de Bock entrent dans cette catégorie : ils signalent un désir d'arpenter un nouveau territoire de la création au Québec, ils dégagent une force, notamment dans les jeux entre les temporalités, qui ne demande qu'à se déployer davantage. ♦



☆☆☆

Maxime Raymond Bock

Les noyades secondaires

Montréal, Le Cheval d'août

2017, 432 p., 27,95 \$

Naviguer entre le baroque et la simplicité

Michel Lord

Tout n'est pas inédit dans *Donnacona* d'Éric Plamondon.

En fait, il n'y a que la nouvelle éponyme qui soit une nouveauté, les deux autres étant parues respectivement dans la revue *Le Pigeon* en 2015 et dans la collection «Nova» du Quartanier en 2013.

Né à Québec, auteur d'une trilogie, *1984* (Le Quartanier, 2016), Éric Plamondon, qui vit maintenant à Bordeaux, demeure fidèle à ses origines. On peut qualifier d'historique sa longue nouvelle de cinquante pages, *Ristigouche*, car il y propose une réécriture de l'histoire de la fin de la Nouvelle-France vécue par le truchement de Kanon Légher, parti de Bordeaux à bord d'un navire de guerre en avril 1760. Le narrateur, Pierre Légher, descendant de Kanon, rappelle les faits de la bataille de la Ristigouche en Gaspésie en se fondant sur un dépliant touristique qui précise ceci : « On y commémore la dernière grande bataille navale entre la France et la Grande-Bretagne pour la possession du territoire nord-américain. L'affrontement a pris fin le 8 juillet 1760 et a définitivement scellé le sort de la Nouvelle-France. »

Chez Plamondon, dans l'imaginaire marin, le cœur balance entre la baleine et la truite.

On comprend alors que Kanon Légher faisait partie de la flotte française qui a perdu cette bataille. Le récit n'est pas qu'historique, il est aussi multigénérique et labyrinthique. S'y entremêlent des fragments de fins du monde en miniature et en plus grand, à commencer par ce rappel de la défaite de la Nouvelle-France ; s'entrelace aussi l'évocation de la mort de la mère du narrateur, Estelle Légher ; celui-ci est parti pêcher en Gaspésie, et tombe sur un béluga échoué qu'il aide à survivre et à reprendre la mer à la marée haute. Autre fin hautement symbolique, celle du narrateur qui semble suivre le mammifère dans l'Atlantique :

Doucement, il [le béluga] commence à s'éloigner [...] et Légher l'entend lui dire merci. Alors il reste là, à se tenir à la baleine qui se laisse agripper, qui le tire maintenant, qui dans sa joie de repartir vers la mer offre son flanc à son sauveur. Comme un naufragé sur un iceberg minuscule, Pierre Légher glisse vers l'Atlantique.

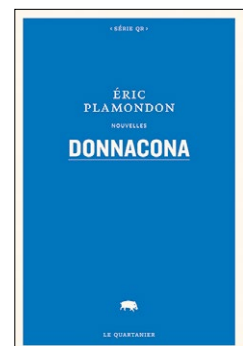
Cette fin en rappelle étrangement une autre – et je ne parle pas de *Moby Dick* de Melville –, celle de « La mort exquise » du recueil du même nom de 1964 de Claude Mathieu : un homme, ébloui par la déesse Cybèle qui vient de lui réapparaître (car il lui voue un culte depuis des millénaires), entre à sa suite dans la mer en chantant. Chez Plamondon, rien de fantastique comme chez Mathieu, mais ce curieux intertexte, sans doute inconscient, sinon inconnu de l'auteur de

Ristigouche, est à cinquante ans de distance un rappel éloquent que les imaginaires les plus divers nagent souvent dans les mêmes eaux.

Les deux autres nouvelles ont le même narrateur qui se remémore des épisodes de sa jeunesse à Donnacona, en contraste avec *Ristigouche*. Mais encore là, Plamondon remonte dans le temps. La nouvelle *Lendemain de pêche* coule comme un long fleuve tranquille en dépit de tout ce qui arrive au narrateur, serveur dans un restaurant à Montréal qui tombe amoureux d'une cliente, « belle comme un fusain de Klimt ». Rien ne change à l'affaire quand il découvre qu'elle se prostitue. De passage dans sa ville natale, Donnacona, il se confie à son frère qui le sermonne vertement à ce propos et lui demande de quitter cette femme. De retour à Montréal, il retrouve son amante qui lui fait promettre de l'emmener à la pêche à la truite. Chez Plamondon, dans l'imaginaire marin, le cœur balance entre la baleine et la truite.

La nouvelle inédite *Donnacona* prend d'abord la forme d'une longue description de la vie d'un jeune de quinze ans, Gab, qui adore aller à la pêche avec deux de ses copains, Sim et Ben, sur la rivière Jacques-Cartier entre Donnacona, Cap-Santé et Pont-Rouge. Tout simplement. Puis, à vingt ans, les trois se retrouvent à Québec pour étudier. Mais un soir, venus à Donnacona pour fêter, boire, et fumer, Ben se jette en bas du pont surplombant la rivière sous les yeux de Gab catastrophé. Curieusement, rien ne prépare ni n'explique ce suicide spontané dont le narrateur, s'adressant à l'ami disparu, dit laconiquement en guise de mot de la fin : « Personne n'a jamais compris pourquoi tu avais fait ça. »

Ce recueil – habité à la fois par le passé lointain (historique) et proche (personnel), aussi bien que par la vie sans souci apparent et la mort brutale, inexplicable, mais désirée – paraît tout autant baroque (*Ristigouche*) que d'une grande simplicité. Il est porté par une écriture limpide, impeccable et vive, ce qui pallie le dépouillement narratif des deux nouvelles plus récentes. ♦



☆☆☆
Éric Plamondon
Donnacona
Montréal, Le Quartanier,
2017, 128 p., 17,95 \$

Peur gigogne

Isabelle Beaulieu

Ici, la peur s’immisce entre les fils générationnels, devenus inextricables à force de violence perpétrée.

Dans le quartier North End de Winnipeg au Manitoba – mais on pourrait être ailleurs –, une matriarche prénommée Kookom prévient sa petite-fille : « Ma Stella, les filles se font agresser partout. » La communauté, qui s’est bâtie dans la pauvreté, représente un microcosme parfait du monde harnaché à la violence et aux préjugés. Naître métisse, c’est déjà commencer avec une chance en moins. Quand ça se poursuit dans la maltraitance, tout est en place pour que s’huile l’engrenage pernicieux de la colère et du désarroi. Chez Vermette, on repère dans une même personne le bourreau et la victime. Si l’un est désigné comme le méchant, c’est parce qu’il a utilisé les moyens de résistance qu’il a pu dégoter. Ainsi, *Ligne brisée* nous rappelle par-dessus tout que les vérités manichéennes n’existent pas.

Ce sont les voix de quatre générations de femmes autochtones qui se font entendre dans ce roman, mais une seule trame commune les conduit : la peur qui se tient au milieu de tout. L’agression subie par l’une d’entre elles fera remonter à la surface des blessures anciennes. Pendant que l’enquête est menée, les plaies du passé se rouvrent. Les chapitres mettent tour à tour en lumière l’histoire de l’une et de l’autre, tout en laissant voir l’empreinte qu’ont creusée dans leur mémoire les agressions vécues et l’angoisse ressentie.

Hériter du mépris

Toutes les femmes sont des victimes au moins collatérales chez Vermette, comme Stella qui porte en elle la tragédie de sa mère : « Elle avait oublié l’histoire d’Elsie ; il lui faudra l’ajouter à la liste des « passés comme le sien » – une autre histoire qui ne lui est pas arrivée directement, mais dont elle est la gardienne et la mémoire. » Très tôt, peut-être même avant sa venue au monde, Stella est l’héritière du mépris consensuel infligé aux Métis. Sa famille et son territoire sont à la fois un refuge berçant et une terre dont elle voudrait s’éloigner. Les femmes de sa lignée, par les liens et l’amour qui les unissent, semblent être les seules à pouvoir comprendre la peur innée qui l’habite. Mais elles en constituent aussi l’origine, malgré elles.

Les femmes de Vermette sont décrites avec franchise. Elles boivent, elles fument, elles sortent, elles mettent les enfants devant la télé et leur font des grilled cheese pour souper. Elles sont humaines. Par amour pour leurs enfants, elles les initient à la honte d’eux-mêmes puisque ce qu’ils sont est jugé défavorable par le plus grand nombre. « Je voulais juste te protéger. Je voulais ce qu’il y avait de meilleur pour toi. Et dans ce temps-là, ça voulait dire être un Blanc, alors on a été aussi Blancs que possible. » Les hommes sont plus grossièrement dessinés : par exemple Christie, l’un des deux policiers qui mènent l’enquête de l’agression. Homme blanc, bedonnant, las, imbu d’idées reçues, il est l’archétype de la mauvaise foi. Ce personnage cliché, parmi les nuances que Vermette a voulu installer, jure avec le reste. On ne lui donne d’ailleurs jamais voix au chapitre – peut-être parce qu’il l’a souvent eue en d’autres lieux que ce roman.

La répétition du même

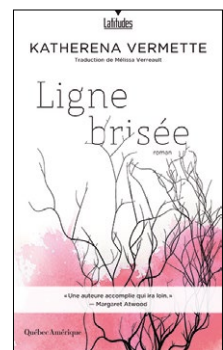
L’omniprésence de la peur se confirme jusque dans les rêves de chacune des femmes, ceux-ci s’enchevêtrant à la vie réelle, aux souvenirs, aux esprits des morts. Chez Vermette, la crainte est à ce point tangible qu’elle semble prendre la forme d’une masse noire collée dès la naissance au corps de chaque bébé fille. La confiance entre les hommes et les femmes est minée et il devient de plus en plus difficile de se rapprocher pour s’aimer à cœur ouvert.

Toutes ces grandes et petites histoires racontées à demi-mot qui façonnent une vie. Un motif – elle pense à ce mot – comme une chose qui donne naissance à une autre. Motif. Toutes ces petites choses, ces appels à la prudence, ces conseils sur ce qu’il ne faut pas faire. Elle a toujours su être prudente, su faire attention aux hommes, aux hommes étranges, aux hommes faisant des choses étranges. C’est ainsi qu’elle a été élevée. Sur le qui-vive.

C’est aussi dire que pour celles à qui une agression est arrivée, elles sont tenues responsables d’avoir elles-mêmes fait leur malheur ; elles ont manqué de vigilance, elles ont souri une fois de trop, elles ont entravé la loi implicite qui les veut silencieuses.

L’auteure Mélissa Verreault (*L’angoisse du poisson rouge, Les voies de la disparition*) réussit avec conviction le défi de la première traduction. Quand on sait que traduire ne correspond pas simplement à transposer des mots d’une langue à une autre, mais à transmettre le langage d’une œuvre dans son entièreté, c’est-à-dire ce qu’elle évoque mais aussi ce qu’elle sous-entend, le travail de Verreault remplit sa mission.

Viols, abandons, gangs de rue, racisme, meurtres : sous le couvert d’une dureté sans nom, il se déploie tout de même dans ce roman des histoires d’amour. Celles, forcenées, des mères pour leurs enfants, celles qui disent encore croire que les hommes cesseront de partir. La *ligne brisée* du titre peut signifier plusieurs choses ; la vie qui casse en deux après l’horreur ou le fil rompu de la peur en héritage. ♦



☆☆☆

Katherena Vermette

Ligne brisée

traduit de l’anglais (Canada) par Mélissa Verreault

Montréal, Québec Amérique, coll. « Latitudes »

2017, 456 p., 24,95 \$

Regarder passer la comète

Thomas Dupont-Buist

Les éditions Alto font généralement preuve de flair lorsqu'il s'agit de dénicher des textes étonnants de la littérature canadienne. Nul besoin de s'étendre ici en circonlocutions policées, *Le saint patron des merveilles* n'en fait pas partie.

Difficile de s'expliquer ce qui a pu séduire tant le propos est banal et la manière fabriquée. Car coup de foudre éditorial il devait forcément y avoir pour décider d'aller tirer des boules à mites ce lauréat 2007 du prix Trillium (récompense littéraire ontarienne par excellence, remportée entre autres par les célèbres Margaret Atwood et Michael Ondaatje). Admettons (arbitrairement, bien sûr) que le sujet soit la seule chose qui compte. On peut ainsi mieux comprendre l'intérêt des éditions Alto, adeptes de fantasmagories, pour cette histoire abracadabrante. L'ennui, c'est que les tours annoncés en grande pompe s'avèrent finalement comparables à ceux d'un illusionniste qui, à force d'extirper de son chapeau élimé de pauvres lapins rachitiques, use notre capacité d'émerveillement.

Dans le grand chaudron de l'Italie des XVII^e et XVIII^e siècles, faites mijoter à feu doux deux histoires d'amour, ajoutez deux ecclésiastiques au bord de la défroque, un boisseau de bons sentiments et touillez avec un peu de *commedia dell'arte*. Réservez et resservez à volonté sur quatre cents pages. Il se peut que vos invités s'en trouvent quelque peu gavés, utilisez alors le trou normand de la structure ingénieuse (treize chapitres et huit actes) inspirée de la suite de Fibonacci. Si la visite des comètes en parages terriens passe généralement pour avoir la capacité de modifier la trajectoire capricieuse des destins crédules, il va sans dire que notre planète-lecteur ne trouvera pas en ces pages le moindre incitatif à l'ébauche d'une révolution, quelle que soit la durée de son orbite. Car il ne suffit pas, pour rendre une existence prégnante, d'observer une boule de feu zébrer le ciel comme le font les personnages de cette histoire. Le prêtre-alchimiste Cambiati et son assistant Omero peuvent bien échanger toutes les banalités qu'ils veulent du haut d'une tour de Crémone, s'ingénier à comprendre comment cela les lie à un futur où certains voudraient faire du premier un saint, ni leurs élucubrations ni leur jugement posthume n'apporteront de sens satisfaisant à ces intrigues mal ficelées.

Artifices

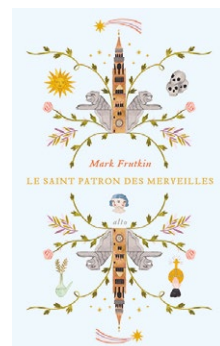
L'idée de mettre en scène la fonction peu connue d'avocat du diable est certes ingénieuse de la part de l'auteur. Occupant cette position illustre au sein de l'Église, Michele Archenti est donc chargé de déterminer si la vie de Cambiati est digne de béatification. Pour ce faire, il devra rencontrer ceux qui l'ont connu, les interroger longuement en recoupant leurs témoignages, assemblant ainsi une manière de casse-tête spirituel. Mais en analysant d'aussi près une vie, en s'immergeant dans ses ambiguïtés, c'est Archenti qui dévoile les siennes, se révélant à lui-même. Le potentiel romanesque d'une telle enquête est immense. Intrigues politiques au sein de la cité papale, règlements de comptes des proches sur la tombe du défunt et secrets exhumés font généralement d'assez bons matériaux pour

ce type de roman. À condition bien sûr de savoir les agencer, de les rendre crédibles et vivants.

Or à la lecture du roman de Frutkin, on ne peut s'empêcher de penser au travail que remet le bon élève persévérant. Le pauvre a fait ses recherches religieusement, a trimé dur et a sûrement froissé bien des feuilles. Tout devrait fonctionner, mais la seule impression indélébile que son labeur laisse est celle de son insupportable artificialité. Cette entrée du journal de Monsignor Archenti, avocat du diable, exprime à merveille la surenchère à laquelle est soumis le lecteur, croulant sous des mystères qui peinent à s'incarner :

Le sentiment de vivre dans un rêve commence à me gagner. Cette surenchère de miracles et d'histoires abracadabrantes m'étourdit. Fabrizio aurait été aperçu en train de parler à un cygne au bord du Pô, et la bête paraissait l'écouter, inclinant la tête d'un côté, puis de l'autre. La plus célèbre commère de Crémone serait devenue muette pour un jour après avoir prié Cambiati. En revenant de chercher du bois dans les Dolomites, un luthier et ses assistants qui avaient croisé une bande de brigands auraient été sauvés en étant transformés en cerfs. L'endroit est si rempli de miracles qu'il semble sur le point d'éclater.

L'accumulation du merveilleux sature des pages déjà couvertes de dialogues souvent peu utiles à l'essor narratif. Le plus ennuyeux dans tout ça, c'est que Mark Frutkin n'est pas en début de carrière, il ne peut donc plaider le délit de débutant. Avec huit romans et quatre recueils de poésie à son actif, on serait en droit de s'attendre à quelque chose de plus solide. On se trouve par ailleurs à des lieux de la force d'évocation poétique d'une Dominique Fortier (*Au péril de la mer*), par exemple, ou de l'ambition narrative d'une Eleanor Catton (*Les lumineuses*), pour ne comparer ce livre qu'à des voisins récents et plus heureux du catalogue Alto. Impossible d'autre part d'en vouloir à la talentueuse traductrice Catherine Leroux qui doit composer avec une matière première manquant de finesse. Sans être complètement mauvais, *Le saint patron des merveilles* n'est malheureusement rien d'autre qu'un passe-temps un peu ennuyeux. ♦



☆☆

Mark Frutkin

Le saint patron des merveilles

traduit de l'anglais (Canada) par Catherine Leroux

Québec, Alto

2017, 400 p., 29,95 \$

Corps battants

Caroline R. Paquette

La Groenlandaise Niviaq Korneliussen signe un premier roman tout sauf complaisant, dont l'écho résonne bien fort hors frontières.

« Les histoires de chasseurs du passé, les récits sur l'influence de la nature, cela ne m'a jamais intéressée¹. » Triturer l'image fantasmée des peuples nordiques et écrire un roman qui capterait l'air du temps : voilà ce qu'a brillamment accompli Niviaq Korneliussen à vingt-trois ans, en dépeignant la réalité crue de personnages qui cherchent à définir les contours de leur identité (sexuelle d'abord) sans s'y enfermer. Si l'auteure n'est pas tendre envers son île natale dans *Homo sapienne*, c'est surtout du courage de s'affranchir – de la pression sociale, de ses origines, de ses dépendances – dont elle parle. Et du désir viscéral d'être aimé tel que l'on est.

Publié en 2014 en groenlandais, *Homo sapienne* a d'abord été traduit en danois par Korneliussen elle-même. Le succès de ce premier roman est indéniable : plus de 3 000 exemplaires vendus sur cette île arctique de 56 000 habitants ; une entrevue enthousiaste dans le *New Yorker*² au début de 2017 ; plusieurs traductions, dont celle, en français, que nous a concoctée La Peuplade, d'après le travail d'Inès Jorgensen. La langue y est picotée de mots anglais, voire groenlandais, mais fluide malgré tout. Judicieuse décision que celle de ne pas entraver la lecture avec l'adoption systématique de l'italique, comme on le fait souvent pour marquer la présence d'une langue étrangère.

Cinq personnages dans la jeune vingtaine, cinq chapitres, et autant de trajectoires où la fuite engourdit les élans du cœur, composent donc le roman. Il y a Fia, confrontée à l'impossibilité de continuer sa vie avec Piitaaq et à son attirance irrémédiable pour Sara ; Inuk, qui déverse par écrit sa haine du Groenland, des homosexuels et de lui-même, avant d'oser se regarder vraiment ; Arnaq, qui enfouit son histoire familiale glauque dans les bouteilles d'alcool et le lit des hommes et des femmes qu'elle rencontre ; Ivik, amoureuse de Sara mais refusant d'être touchée par elle, comme en lutte contre son propre corps ; et Sara, qui peine à chasser l'obscurité qui la ronge.

Dans les nuits de la ville de Nuuk, ils s'évertuent à faire la fête, tentant d'échapper à ce qui veut sortir de leur poitrine – mais qui, heureusement pour eux et pour nous, les rattrape.

Éloge du flou

« Pourquoi est-ce que tout doit avoir une réponse ? » déplore Ivik, et c'est peut-être l'une des phrases les plus importantes du roman. Tout s'y articule en effet autour des catégories – de genre, notamment – que l'on s'impose et qui, pourtant, échouent à rendre compte de la réalité. L'incertitude dérange, amène la famille et les amis à poser des questions : « Ils me demandaient où me situer », dit encore Ivik, qui se sent différente des autres filles depuis qu'elle est toute petite. Éprouvant l'étanchéité de ses propres limites, Fia résiste lorsqu'elle aperçoit Sara, « la plus belle femme du monde » ; elle s'avoue terrifiée par cette « frontière » qu'elle est

« en train d'atteindre ». Avec une formidable cohérence, l'enfermement auquel les personnages tentent de se soustraire s'incarne aussi dans les nombreuses répétitions langagières. Agissant comme un étai, ces dernières forment donc bien plus qu'un effet de style. Pour Arnaq, par exemple, la roue tourne, prévisible et lancinante comme la migraine d'un lendemain de veille : « Oh, week-end de fête. Je fais de nouveau la fête. Oh, week-end infini. Week-ends qui se répètent. J'avance en cercles. Je reviens toujours. »

Parallèlement à l'aliénation, il y a le souffle triomphant des possibilités, de l'ouverture au monde, de la vie qui est tout sauf platement unidimensionnelle. *Homo sapienne* est un appel franc, presque intransigeant, à la liberté, qui passe par une certaine responsabilisation : « Cesse de t'apitoyer comme ça sur toi-même, tu n'es pas à plaindre », lance durement Inuk à Arnaq. On y célèbre la fluidité des genres, des préférences sexuelles, des langues, des références culturelles, des formes de communication modernes. Un parti pris qui se manifeste également dans la pluralité des points de vue ; ainsi une même scène sera-t-elle racontée différemment, selon qu'elle est vécue par un personnage ou par un autre.

Mais la réponse ultime (s'il faut en chercher une), celle qui casse le cycle de la noirceur et ébranle les cloisons, viendra de la naissance de la nièce de Sara. Si celle-ci fait souvent référence à la pureté du bébé, par contraste avec ses propres mains « souillées », c'est au sens où il est encore exempt de blessures et de barrières. Tout reste à inventer. La petite héritera justement de deux noms : Ivinnguaq ou Ivik, « au cas où elle se sentirait garçon ». Cette fin, que ne renierait pas le gars – ou la fille – des vues, porte néanmoins un message fort, socialement et politiquement chargé. Un message qui serait mièvre s'il n'était pas si exigeant, sur le beau risque d'être soi-même. ♦

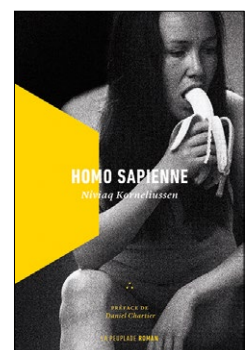
1. Propos de l'auteure, rapportés par Daniel Chartier dans la préface de *Homo sapienne*.

2. Alastair Gee, « The Young Queer Writer Who Became Greenland's Unlikely Literary Star », *The New Yorker*, 31 janvier 2017.

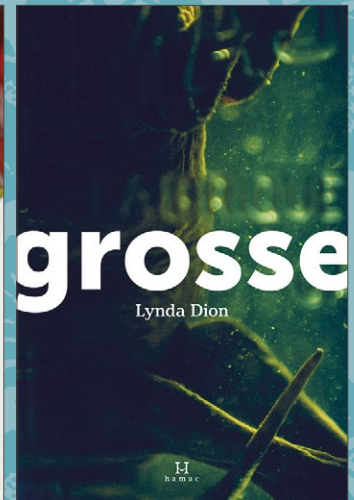
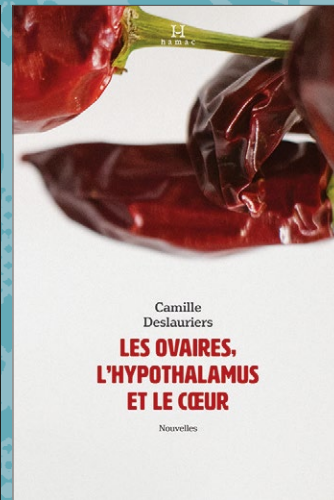
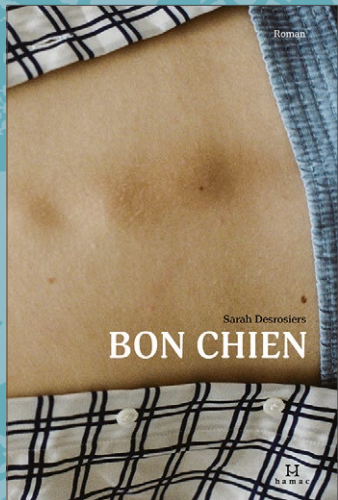
☆☆☆☆

Niviaq Korneliussen
Homo sapienne

traduit du groenlandais par Inès Jorgensen
Saguenay, La Peuplade
2017, 232 p., 24,95 \$



hamac



www.hamac.qc.ca

SE SPÉCIALISER À LA MAÎTRISE ET AU DOCTORAT

USherbrooke.ca/lettres



UNIVERSITÉ DE
SHERBROOKE

- Études littéraires et culturelles comparées
- Histoire du livre et de l'édition
- Langue française, socioculture et variation linguistique
- Littérature et création
- Littérature et culture
- Traduction littéraire et traductologie

En Chine, comme ailleurs

Hélène Rioux

Dix histoires mettant en scène des gens de Shenzhen, village de pêcheurs devenu une ville prospère de plus de dix millions d'habitants.

« La plus jeune ville de Chine » : c'est en ces termes qu'un personnage des *Gens de Shenzhen* décrit la municipalité qui donne son titre au recueil de nouvelles de Xue Yiwei. « Presque tous ses habitants sont des immigrants », précise-t-il.

Traduites du chinois, dans une langue précise et sobre, par Michèle Plomer, les dix nouvelles décrivent chacune la fonction du personnage dont elles racontent l'histoire. La première est la mère, la dernière, le père. S'y ajoutent le marchand ambulant, la professeure de physique, le chauffeur de taxi, la secrétaire, le dramaturge, les deux sœurs, le prodige et la fille de la campagne. Définis par le rôle qu'ils jouent dans la société, ils n'ont ni nom ni prénom. L'auteur les décrit peu. Il glisse à l'occasion qu'une femme est belle et ronde, qu'une autre est filiforme, qu'un homme est grand, qu'un autre a les doigts charnus. Le reste, Xue Yiwei le laisse à l'imagination du lecteur. Un cadeau rare et apprécié.

Ils sont néanmoins, pour la plupart, surtout définis par l'amour, plus précisément par la passion qui les habite et les tourmente.

Il n'y a pas d'amour heureux

Prenons la mère : son mari, un homme « vaillant » et travailleur, leur assure, à elle et à leur fils, une vie confortable, mais elle se languit pour un inconnu aperçu à la fête des lanternes et le guette depuis à la fenêtre de sa chambre. Grande sœur, dans la nouvelle « Les deux sœurs », hésite entre deux prétendants. L'un est élégant, cultivé, extraverti, promis à un avenir glorieux, tandis que l'autre, simple vendeur immobilier, est timide et effacé. C'est pourtant ce dernier qu'elle choisit, le prenant pour un homme « fiable ». Voulant une vie sans surprise, elle fait le mauvais choix et ne s'en remettra pas. Le dramaturge, lui, a cessé d'écrire depuis le suicide de sa femme : elle avait appris qu'il en avait aimé une autre avant elle. Rongé de jalousie, il avait quitté ce précédent amour à cause d'un homme qui l'avait saluée dans une gare.

Dans la dernière nouvelle, la mère vient de mourir et le père raconte à son fils un épisode terrible survenu pendant leur lune de miel : marchant au bord d'un réservoir, ils avaient entendu les cris d'un adolescent en train de se noyer. Le père s'était précipité pour lui porter secours, mais la mère l'avait supplié de ne pas la quitter. « Qu'advient-il de moi si tu te noies ? » Il ne s'est jamais pardonné d'avoir cédé. « Personne ne sait que je ne pleurais pas votre mère, mais quelqu'un d'autre... un jeune garçon mort depuis près de cinquante ans. »

Si certains personnages – la professeure de physique amoureuse d'un de ses élèves, la secrétaire maltraitée par son patron – se résignent tant bien que mal à leur sort malheureux, d'autres se révoltent. Grande sœur, par exemple, décide de se venger de l'homme qui l'a trompée. « La haine, c'est la vitalité », affirme-t-elle. Mais sa

cadette la met en garde : « Toute forme de représailles n'est qu'un châtement contre soi-même. La personne qui passe à l'action finit par être la victime. » D'autres encore tournent cette vengeance contre eux-mêmes : le jeune prodige renonce à la musique après avoir subi les assauts de son professeur de piano.

Présence de l'Occident

À l'instar de nombreuses villes occidentales modernes, Shenzhen est remplie de tours d'habitation et de centres commerciaux, de restaurants « chics », souligne l'auteur, comme de pizzérias. L'époque du Grand Timonier est bel et bien révolue, bien que Mao soit évoqué, avec amertume, à une occasion. Dans la jeune ville chinoise, les personnages étudient l'anglais, lisent Kundera, Proust et Harry Potter, ils écoutent *Les quatre saisons* de Vivaldi et sont férus de films hollywoodiens. Le dramaturge parle de Shakespeare, le pianiste joue du Bach. Hormis le chauffeur de taxi et le marchand ambulant, plus humbles, ils sont agents immobiliers, enseignants, comptables, cadres dans une société de télécommunications.

Malgré la réussite sociale suggérée, la joie est absente de ces nouvelles et tous les personnages sont accablés par la fatalité. L'ombre de la mort plane. La femme et la fille du chauffeur de taxi ont péri dans un accident, grande sœur succombe à une maladie mystérieuse, la secrétaire écrit à son père décédé. Dans « La fille de la campagne », le personnage masculin, un peintre qui a émigré au Canada, rencontre une femme dans un train. Ils découvrent bientôt qu'ils sont d'inconditionnels admirateurs de Paul Auster et qu'ils lisent le même livre, elle en anglais, lui en chinois. Mais il est atteint d'une maladie incurable et ils ne se reverront jamais.

Les gens de Shenzhen est un recueil remarquable et j'ai été conquise par la justesse du ton, l'acuité et la finesse de l'analyse, la compassion sans complaisance de l'auteur. Crédibles et attachants, les personnages ont beau vivre au bout du monde, ils nous ressemblent comme des frères. ♦

☆☆☆☆

Xue Yiwei

Les gens de Shenzhen

traduit du chinois par Michèle Plomer

Montréal, Marchand de feuilles

2017, 224 p., 25,95 \$



Le romanesque et son ombre

Stéphane Picher

Où le lecteur de prose grincheux embarque à reculons dans une aventure et se voit rapidement séduit par un roman habile et fascinant.

L'amateur de prose narrative moderne ne se jettera pas forcément sur un « roman romanesque » plus traditionnel. S'il s'est nourri à l'écriture « blanche » à la Paul Auster ou au roman à concepts existentialiste façon Kundera, il pensera qu'il pourrait avoir du mal à se couler dans *L'homme aux deux ombres*, de Steven Price, une fresque de plus de 700 pages du type gothique romantique. Mais il fait a priori confiance à l'éditeur et le bouquin séduit par son sujet : le Londres victorien visité par William Pinkerton, de la célèbre agence de détectives américaine ; une histoire de rivalité tricotée sur des décennies et sur plusieurs continents ; un ennemi qui pourrait n'être qu'un fantôme...

Un peu (trop) de brouillard

Ça commence un peu comme ledit lecteur le craignait, avec beaucoup de détails, trop pour sa tête. De longues descriptions et une atmosphère très appuyée. Énormément de brume, de brouillard et de bruine ; de la boue et de la puanteur, de la suie et de la pluie qui dégoutte du rebord des chapeaux. C'est sombre et morne : vous aurez reconnu Londres. La traduction n'est pas en cause ; d'après les échantillons qu'il a consultés, elle est tout à fait juste ; surtout, elle est d'une parfaite élégance. Il est plus question de sa façon à lui de lire des romans : les polars qu'il fréquente sont souvent des modèles d'efficacité, même si parfois ils ne sont que ça ou presque. Il continue, bien entendu, parce qu'il veut savoir ce qui arrive après le début londonien (est-ce bien Charlotte Reckitt qui a été repêchée dans la Tamise... à plusieurs endroits ? Le père Pinkerton a-t-il vraiment posté un agent à Londres ?), mais il doit admettre que le style ne lui paraît déjà plus aussi embourbé qu'au début de sa lecture et qu'il est en fait plutôt cohérent avec le genre. Si plus jeune il a lu *Notre-Dame de Paris* en quelques jours, ce n'était peut-être pas seulement à cause de la fièvre, après tout !

**Un projet ambitieux mené à bien ?
Une traduction finement maîtrisée ?
Sans oublier la facture du livre,
un superbe objet comme les éditions
Alto ont l'habitude d'en produire ?
Il applaudit.**

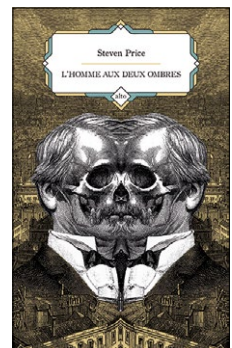
Le hasard veut qu'il remarque à ce moment le dernier Auster, nouvellement traduit en français. Il en lit la première phrase : « À en croire la légende familiale, le grand-père nommé Isaac Reznikoff quitta un jour à pied sa ville natale de Minsk avec cent roubles cousus dans la doublure de sa veste, passa Varsovie

puis Berlin, atteignit Hambourg [...] » Ce n'est qu'un bout de texte, mais cela lui semble un bon exemple de ce à quoi il pensait il y a une semaine : une écriture qui se veut neutre, sans effets, où on traverse l'Europe sans être encore débarqué de la première phrase ! Mais tout ceci n'était que tactique pour justifier sa paresse de lecteur. S'il avait eu ce contre-exemple un peu plus tôt, il aurait presque certainement abdiqué devant *L'homme aux deux ombres* et donné une appréciation assez négative. Mais c'est sa paresse qui est vaincue maintenant, et Paul Auster peut attendre. Le lecteur grincheux de romans est parti à la recherche de l'insaisissable Edward Shade.

Lieux (communs) revisités

L'ensemble n'est pas parfait. Londres dans les années 1880 est un terrain qui a souvent été visité par la fiction... et le crime véritable : rappelez-vous que c'est l'époque et le terrain de chasse d'un tueur anonyme célèbre surnommé Jack. C'est aussi l'univers d'un détective privé fictif devenu le parangon de l'enquêteur. Ces lieux familiers ne sont pas un gros défaut, mais peuvent agacer par un manque apparent d'originalité. Toutefois, le roman va vite nous emporter ailleurs, géographiquement, temporellement (et littérairement). Reste que le résultat peut sembler par moments quelque peu rigide, suranné. Si vous avez passé tous vos 5 à 7 à déblatérer sur la mort de la description (ne visons personne), vous pourriez être accusé de parjure littéraire si vous prenez un plaisir trop flagrant à cette lecture. Ensuite, cette thématique de l'ombre, du double, de l'identité qui fuit et le jeu formel qui en résulte (Adam Foole est-il un pigeon, « fool », dans cette histoire, et Shade... une ombre ?) ont des chances de titiller votre scepticisme. (C'est curieusement à Paul Auster que cette pratique fait penser ; comme son personnage nommé Noone, « no one ».)

Mais tout ceci, notre critique grincheux en parle seulement pour faire son travail dans le détail. Un projet ambitieux mené à bien ? Une traduction finement maîtrisée ? Sans oublier la facture du livre, un superbe objet comme les éditions Alto ont l'habitude d'en produire ? Il applaudit. On a réussi à vaincre ses réticences, mieux, à le fasciner grâce à un sujet accrocheur et un travail bien fait. Ça n'arrive pas si souvent. ♦



☆☆☆☆

Steven Price

L'homme aux deux ombres

traduit de l'anglais (Canada) par Pierre Ménard

Québec, Alto

2018, 736 p., 34,95 \$

Montréal, la nuit sans repos

Marie-Ève Sévigny

Avec *Red Light*, sa trilogie policière et historique, Marie-Ève Bourassa fait des Années folles une toile complexe et captivante, où les gangs de rue se disputent une Montréal en rut, abandonnée par la police.

« On n'était pas à Chicago, icitte, saint chrême, on n'était ben rien qu'à Montréal! » Il n'empêche que dans *Red Light*, les environs de la Main offrent aux noctambules des plaisirs pas trop catholiques. Des fumeries du Chinatown aux *speakeasies* des beaux quartiers, en passant par les maisons closes, quelque deux cent cinquante casinos clandestins (!) font le bonheur des pègres juive et italienne. Dans ces nuits parfumées au sexe et à l'alcool claudique le narrateur, un privé qui deviendra vite inoubliable : Eugène Duchamp. « Mais les gens m'appellent Gène. Ou "mon sacrement". C'est selon. »

Trompe-la-mort

Ancien policier ayant facilité l'arrestation d'un collègue « croche comme un vilebrequin », Duchamp s'est engagé dans le Royal 22^e régiment pour fuir les repréailles. La Grande Guerre s'est jetée sur lui, mais l'a recraché sur le champ de bataille de Passchendaele, d'où il a ramené une jambe inerte et des cauchemars de tranchées. Sa manie de fouiller là où il ne faut pas lui a fait perdre ses deux auriculaires. Bref, son corps est « une histoire bien triste », mais la canne à pommeau de tête de chien sur laquelle il s'appuie donne une allure de dandy à sa dégaine de vagabond. Abonné à la douleur chronique, il erre entre l'opium, la codéine et le cannabis – un cocktail qui le rend insomniaque, lui ouvrant les nuits interdites de Montréal. Perspicace, naïf et désabusé, il fréquente indifféremment toutes les bandes, dont il connaît les jargons et manières. Tant les policiers que les truands le fréquentent pour ses tuyaux, qui lui reviennent immanquablement à la figure, vu son talent pour se mettre dans le pétrin. « Ben pour dire, la seule personne que je voyais perpétrer une connerie du genre, c'était moi. » La voix de Duchamp donne beaucoup de légèreté à la narration de *Red Light* ; et même dans les situations les plus inconfortables, le détective n'abandonnera jamais sa gouaille savoureuse : « Si t'es pour me faire subir ton haleine de cigare *cheap*, arrange-toi donc pour me dire quelque chose que j'sais pas, viarge ! »

Adieu, Mignonne, le premier roman de la série, nous présente l'épave dans toute sa splendeur. Duchamp se relevant d'une beuverie dans un taudis du Chinatown, soigné par sa femme, la stoïque Pei-Shan aux petits pieds. Une jeune prostituée lui demande de retrouver le bébé qu'on lui a volé, la police n'ayant que faire des filles-mères. Comme ce sera le cas dans les deux romans qui suivront, tirer sur un fil initial en entraînera plusieurs autres, la visite des bordels comme des maisons bourgeoises révélant les combines des bandes rivales pour s'appropriier le territoire. *Frères d'infortune* (tome 2) cherchera à percer un trafic de femmes qui ébranlera la ville jusque dans les clubs noirs de la Petite-Bourgogne, tandis que *Le sentier des bêtes* (tome 3) écumera les music-halls en déclin pour élucider le meurtre d'une danseuse. Les intrigues de Bourassa, tressées serrées, relient les différents milieux du Red Light, qui évoluent en arrière-plan, avant de revenir éclabousser l'enquête principale. Portée par un souffle et

un sens du récit impressionnants, Bourassa organise une mosaïque de détails, dont le plus anodin s'avère parfois être un fusil de Tchekhov sous-estimé. Il faut ouvrir l'œil, et le bon, car la romancière aime visiblement se jouer de son lecteur.

Le piment du portrait et des dialogues

Comme dans un bon Dumas, l'intérêt des aventures et de la reconstitution historique repose sur une solide galerie de personnages, qui huilent l'engrenage ou y jettent du sable, selon leur quête de pouvoir ou leur besoin de survie. L'auteure a le sens du portrait, ses figures sont contrastées, jamais stéréotypées. Même les personnages tertiaires (par exemple, Marcelle, la prostituée altruiste et mal embouchée, ou Lee « Candy Man », qui tient la fumerie d'opium) ont leur passé, leurs talents, leurs manies, leur destin. Le lecteur suit leur évolution discrète d'un roman à l'autre, les regarde vieillir, au gré des épreuves ou des cartes bien jouées. Les méchants sont des manipulateurs qu'on voit rarement venir ; cruels, ils infligent des blessures psychologiques raffinées, parfois pires que la mort. Duchamp a beau assez les connaître pour ne pas les sous-estimer, ils auront souvent trois coups d'avance sur lui.

Quant au personnage d'Eugène Duchamp, il s'inscrit déjà comme l'un des plus attachants antihéros de notre répertoire.

Et c'est là où cela se complique. Rien de plus vulnérable qu'un détective amoureux d'une femme ou attaché à un ami. Toute sanglante puisse-t-elle être, la trilogie *Red Light* est une histoire de liens, et sur ce chapitre, Duchamp est bien malchanceux. La femme de sa vie, Lilian, alias « Mignonne », est fidèle dans l'inconstance : égocentrique, résiliente, furieusement indépendante, elle prend un malin plaisir à épouser les mauvais types sans jamais cesser de fréquenter le lit de Duchamp. Dans les premier et troisième volets, Duchamp s'inquiétera de la retrouver dans les casinos ou cabarets des voyous qu'il file.

Le deuxième tome, *Frères d'infortune*, repose quant à lui sur l'amitié, tantôt comique, tantôt poignante, entre Eugène et son ancien collègue, Edgar Beaudry. « L'inspecteur Beaudry n'avait malheureusement jamais été particulièrement doué pour se faire des amis : il était donc tout naturel qu'il vienne frapper à ma porte [...] ». Élégant dans

sa mise, vulgaire dans l'invective, « le beau merle » avance comme Duchamp sur le mince fil entre le bien et le mal : « Beaudry et moi, on faisait une saprée belle paire de trimpes. » Même si Duchamp et lui travaillent séparément, sans nécessairement se révéler leurs découvertes, ils finissent par se retrouver au même endroit au même moment, ce qui les exaspère. Car aucun des deux n'arrive à supporter l'autre, encore moins à s'en passer, ils n'ont pas le choix de s'endurer – ce qui donne lieu à d'amusants échanges acidulés :

– Tu vas finir passé dans une ruelle, j'te dis.

– Oh ! wow. Pis ça, ça vient du gars qui vit chaque jour comme s'il attendait juste de crever.

Les dialogues donnent beaucoup de couleur à *Red Light*, révélant des caractères bien campés, imparfaits, libres – si vivants.

Ode à Montréal

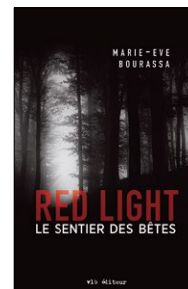
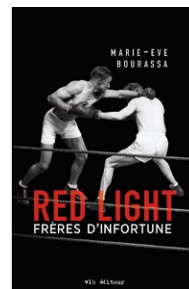
Le plaisir du lecteur ne fait pas honneur au travail de l'auteure, dont les heures passées à peaufiner son plan, ses personnages – et surtout, sa recherche minutieuse – disparaissent au profit d'une narration fluide, aux ambiances cinématographiques. À croire que Bourassa, après avoir vécu les Années folles, s'est téléportée jusqu'à nous pour raconter ce qu'elle y a vécu.

« Les *Roaring Twenties* avaient donné naissance aux *Dirty Thirties*, et les gens faisaient de leur mieux pour survivre, ce qui signifiait trop souvent s'adonner au pire. » La voix de Duchamp est forte, parfois lyrique, sans épanchement. De l'après-guerre à l'après-crise, Montréal se trémousse sur des airs de jazz, de blues ou de ragtime, auxquels se mêlent les chansons de la Bolduc. La ségrégation entre Blancs et Noirs (personne ne s'intéresse aux Chinois) se manifeste jusque dans les orchestres enfumés des clubs. Jack Johnson boxe contre Jim Jeffries, les femmes sont des « créatures », et dans la misogynie consensuelle, la psychanalyse pourchasse leur hystérie jusque dans les maisons closes. Dans *La Patrie* se lisent les descentes de police de la veille. La croisade de Pax Plante et de Jean Drapeau contre le crime organisé n'est pas encore un fantôme, la police est facile à corrompre : « Après tout, on s'habituaient vite à avoir de l'argent dans les poches, et les billets sales ont toujours eu la particularité de se dépenser plus rapidement que ceux qu'on gagne honnêtement. »

Au fil de ses enquêtes, Eugène Duchamp écume une Montréal fascinante à revisiter : il questionne un porteur à la gare Windsor, séduit une catin de la haute au Mount Royal Hotel, accompagne

des cambrioleurs à la Banque d'Hochelaga, assiste à un défilé dans les jardins victoriens du square Viger, rend visite à un médecin dans sa luxueuse demeure du Golden Square Mile... La romancière maîtrise l'ancienne carte jusque dans le fonctionnement des réseaux de transport. Les Taxi Diamond sillonnent une ville à la toponymie anglophone, en pleine expansion, dont certains tableaux champêtres font soupirer de nostalgie : « On est passés à côté des champs des Décarie, là où on cultivait les plus gros melons de Montréal. » L'opium, débarqué par bateaux dans les îles de Boucherville, préparé à l'île Jésus, est fumé dans la rue De La Gauchetière. Non, ce n'est pas Chicago. C'est chez nous, et ça fait rêver.

Adieu, Mignonne a remporté le prix Arthur-Ellis 2017 du meilleur roman policier canadien en français, ainsi que le prix Jacques-Mayer 2016 de la Société du roman policier de Saint-Pacôme. Il ne s'agit certainement pas des derniers lauriers de *Red Light*, qui mérite d'être largement diffusé, même au-delà de nos frontières. La fine analyse de la société montréalaise n'a en effet rien à envier aux fresques bostoniennes de Dennis Lehane (*Un pays à l'aube*, 2009 ; *Ils vivent la nuit*, 2013 ; *Ce monde disparu*, 2016), où l'autopsie de la police et de la pègre, en exposant celles-ci dans leurs rouages, contradictions et porosités, donne la mesure d'un entre-deux-guerres féroce et aux abois, une américanité passionnante à explorer. Quant au personnage d'Eugène Duchamp, dont l'esprit, la frivolité et l'idéalisme désabusé fondent en un seul homme Lupin, Gatsby et Sam Spade, il s'inscrit déjà comme l'un des plus attachants anti-héros de notre répertoire. À lire la trilogie de Marie-Ève Bourassa, on se dit, avec un contentement chauvin, que notre littérature se porte bien. Et qu'elle est même florissante. ♦



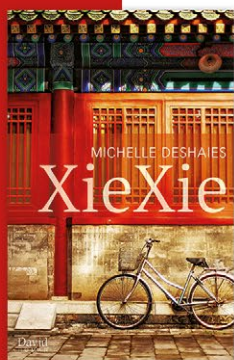
☆☆☆☆

Marie-Ève Bourassa

Red Light

trois tomes parus

Montréal, VLB, 2016-2018.



MICHELLE DESHAIES

XieXie

Un roman dépayant, d'une grande délicatesse, qui nous transporte dans une époque troublante et méconnue de l'occupation coloniale de la Chine.

174 p. 22,95 \$ | PDF et ePub

www.editionsdavid.com

David



Fouine en mal de disparition

Marie-Ève Sévigny

Sous le pseudonyme de Catherine Sylvestre, la romancière Francine Pelletier redonne vie à sa sympathique « vieille fille » par une histoire aux nombreux possibles, qui aurait toutefois nécessité un meilleur travail éditorial.

Dans *La vieille fille et la mort* (Alire, 2015), Catherine Sylvestre, auteure fictive, réviseuse et bibliothécaire, racontait l'histoire de meurtre à laquelle l'avait mêlée sa curiosité dévorante. Elle a manqué y laisser sa peau, mais y a gagné un conjoint, ainsi qu'une perruche cockatiel. Nous la retrouvons dans le confort lavallois de son « beau sergent-déetect'Yves Tremblay », encore sous le choc de sa précédente aventure. La voici tirée de sa torpeur par un nouveau mystère, rapporté par une éditrice aigrie aux allures de reine Elizabeth, qui lui demande de retrouver son mari, le photographe Antoine Gélinas. Celui-ci n'a pas vraiment disparu, puisqu'il communique avec son entourage, duquel ladite reine a été évincée.

Tergiversations

S'il est compréhensible que Catherine soit peu désireuse de poser le pied dans l'imbroglie conjugal, les cinq chapitres qu'elle mettra à accepter sa mission nuisent au récit. Le lecteur devra s'armer de patience devant les micro-incidents inutiles qui étireront les journées à l'île Jésus, de la recette de pizza congelée aux masturbations du cockatiel, en passant par le possible retour à la maison d'un gendre (retour qui tombera à l'eau) et le deuil d'une collègue bibliothécaire – deux épisodes complètement hors sujet, qui ne servent nullement l'intrigue. Certes, nous avons affaire à une antihéroïne, amusante « détective très amateur » qui, à la manière des intrigues semi-domestiques de l'écrivaine suédoise Camilla Läckberg, vit dans l'ombre d'un conjoint policier et se trouve dépassée par les événements quand le mystère frappe à sa porte. Il n'en demeure pas moins que le lecteur n'a pas besoin de suivre un personnage jusqu'aux toilettes (sans blague), et qu'un roman doit advenir. Celui-ci ne s'ébranle qu'à la page 44, par l'identification d'un cadavre, retrouvé dans un chalet incendié de Saint-Lin. Il s'agit de Brieg Ledet, qui a cosigné plusieurs ouvrages de photographies avec le faux disparu, Antoine Gélinas, sous l'égide éditoriale de la fameuse reine Elizabeth. Intriguée, notre fouine reprend enfin du service.

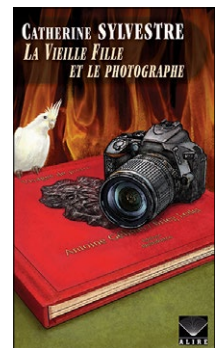
Une fois en piste, Catherine se révèle joyeusement entêtée, et sa curiosité lui fait largement dépasser son premier mandat. Ses allers-retours entre Laval et Lévis la mettent en contact avec différents professionnels de l'édition et des arts visuels – des univers intéressants à explorer, que Francine Pelletier semble bien connaître, vu son aisance à décrire les lieux et à rendre les ambiances de travail palpables. Les suspects, définis à gros traits, mais crédibles, livrent leurs témoignages brumeux – des embrouilles bien menées, captivantes. Quand une seconde disparition (réelle, celle-là) s'ajoutera à la première, le rythme s'accélénera, enchaînant révélations et rebondissements où, enfin, le récit ne s'empêtrera plus dans les détails superflus.

Chipoter pour une virgule

La vieille fille et le photographe est présenté comme l'œuvre, non pas de Francine Pelletier, mais de Catherine Sylvestre elle-même. Étrangement, rien ne soutient cette intéressante idée, la narratrice ne semblant pas être consciente d'avoir publié ou d'être en train d'écrire. Quand elle s'adresse au lecteur, c'est pour s'intéresser au genre auquel pourraient appartenir ses tribulations : « N'est-ce pas que ça ferait un bon roman ? » ; « Je pourrais m'associer à un bédéiste et en faire des aventures humoristiques. » La mise en abyme n'advient pas, le pacte de lecture étant plutôt déterminé par une oralité maladroite. Voix invraisemblable que celle de cette auteure-réviseuse confinée au registre d'une cour d'école secondaire. Au diable les puristes, rétorque Catherine : « Ben oui, que voulez-vous, quand je suis fâchée, mes années d'études, le temps investi pour une maîtrise en littérature, les interminables journées passées à m'abîmer les yeux au profit d'auteurs qui chipotent pour une virgule, tout ça prend le bord. » Il faut croire qu'elle ne décolère pas de tout le roman.

Notre littérature n'en est plus à imiter ce qui se fait en France – et c'est tant mieux –, mais même l'oralité se travaille. Chez Sylvestre, la syntaxe est difficile à avaler (« dénicher une drogue genre sérum de vérité »), et la narration souffre d'incohérence linguistique, qui tantôt permet des entorses au code, tantôt corrige les mêmes. Tout cela s'alourdit d'une complaisance insatiable pour le calembour et la blague facile (« Je suis bonne pâte (comme la pizza) » ; « Je dresse la table (qui ne donne toujours pas la patte) »), qui pourra faire sourire le lecteur n'ayant jamais lu *San Antonio*.

Une vieille fille sans célibat. Une disparition sans disparu. Une romancière sans roman. Une réviseuse sans langue. Un travail d'édition bâclé, qui a laissé le livre à l'état de manuscrit. Dommage. ♦



☆

Catherine Sylvestre

La vieille fille et le photographe

Lévis, Alire

2018, 334 p., 24,95 \$

LES HERBES ROUGES



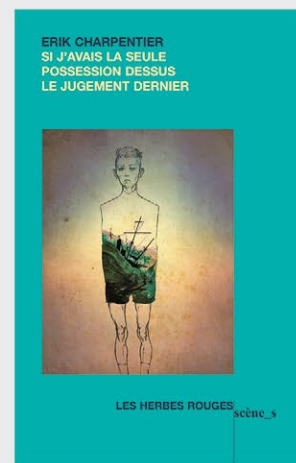
Le revers, ce sont les têtes qui tombent, la galaxie des garçons connus, perdus.

Roxane Desjardins,
Le revers, poésie



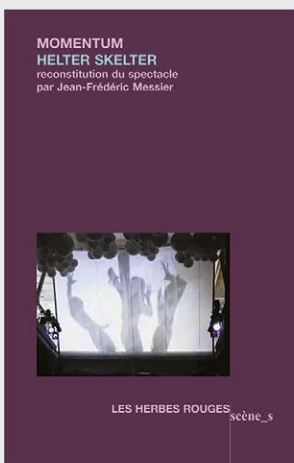
Nous résistons, nous nous multiplions. Vous n'avez encore rien vu.

René Lapierre,
Pour les désespérés seulement,
poésie



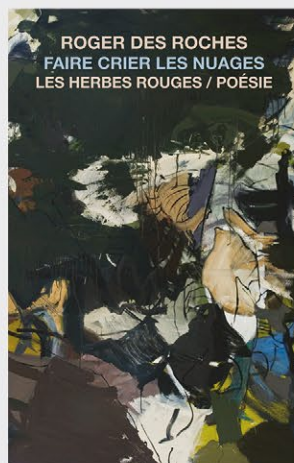
Les « défunts créoles » partagent la scène avec des macaques errants, dans l'esprit des Mardis gras de l'arrière-pays cajun.

Erik Charpentier, *Si j'avais la seule possession dessus le jugement dernier*, théâtre



La critique de la société postmoderne par l'entremise d'une « cauchemardisation » de l'*American way of life*.

Momentum, *Helter Skelter*,
reconstitution du spectacle
par Jean-Frédéric Messier,
théâtre



Un livre animé par un souffle débridé, joueur et puissant comme le vivant, comme la pensée.

Roger Des Roches,
Faire crier les nuages, poésie



Une évocation personnelle de la vie d'éternel non-réconcilié de Mandelstam, éparpillée ici comme les pièces d'un puzzle

André Roy,
La très grande science des adieux du poète russe Ossip Mandelstam, poésie

Pierres jumelles

Ariane Gélinas

La Voie des pierres est le premier tome de la trilogie *Les Pierres et les Roses* d'Élisabeth Vonarburg, l'une des auteures d'imaginaire les plus connues du Québec.

Ce nouveau cycle s'inscrit dans l'univers de *Reine de mémoire*, pentalogie d'Élisabeth Vonarburg parue entre 2005 et 2007. Nous sommes dans une Europe alternative des XII^e et XIII^e siècles, essentiellement en France, bien que le récit s'ouvre sur un voyage en Hongrie à travers les territoires géminites. Les conflits religieux sont au centre de l'intrigue, notamment les croyances des Géminites. En effet, ceux-ci pratiquent la magie, entre autres à des fins médicales, en plus de croire à Sophia, sœur jumelle de Jésus, étant donné que « Dieu a envoyé des jumeaux sur Terre pour [le] salut des hommes ». Les Chrétiens, quant à eux, condamnent l'usage du surnaturel, qu'ils qualifient de sorcellerie, ainsi que l'adoration de Sophia et de ses symboles : la rose en est l'un des plus courants.

Il s'agit sans nul doute de l'un des meilleurs romans d'Élisabeth Vonarburg.

Au village breton de Trédyn, un culte différent est répandu, soit celui de la déesse Morrigan. Cette dernière occupe littéralement le corps de sa *monture*, une femme aux puissants talents magiques, dont elle *use* l'enveloppe charnelle pendant une centaine d'années. Arwèn est cette infortunée dont la cruelle Morrigan dérobe l'esprit, hormis pendant ses grossesses, et dont elle assure l'étonnante longévité : « On ne vieillit pas vite, quand on est la Voix et les Mains de la Déesse. Seulement pendant les douze mois où Elle vous quitte pour vous laisser enfanter ses Élus. »

Les nombreux (119!) et brefs chapitres accentuent le suspense de *La Voie des pierres*. Les sections alternent les points de vue d'Arwèn et ceux de personnages phares, bien définis, dont Cédric, jeune héritier d'Angresay, et Guillem, serviteur de Briann, frère aîné de Cédric. Après la mort en couches de sa femme, Briann quitte Nantes, démoli. Carolus, son père, a en effet refusé l'intervention des sages-femmes, jugées impies. Dix ans plus tard, Carolus, à l'agonie, insiste pour que son plus jeune fils ramène Briann au bercail... Dévoté, Cédric s'exécute et retrouve son aîné en Hongrie, assombri par les années. Malgré ses réticences, Briann finit par revenir au royaume honni, mais seul. Il affirme qu'il a été contraint d'achever Cédric pour cause de trahison. Pourtant, ce n'est pas ainsi que les événements se sont déroulés... Ne dit-on pas que « *Les grands rois ont toujours trop de fils* » ?

Trois fois traître

Le conflit entre les deux frères est au cœur de *La Voie des pierres*. Le roman s'intéresse de près à la trahison et à la dualité, par exemple aux Gémeaux. Cependant, la « trinité » rôde en périphérie de cette

trilogie, que ce soit par l'entremise de la défunte sœur jumelle de Briann ou du serviteur Guillem, allié des deux frères au point de pratiquement rallier la fratrie. En plus d'Arwèn, deux autres femmes importantes interviennent : Rebecca, une Juive, « la rose de Judée a des épines », et Annaïg, la fiancée de Cédric. Tous ces protagonistes sont liés, d'une manière ou d'une autre, au conflit théologique près d'éclater dans le royaume.

Les personnages de *La Voie des pierres* rendent ce roman particulièrement vivant. Le style souple et théâtral d'Élisabeth Vonarburg se combine à une intrigue où l'action ne tarit pas (sans sombrer dans l'aventure héroïque aux péripéties parfois répétitives). Les dialogues vifs, les phrases équilibrées et la richesse du lexique – l'auteure a signé des recueils de poésie, et cela est perceptible – nourrissent cet ouvrage haletant. De plus, les connaissances historiques de l'écrivaine sont surprenantes, de même que la manière dont elle a élaboré son « propre Moyen Âge », fascinant sous plusieurs aspects : les Gémeaux, les montures de la Morrigan qui ne récupèrent leur esprit que pendant les grossesses, etc. En outre, puisque le premier tome totalise à lui seul 716 pages, la générosité du projet impressionne, peu de longueurs étant présentes dans cette œuvre harmonieuse.

La glace peut brûler

J'aurais cependant aimé que l'écrivaine évite de parsemer son livre de majuscules au point d'en gêner parfois la lisibilité : « Mais aujourd'hui, elle est la vraie Moïrag, la Voix et les Mains de la Déesse venue se choisir ici de nouveaux Élus. » Sans oublier que le terme « Élu » est quelque peu cliché. Certes, en contexte religieux, pourquoi pas, mais la majuscule était-elle nécessaire ? *La Voie des pierres* contient aussi çà et là des redites, comme l'explication répétée des talents magiques de la Morrigan. Néanmoins, il s'agit sans nul doute de l'un des meilleurs romans d'Élisabeth Vonarburg, qui s'intéresse aux religions et aux conflits idéologiques séculaires avec habileté et lucidité. Car « les générations d'hommes passent, et les pierres sacrées aussi, de mains en mains. Elles sont toujours avec nous ». ♦



☆☆☆☆

Élisabeth Vonarburg

La Voie des pierres

(*Les Pierres et les Roses*, tome I)

Lévis, Alire

2018, 716 p., 34,95 \$

Rêves atomiques

Ariane Gélinas

Lauréat du prix Robert-Cliche 2017, Philippe Meilleur est journaliste à *La Presse* et cofondateur du site satirique *Le navet*. Son goût pour l'absurde est particulièrement perceptible dans *Maître Glockenspiel*.

Le monde dépeint par l'auteur s'élabore autour de Maître Glockenspiel, tyran mégalomane et théâtral qui gouverne un royaume dystopique. Le sort de l'empire glockenspiélien se joue au cours de matchs de lutttes politiques, évidemment scénarisés d'avance ; ce qu'ignore hélas la classe populaire. Au contraire, les travailleurs aux revenus modestes sont nombreux à œuvrer au sein des usines de sueur, où leur corps est pressé par des machines qui en extraient le liquide. Celui-ci sert notamment à fabriquer des mines antipersonnel.

Philippe Meilleur s'est sans contredit donné un défi de taille.

Tyler est l'un de ces employés. Chef de sa section, l'homme décide d'abandonner son poste pour protester contre la mort de plusieurs de ses collègues. En effet, l'autocrate Maître Glockenspiel (son patronyme, en plus de faire songer au pistolet Glock, renvoie à un instrument de percussion à lames de métal) a ordonné d'accroître la production de matière première. Inévitablement, cette mesure entraîne le décès de travailleurs, puisqu'« on a tenté d'augmenter la pression sur les ouvriers, mais ils cassent les uns après les autres ». Tyler devient lutteur politique, rapidement favori de la classe ouvrière. Il s'allie avec maints protagonistes pour fomenter la révolution : Xanoto, le sous-fifre de l'empereur, Valentina, une soldate, et même l'Oracle, espèce d'entité vaporeuse qui dissémine les prophéties.

L'ensemble des personnages évolue à l'intérieur d'un microcosme surprenant, où les riches hument des bouteilles d'air rare et les musiciens donnent des concerts de silençophonie, c'est-à-dire que l'artiste doit « concentr[er] toute son attention sur l'absence de mouvement des cordes, des pistons et des touches, et regard[er] l'air devant lui ». Sans oublier la diète « Big Bang », qui consiste à consommer uniquement des éléments *nés* pendant les premières secondes de la création de la galaxie. Et il s'agit là seulement de quelques exemples tirés de cette œuvre à l'imaginaire délié.

Aussi brûlant qu'une étoile

Sous une couverture terne, l'auteur propose – en contrepoint – une œuvre inventive dont l'humour personnel évoque l'univers kafkaïen de *Rénovation* de Renaud Jean (Boréal, 2016). *Maître Glockenspiel*, roman de science-fiction foisonnant, séduit (à plus forte raison pour une première publication) ; l'obtention du prix Robert-Cliche est d'autant plus méritée. Cependant, le jeune auteur pêche parfois par excès – se faisant notamment trop maniéré. L'usage quelque peu exagéré d'adjectifs en est une manifestation, tel que l'illustre ce passage :

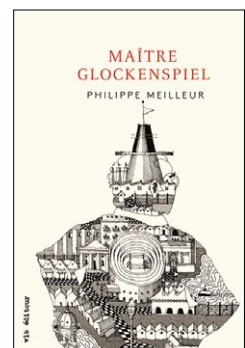
Même si, avec les années, elle était devenue une créatrice de richesse célèbre et respectée parmi les aristocrates, Ursula menait une vie austère. Ses possessions personnelles, si on pouvait nommer ainsi les bibelots brinquebalants qui ornaient sa modeste demeure, n'auraient pas fait l'envie du plus pauvre des prolétaires. Quant à ses outils de création, ils se résumaient à peu de chose : un établi visqueux vissé au plancher, des pinces en fer suspendues près de hublots en verre dépoli, des caisses d'épicerie en plastique entassées dans les corridors.

Certaines comparaisons qui se veulent humoristiques tombent de surcroît à plat, par exemple les immeubles « hauts et menaçants comme des dinosaures » ou « les miroirs [...] parcourus de fissures dignes d'un film d'horreur ».

Hiver cendré

Philippe Meilleur s'est sans contredit donné un défi de taille, a fortiori pour un premier livre, soit de maintenir une créativité constante et de conserver un style satirique du début à la fin. La plupart du temps, l'écriture est maîtrisée, même si l'ouvrage aurait bénéficié d'une épuration stylistique et, à l'inverse, d'une densification dans l'incarnation des protagonistes, le plus souvent esquissés. L'arrière-monde science-fiction n'est également pas toujours cohérent et vraisemblable (exemple : les mines antipersonnel qui fonctionnent à la sueur), mais le ton ludique du récit compense cet aspect, nous incline à penser que les visées du romancier étaient plutôt de proposer une allégorie amusante.

Le jeune auteur possède une plume vive, un lexique riche et un univers personnel dont l'inventivité mérite d'être saluée. L'ultime scène de lutte politique, narrée par des commentateurs sportifs prolixes, est d'ailleurs un morceau d'anthologie. Cette scène précède un dénouement dans l'air du temps, au tintement familier – sorte d'hiver annoncé. Philippe Meilleur a ce qu'il faut pour rejoindre les constellations littéraires ; l'Oracle du royaume de Maître Glockenspiel sera certainement d'accord avec moi. ♦



☆☆☆
Philippe Meilleur
Maître Glockenspiel
Montréal, VLB
2017, 176 p., 24,95\$

Le secret calcaire

Sébastien Dulude

Dans *La raison des fleurs*, Michaël Trahan renoue – c'est le mot – avec le thème de la perte qui ficelait son premier ouvrage, *Nœud coulant*.

Parmi les émotions difficiles à affronter, tant à l'écrit que verbalement, voire dans l'intimité silencieuse de sa conscience, la honte m'apparaît occuper une place à part. Pas étonnant qu'elle suffise à fonder des religions : la faute, l'aveu et l'expiation constituent une formidable mécanique de soumission. En revanche, il faut admettre à quel point la honte soulagée nous transforme, nous libère, nous remet au monde.

Et on connaît l'équation qui lie faute et fleurs ! Or, ce qui fascine dans ce livre, c'est le détour sémantique qui évacue le trope de la rationalité vers sa motivation émotive, vers le *pourquoi* des fleurs :

La beauté, le raffinement, la fragilité, la délicatesse, la sensualité, la pureté, le désir, la dépense, l'idiotie, [...] l'amour, l'origine, la nuit, la séduction, la sexualité, l'érotisme, la faute, le pardon, le mal, le secret, la honte, la pourriture, la mort, la renaissance, la laideur, la terre, la pluie, la lumière, le cœur, le feu.

La raison des fleurs.

Que voilà de superbes glissements d'un terme à l'autre, qui montrent combien luxure et regret, pour résumer, sont des partenaires dangereusement naturels, faisant écho à la perspective bataillienne d'un érotisme toujours accompagné d'angoisse de mort, perspective très familière à Trahan depuis *Nœud coulant* (prix Émile-Nelligan 2013), de même qu'à travers ses travaux savants sur Sade (Nota Bene, 2017). Et dans ce schème jouissance/mort, ne peut-on voir la fleur comme la manifestation la plus éclatante de l'orgasme avant l'agonie, du triomphe, bien momentané, de la dépense fécondatrice, ultime provocation devant la fin ?

De simples bases psychanalytiques sont d'un recours efficace pour décapsuler ce très beau recueil d'une impudeur toute discrète. Cherchons un début. « Voici la scène inaugurale », écrit Trahan. Puis : « Je cherche simplement le mystère qui m'a ruiné. » Ce point de départ au travail d'écriture, éludé à l'extrême, se mute en absolu, en trauma universel, fondateur : une perte, une dépossession, une déliaison libidinale de trop, en somme, inavouable.

« L'aveu est lisse comme la mer », entend-on (car il faut l'entendre). Immense, impénétrable, source de calme, source de mort.

Et nous glissons vers l'image qui orne la couverture : teintée d'un beau rose chair, la photographie d'une femme superbe, visage de profil, robe blanche, foulant l'océan de ses pieds. La quatrième de couverture nous apprend que ce cliché (et il y en a d'autres reproduits à l'intérieur de l'ouvrage) a été pris dans les années 1950 et que quelqu'un « a découvert le négatif par hasard dans une brocante un demi-siècle plus tard. » Une note à l'intérieur précise : « À ce jour photographe et modèle demeurent inconnus. » (J'ajoute que je souhaite de tout cœur que ce livre permette de retrouver l'origine de cette photo.)

Une litanie est une litanie est une litanie

Le recueil se divise en quatre sections, mais le corps de l'œuvre se situe véritablement dans la deuxième, « Histoire naturelle – requiem », où le drame de la perte est sans cesse rejoué. Déjà substantiel, ce bouquet touffu gagne du volume avec l'insertion, bibliographie à l'appui, de nombreuses citations (souvent commentées), qui donnent de la chair à l'aveu que le livre tait autant qu'il suggère. En accueillant la parole des Annie Ernaux, Paul-Marie Lapointe, Anne Hébert et plusieurs autres, le poète peut, temporairement, s'extraire de la honte : « Peut-être que le récit, tout récit, rend normal n'importe quel acte, y compris le plus dramatique. » (Annie Ernaux)

Avant et après la pièce de résistance, trois sections-pourtours, passablement différentes sur le plan de la forme et nettement plus courtes, donnent à penser qu'on a peut-être voulu diluer l'ensemble, ou alors atténuer l'effet répétitif du propos principal, qui n'est pourtant jamais une cause d'agacement : une litanie est une litanie est une litanie.

Une femme disparue des mémoires. Une femme qui revient en mémoire lorsqu'il est question d'une autre femme. On en connaît tous une, et on passe sa vie à l'oublier, à la chercher. Le secret, « requiem d'enfant usé », qui lie les textes à cette femme restera d'une opacité à peu près complète. Il repose parmi les pierres muettes, au fond lumineux des mers. C'est un corail imperturbable, peut-être, une fleur de calcaire, qu'on croirait morte. Mais il faut se méfier de l'eau qui dort. Rien ne dort jamais.

Car le cri intérieur et l'écriture ne peuvent empêcher les remous : « C'est le besoin de voir les vagues, de les entendre. » La pulsion de tout défaire appointe par flots impétueux : « fureur inexplicable », « foudre », « furie ». « Je les écris et je m'excuse », conclut le poète, comme on s'excuse auprès de quelqu'un mais d'abord de soi.

On a affaire, dans *La raison des fleurs*, au prodigieux pouvoir de libération sans trahison de la poésie. ♦

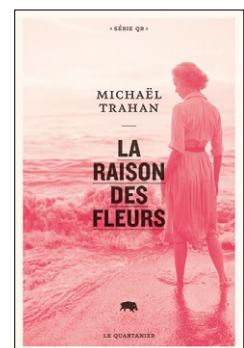
☆☆☆☆

Michaël Trahan

La raison des fleurs

Montréal, Le Quartanier

2017, 248 p., 23,95 \$



Vaincre calmement

Sébastien Dulude

Après un détour par un récit pour la jeunesse, Roxane Desjardins nous propose un deuxième recueil de poésie, dans lequel son sens de la forme est de nouveau mis en valeur.

Il y a cette idée que j'essaie de préciser depuis quelque temps, celle d'une position-pivot de l'écriture, tournée vers son centre et/ou appliquée à pétrir l'extérieur. Ce n'est pas tout à fait la dyade signifiant/signifié, ou forme/contenu, mais ça en recoupe l'essence. Ce que je cherche à approcher est moins abstrait qu'un concept sémiotique, je veux dire que ce serait plus physiquement localisable. Je cherche à expliquer d'où agissent certains poèmes, comment certains nous font voir l'intérieur du langage – par ce qu'il suggère d'*autre*, par la dissemblance des sèmes qu'il contient, par son potentiel vibratoire (soit dit sans ésotérisme, mais bien le plus concrètement possible) – et comment d'autres travaillent à agencer ce que le langage sert à nommer.

Dans *Ciseaux*, couronné du prix Émile-Nelligan en 2014, Roxane Desjardins épatait par l'intrication de son sujet avec l'écriture et la manière. Ses poèmes, pour la plupart, se tenaient très exactement sur ce point-pivot qui m'intéresse – une lame, dans son cas – et progressaient en une alternance de ponctions de langage et de boucles d'images.

Le recueil contenait bien quelques épanchements et un peu de sensiblerie, mais longtemps et surtout m'est restée en tête cette écriture-ciseau, son en dessous polysémique et son par-dessus de lieux, d'animaux et de débâcles.

J'ai ainsi ouvert *Le revers* avec grand, grand espoir d'y retrouver pareil dispositif. Ce titre formidable prépare en effet à un vaste éventail de tactiques de formes, de langages et de sujets : revers comme envers, revers comme échec, revers comme côté faible, revers comme rebours.

À rebours

Le poème liminaire du recueil confirme la possibilité d'une direction, d'un mouvement que l'écriture et le propos emprunteront : « que serait ouvrir et renverser / aller sourde à l'idée mûre ? » Puisque « la fin est juste devant / la fin est l'autre vie tête tranchée », l'incipit pave le chemin au repli, au recul.

La dynamique des sujets « je » et « tu » du texte en est une d'opposition : elle, limpide ; l'autre, « poix dans mes canaux ». Le « nous » en résultant témoigne d'autres binarités : « nous avons la même face pure / la même face terne / nous avons l'éternité / le souffle court / nous déboulons ». Peu à peu, un écart se creuse entre les deux parties, l'une empêchant, obstruant l'autre. Ça n'a rien de bénin : « quelque chose me fend / lorsque tu t'invites ».

S'opère ensuite une mutation inattendue du mouvement : non pas le retrait envisagé mais plutôt une traction complète de l'autre vers le « je », son vecteur rigide de violence absorbé « sous mon nombril », où « il ne subsisterait rien de solide ».

Ces lignes de force mises en place, Desjardins peut dès lors exploiter la forme et le lexique de ce curieux étrangement :

*j'aurai un accident pour te plaire
je m'enfoncerai sous la gêne
très égale
mangée de trous
sans autre ruse que m'enfuir
malmenée par l'image de la fuite*

Est-ce cette « image de la fuite » qui aura causé le manque de repères dans lequel je me suis progressivement trouvé dans la seconde moitié de l'ouvrage ? J'ai cherché à suivre le sujet, l'ai trouvé en train de désamorcer, d'accumuler en lui, étrangement impassible : « le mur c'est moi / je suis en béton / tu es en paix / ça me soulage de l'émotion ». Jeu intéressant que celui de résorber, d'annuler l'autre, mais le revers initial me semble laissé en plan. Suffit-il qu'il soit tu ?

Tandis que l'effet d'immobilité du sujet s'é moussé (pas dramatiquement, mais quand même), les images sont tenues à distance. C'est beau et la voix ne défaille pas, mais on y voit un peu moins clair. On n'est plus certain d'où l'on va ; les images se succèdent (le végétal fait bien une apparition timide, pas tout à fait structurante), mais le mouvement semble perdu, diffus. Tandis que l'autre tente des approches passives auxquelles elle se dérobe (« je suis ici malade à esquiver la nuit »), la relation apparaît tout à coup un peu frontale, moins étonnante : « tu as le velours facile j'ai la catastrophe imminente ».

Il serait toutefois injuste que je fige le texte dans ces attentes, et encore plus que je néglige de dire combien le livre se termine en force. Car ce jeu de pouvoir calme auquel s'est adonnée la poète ouvre une réflexion féministe plus large. Les victoires silencieuses n'enlèvent rien à l'importance des combats accomplis. Lorsqu'on est capable d'écrire, calmement, « êtes-vous contents garçons lourds / êtes-vous prêts à vous taire ? », on peut pleinement mesurer à quel point le revers est une arme, et non un échec. Dans ce recueil, un certain rapport au monde extérieur est peut-être évacué, mais tout se joue de l'intérieur. ♦



☆☆☆

Roxane Desjardins

Le revers

Montréal, Les herbes rouges

2018, 96 p., 15,95 \$

Poésie urbaine

Rachel Leclerc

Le 375^e anniversaire de Montréal aura permis l'émergence de plusieurs projets du côté des écrivains. L'un d'eux a rassemblé poètes et bédéistes autour d'un herbier surprenant.

Ce livre aurait-il pu paraître il y a trente ans, au bon vieux temps du postmodernisme ? On peut se le demander. Je me rappelle avoir entendu un auteur déclarer, dans les années 1980, qu'il n'y avait plus de place pour des thèmes aussi romantiques et désuets que la mort et... les arbres ! Mais les modes durent ce que durent les roses. D'ailleurs, vous avez peut-être remarqué depuis quelques années le retour fulgurant – et attendrissant – du paysage dans la poésie québécoise. Après avoir transgressé tous les codes et inventé de nouveaux styles, les chefs de file du formalisme et de la contre-culture nous parlent maintenant de la mer et des nuages. Pour œuvrer en littérature, il faut aiguiser son regard périphérique afin de voir aussi bien derrière soi que devant : on découvre alors une manière plus actuelle de s'approprier la réalité et de se remettre en bouche un lexique vieux comme le monde.

Bertrand Laverdure, de son côté, n'est jamais en panne de projets. On apprécie son énergie, son aisance à réunir des poètes autour de lui pour la réalisation d'une œuvre collective. En 2015, au moment de présenter sa candidature au poste de Poète de la cité, l'homme avait déjà en tête un herbier qui accueillerait des poètes et des bédéistes. Deux ans plus tard, à la fin de son mandat, paraissait aux éditions La Pastèque ce beau grand livre cartonné, à la typographie et à la mise en page bien soignées.

Cela regorge de dessins, de détails sur les plantes indigènes de Montréal, de notices scientifiques et d'anecdotes. L'amateur y trouvera les noms vernaculaires et les noms latins. Si le cœur lui en dit, il suivra, à la fin du livre, les instructions pour se constituer un herbier personnel. Il y a même une bibliographie pour l'inspirer dans son parcours. Enfin, il devra lire Kim Doré pour recevoir « Six conseils pour un gazon plus vert que celui du voisin ». La poète a hérité du trèfle blanc, et voici comment elle s'en est inspirée :

*Quelqu'un creuse une tombe
en arrosant l'asphalte
ne déterre pas ton ombre
la tige est longue
et rien ne meurt.*

Poètes, à vos feuillages !

De l'érable argenté au peuplier deltoïde, en passant par le pissenlit, le cosmos et le plantain majeur, seize plantes de Montréal sont répertoriées, accompagnées de textes poétiques. Par exemple, on a jumelé Erika Soucy et la petite herbe à poux, Michaël Trahan et la vigne vierge à cinq folioles, Martine Audet et l'asclépiade commune. On a aussi demandé à trois bédéistes ce que leur inspirait le projet. Sur deux grandes pages, Réal Godbout compose deux arbres généalogiques assez cocasses, l'un sur les Dufresne-Lafleur et l'autre sur les Deschamps-Delorme. Vous aurez compris

que les Larose, Laplante, Lavigne, Green et Dubois s'y reproduisent sous l'effet d'un puissant engrais ! De son côté, c'est sous les traits d'un amoureux éconduit que Michel Rabagliati nous renseigne abondamment sur le « langage des fleurs ».

Quant aux textes poétiques, certains sont fort réussis alors que d'autres restent au ras des pâquerettes. Benoît Jutras construit un long poème autour de la petite bardane. Fidèle à lui-même, l'auteur livre un beau texte pour nous dire ce que n'est pas la plante et ce qu'elle est :

*La bardane enseigne la force, la faiblesse.
Elle nourrit les vieilles bêtes.
Elle disparaît devant l'orgueil.*

*La bardane n'est pas une plante.
C'est l'invention de la pluie.*

Au Jardin botanique de Montréal, après l'ouverture du jardin chinois et celle du jardin japonais, on a mis en terre de petits ginkgos bilobés qui sont maintenant à maturité : cette magnifique essence occupe ici la plume de Christine Germain. En tant qu'initiateur du projet, Bertrand Laverdure, lui, s'est intéressé à l'humble pissenlit officinal, la « dent-de-lion » qu'apprécient les amateurs de laitues amères : « Le pissenlit régule et apaise l'oubli. Sa présence est un symptôme persistant de notre clarté commune. » Quant au célèbre melon de Montréal, sorte de cantaloup à la chair vert tendre, il a été adopté par Élise Turcotte.

Soulignons la qualité du travail éditorial de La Pastèque, et ce, même si la table des matières offre une pagination défectueuse : les auteurs ne correspondent pas aux numéros de pages annoncés. Tout le monde s'y trouve décalé, comme si, quelque part, on avait retiré la contribution d'un auteur. Appelons ce dernier l'écrivain fantôme et amusons-nous à penser qu'il hante à cette heure le magnifique jardin du frère Marie-Victorin. ♦

☆☆☆
Sous la direction de
Bertrand Laverdure
Un herbier de Montréal
Montréal, La Pastèque
2017, 88 p., 39,95 \$



Un jardin qu'on appelait la Terre

Rachel Leclerc

L'auteur de *L'Afficheur hurle*, *Demain les dieux naîtront* et *Terre Québec*, fêtera en mai ses soixante-dix-neuf ans, mais il s'interdit encore de détourner les yeux de la catastrophe planétaire annoncée.

Ce qui frappe dès le début, c'est la facture matérielle du livre ainsi que sa minceur. Trente-cinq pages de texte, c'est bien peu. Ajoutez un miroir de page plus ou moins réussi, une trop humble couverture, une absence de notices biographique et bibliographique, et vous aurez la vague impression que ce livre ne veut pas être remarqué. C'est un fait, il y a longtemps que les publications de Paul Chamberland ont cessé de faire grand bruit et, si on ne soupçonnait pas là un effet de l'âgisme ambiant, on se demanderait pourquoi il en est ainsi. Chamberland, de son côté, est peut-être fatigué de prêcher dans le désert – son texte nous apprend pourtant qu'il n'a rien perdu de ses capacités à analyser le monde où nous vivons ni de son talent à transformer en poésie sa déception et sa stupeur.

« Convoqué ? / Me voici / Une conscience tuméfiée, / ça vous va ? » Dès la première page, on comprend que le poète va nous offrir un livre grave, on sait qu'il s'agit d'une recherche philosophique, voire ontologique, et qu'elle se situe à des années-lumière du cynisme. Une « conscience tuméfiée » ? Soit, mais le livre est tout de même porté par une parole plus aiguisée et plus douce que jamais. Il y a comme un profond chagrin dans cette dernière publication de Paul Chamberland. J'avais remarqué le même sentiment chez le défunt Michel van Schendel, son dégoût viscéral devant l'échec d'un grand rêve, celui du socialisme. Le jour où j'ai tenté de sonder ses émotions, je l'ai vu presque tétanisé par la déception et l'envie de vomir. Je me suis alors fait des reproches pour avoir ouvert cette boîte puante. Pourtant, à côtoyer un homme comme lui, on apprenait à ne jamais baisser les bras : tant qu'on est vivant, perdre espoir n'est pas une option. Je m'égare...

Donc, fidèle à lui-même, intelligent et sagace, Chamberland secoue nos consciences endormies. Il nous parle de la prière qui remonte de la gorge du gisant, un poème fort dont voici quelques vers :

*Comment font les voix
quand elles prient ?
[...]
Ça n'est même pas voulu par le priant,
la prière.
Il n'en peut plus, ça l'exténue
[...]
Prier tête dure,
prostré dans les décombres,
restera l'acte
d'ultime insoumission.*

Ce qui broie les enfants

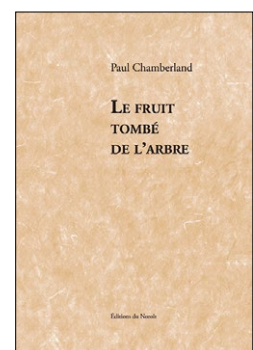
Chamberland a écrit ce livre en grande partie à la première personne du pluriel. Il dit ce qu'il reste de nous – et en nous – après que le nouveau capitalisme nous a hypnotisés, désensibilisés. Il dit aussi quelle fatigue nous portons. Souvent très elliptique, et toujours

dénuée de lyrisme, la quête du poète est noble ; pourtant, celui qui la mène sait bien qu'il risque de s'enfoncer dans les sables mouvants du nihilisme. C'est que Chamberland est de ceux qui ne craignent pas de se mettre en danger. Un autre extrait, celui-là écrit au « je », donne froid dans le dos à force de tout dire sans rien dire : « J'entends bien ce que tu me dis : / Viens ! / Mais là / devant / je ne vois pas la moindre route. / D'où m'appelles-tu ? » Ce qui donne froid ici, c'est le non-dit, ce sont les vides que le lecteur n'a d'autre choix que de combler par des images qu'il va puiser à même sa réserve personnelle de pessimisme. On voudrait identifier l'interlocuteur auquel le poète s'adresse, mais on se demande en même temps s'il parle à un être suprême introuvable ou à sa propre conscience.

**Le livre est tout de même porté
par une parole plus aiguisée
et plus douce que jamais.**

Et, plus loin, de toutes petites phrases : « Il faut que / que... que tu / ch... / chantes ? / Il le faut ? » Encore des phrases qui allument l'imaginaire, car elles ne révèlent que l'essentiel. Pour emprunter au langage de Marshall McLuhan, disons que la poésie est un « médium » très chaud, brûlant même, et que la participation du lecteur est indispensable. Alors seulement, comme l'écrit si bien Chamberland : « En nous alerté, l'animal sent peu à peu l'envahir une sueur d'épouvante. »

En lisant *Le fruit tombé de l'arbre*, on aura une pensée pour la regrettée Hélène Monette, petite sœur jumelle de Chamberland, et pour son dernier livre, *Où irez-vous armés de chiffres ?*, un monument de douleur et d'impuissance devant l'état du monde. Plus que tout autre, Monette savait dégager ce que Paul Chamberland appelle dans son livre « la nue figure humaine qui supplie. » ♦



☆☆☆
Paul Chamberland
Le fruit tombé de l'arbre
Montréal, Le Nord
2017, 60 p., 17\$

Appréhender la honte

Jérémy Laniel

Trente ans après *Montréal brûle-t-elle ?* d'Hélène Monette, il semble que la ville devait une fois de plus prendre feu. Daria Colonna s'est assurée de souffler sur les braises.

Si le poème peut se contenter de contempler ou d'extrapoler l'intime par les envolées du langage, il peut aussi se faire charge soutenue, violente et sans concession. Il peut interférer avec l'ordre des choses, interpeller tant l'autre que le social, dilapider la certitude des êtres, mettre à mal la bienséance, disloquer l'époque. Il y a de ces recueils qui, comme des pamphlets, brûlent les mains à la simple lecture ; qui, page après page, donnent l'indéniable impression que l'auteur nous crache au visage. Et, de délectation, on en redemande.

Mais l'auteure ne laisse aucune issue au lecteur, elle le connaît trop bien : «vous dites : fuck toute / vous êtes l'humanisme».

De ce monde-là

Avec *Ne faites pas honte à votre siècle* publié aux Poètes de brousse, Daria Colonna quitte le « je » intimiste qui habitait *Nous verrons brûler nos demeures*, son premier livre à La Tournure, pour un « vous » à la fois vindicatif et caustique. La première partie du livre, intitulée « Je vous en prie », se lit comme une adresse, parfois même comme une attaque. Colonna fait appel « à vous qui êtes sublime / à vous qui êtes de ce monde-là / de frais de santé / de permissions / de sorties / d'obsessions / de lésions toujours premières / d'ennui », à chacun donc. Elle tente de soulever les paradoxes d'une génération qui est la sienne, celle qui, comme la précédente, monnaie convictions pour confort, car « quand le désespoir est un peuple aisé / toute la fatigue se paye en espèces ».

*gagez que la génération du verglas
gagez que l'économie de l'injure
gagez que les flics récitent le Code civil
entre les jambes des jeunes filles*

La lecture a l'effet d'un étau se refermant sur le lecteur, lui qui jamais ne veut se reconnaître dans les pages qu'il parcourt, mais l'auteure ne lui laisse aucune issue, elle le connaît trop bien : « vous dites : fuck toute / vous êtes l'humanisme ». Colonna sait exactement à qui elle parle et referme une à une les portes de sortie qu'on croit encore ouvertes : « vous lisez *La société du spectacle* / plus éduqué que la moyenne / vous connaissez votre capital culturel ». Le titre, lui, revient à la fin de plusieurs poèmes comme une ritournelle, une incantation, un devoir,

« ne faites pas honte à votre siècle / pratiquez le retrait préventif ». Ce qu'il y a de fascinant dans ce recueil, c'est la communauté à laquelle il s'adresse, cette masse pourtant floue et indistincte qui, sans s'en rendre compte, pratique petit à petit ce qu'elle jugeait abject quelques années plus tôt.

L'ire de la poète

*Entre nous, il y a l'écriture et l'amour.
L'un jouit, l'autre ment bien.*

Ainsi commence la seconde partie du recueil, « En paix et jusqu'au mur », dans laquelle l'auteure délaisse les vers pour la prose, le « vous » pour le « je ». Car bien que sans concession, Daria Colonna sait d'où elle écrit : « Je sais que ma honte, elle aussi, est un cliché du siècle. » Si elle nous apprend dès les premiers poèmes que « la lune n'a pas assez de crevasses pour [n]ous contenir / il faudrait en faire une femme fidèle », c'est qu'un peu plus tard « [s]es amies [lui] confient des révélations : attention au plaisir » et que « [s]a mère [lui] a dit de rester forte dans le monde des hommes. » Entre l'un et l'autre, la guerre semble aussi nécessaire que perpétuelle.

*La honte ne m'appartient pas, elle est mille mains tendues pour
que rire soit moins triste. Aujourd'hui nous sommes aube, manège,
sexe et creux. Demain, nous serons canons d'angoisse : de nos
verbes se dégageront d'eux-mêmes l'aiguille et le sang.*

Le chemin du « vous » vers le « je » se dirige inéluctablement vers un « nous » que l'on trouve en fin de parcours, comme une volonté de réconciliation et, bien plus encore, une volonté de croire à demain, quelques vœux que personne n'espère pieux. « Nous, les armes étonnantes » : c'est à nous de prendre l'ire de la poète et de la porter bien haut, sans honte ni inquiétude, comme un flambeau, un désir plus jamais refoulé, « pour les adieux la magie et l'enfant flottant au-dessus / pour les canailles qui rendent justice / qui réconcilient quelques pensées cruelles / pour la nourriture le bon vin / la marijuana le sexe / et l'écriture des femmes ». ♦



☆☆☆☆

Daria Colonna

Ne faites pas honte à votre siècle

Montréal, Poètes de brousse

2017, 78 p., 16 \$

Là, là-bas

Jérémy Laniel

Il y a d'abord le paysage : infini et lointain. L'absence de frontière permet une mythification de la contemplation, où le poète erre.

Avec plus d'une vingtaine de recueils de poésie publiés sur un demi-siècle de création, Roger Des Roches n'est pas l'un de ces vieux routiers qui se contentent d'opérer sur le pilote automatique. Il préfère peaufiner une à une les nouvelles pierres de l'édifice poétique qu'est son œuvre. *Faire crier les nuages* est un recueil qui s'inscrit dans la continuité des précédents, mariant l'intime (*dixhuitjuilletdeuxmillequatre*, 2008) et le total (*La cathédrale de tout*, 2013), l'immatériel (*Nuit, penser*, 2001) et le physique (*Le corps encaisse*, 2015). Ce plus récent livre se veut une plongée dans l'image qui, même figée, bouge encore.

Construire un sanctuaire

Lorsqu'on croise, dès les premiers poèmes, un vers comme « On se répète qu'un temple fragile va naître », on sent le poète en terre familière, en train d'ériger, comme à son habitude, un sanctuaire aux langues multiples pour un seul culte. Des Roches joue avec le langage comme on joue avec un enfant : avec des règles aux libertés grandioses et un abandon du réel et du convenu. Pour lui, « [l]e silence est un orgueil », il cherche à dire les choses mouvantes, à habiter le paysage, quelles que soient les conséquences.

*Élément : les naufrages ne persistent pas,
alignés sur la chaussée,
démence en cuir saignant.
Pins étourdis, cerfs de tempête.
La lune semble trop agitée.
Une grammaire appuyée contre la hanche,
on se découvre heureux parmi cette milice.*

Cette milice, Roger Des Roches la guide tout au long du recueil, il n'écrit jamais seul, les deux mains dans le poème, le « on » et le « nous » priment de vers en vers – l'auteur mentionnait récemment en entrevue qu'il s'était donné la contrainte de ne jamais utiliser le « je » –, avançant à plusieurs dans le verbe. La question que pose le livre est simple, mais loin d'être candide : comment contenir le paysage en sublimant sa contemplation ? Comment dire l'image en allant au-delà d'elle, en allant « là, là-bas » comme le répète souvent Des Roches dans le recueil. Les outils du poète sont ceux d'une langue aux possibilités innombrables et aux échappées célestes, sans quoi il ne pourrait saisir les « [v]astes pans de soleilnuagesoleilrevanche ».

Habiter le paysage

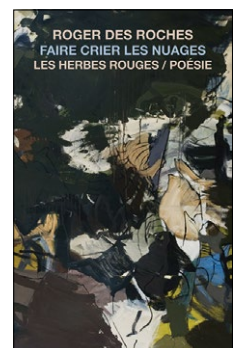
Faire crier les nuages alterne le poème en prose et le poème versifié, le style choisi répondant toujours au besoin des sujets, des pistes de réflexion. Le vers court longtemps : « On voit surgir rugir : / hélices, trombes, verges nommées décorées, / cérémonies chaos d'enfants conquis, / engins résistance ou engins

élégance / lorsque l'on veut parfois surprendre l'histoire. » La prose elle aussi s'allonge, essoufflant le lecteur comme une tirade essentielle pour saisir l'instantané. Pour faire crier les nuages, le poète propose un recueil ambitieux qui pêche cependant parfois dans l'excès. Constitué de cent soixante-deux poèmes, le souffle est inmanquablement inconstant. À quelques reprises, certains textes de cette courteline semblent redire, alors que certains pâlisent à l'ombre d'autres poèmes plus forts, plus fins.

Or, nous avons le rituel blanc, la traque noire, le cauchemar semé de pâte d'ocre. Nous avons l'élan, le trajet, les dialogues par lesquels, en ces parcs de minotaures éblouis par l'œuvre, le désir de l'œuvre, nous devenons citoyens au sang secret. Nous entrouvrons nos manteaux pour laisser s'échapper des crimes, des oiseaux criards.

Si le recueil anhèle au deuxième tiers, ce n'est que pour mieux reprendre son élan dans le dernier droit. Nous nous devons, dès notre entrée dans ces paysages, d'accepter la totalité du projet, et pour ce faire Des Roches avertit son lecteur assez tôt qu'il devrait « [l]ire les paragraphes fous, traduire les actes », alors qu'un peu plus loin « on guide les entêtés, les costauds, les coriaces, on épouse la folie ».

Les images fusent, fuient, défilent et s'entrechoquent. Le poète, lui, tente de saisir les moments, les prendre de vitesse alors que « [l]es horloges marquent quinze heures et la tragédie. » Dans les dernières pages, les gardiens prennent de multiples formes : ils sont « sur la digue balayée par l'espoir », « santé, colère », « président de l'étal aveuglé », « orateurs, catégorie puissance ». Ils rôdent en fin de recueil comme pour préserver encore un peu le fuyant, celui des paysages parfois effrayants qu'on désire habiter. « Nous sommes les techniciens, les brigands, les ambulants, les impérieux, nous assistons aux métamorphoses », voilà les rôles que Des Roches nous délègue dans ces pages, un endroit tout sauf fixe où « [n]ous n'avons pas faim, nous sommes impatients ». ♦



☆☆☆

Roger Des Roches

Faire crier les nuages

Montréal, Les herbes rouges

2017, 196 p., 18,95 \$

Un appel d'air

Christian Saint-Pierre

Après avoir abordé l'amour et la sexualité, Anne-Marie Olivier consacre une pièce à la naissance, une bouleversante courtépointe de destins qui rend un vibrant hommage à la vie.

En 2014, Atelier 10 publiait *Faire l'amour*, une pièce construite par Anne-Marie Olivier à partir de témoignages. Il était question, vous l'aurez compris, de sexualité, de désir et d'amour. Des histoires excitantes, réjouissantes, d'autres tristes, certaines choquantes. Cette année, chez le même éditeur, paraît *Venir au monde*, un texte sur la naissance, encore une fois tissé de confidences que l'auteure a recueillies en sondant ses contemporains, deuxième volet d'un triptyque qui doit se conclure par une pièce à propos de la mort. Véronique Côté, qui a mis en scène les deux opus, explique en préambule : « Les histoires vraies nous ramènent à l'essence de ce qui nous lie. Beauté, amour, douleur. Naissance et mort. Mort et naissance. Comme un couple indivisible, insoluble, irréductible. »

Théâtre choral

Alors que *Faire l'amour*, suite de scènes plus ou moins dénuées de fil conducteur, ne parvenait pas à s'affranchir de sa nature parcellaire, *Venir au monde* présente une architecture étoffée, un assemblage des fragments qui s'avère non seulement cohérent, mais aussi inventif. Le récit fédérateur, reliant peu à peu les pièces du puzzle, est captivant jusqu'à la toute fin. Pas de doute, cette fois l'auteure-intervieweuse est parvenue à tirer le meilleur de deux univers en alliant avec soin vérité et fiction, révélation et imagination, histoires intimes et enjeux collectifs. La mosaïque qui en résulte juxtapose le quotidien à l'extraordinaire, la dimension documentaire au fantasme purement théâtral, voire cinématographique. En effet, la structure de la pièce, entrelacement de destins, voyage dans le temps et dans l'espace parcouru d'échos et de contrepoints, évoque celle d'un excellent film choral.

Alors que le titre invite à parler du miracle de la vie, la pièce accorde une place importante à la mort, ou plus précisément à la fragilité de la vie, à sa valeur inestimable.

Cette inventivité formelle est faite de nombreuses analepses, et de quelques prolepses, dont découlent des croisements temporels, des moments où le passé et le présent se rencontrent, s'entrechoquent ou se réconcilient, dialoguent puissamment. La séquence de base, c'est l'accident d'Élizabeth, sa violente collision avec un orignal sur la route de Murdochville. La jeune femme en détresse, sur le point d'accoucher, est prisonnière de son véhicule.

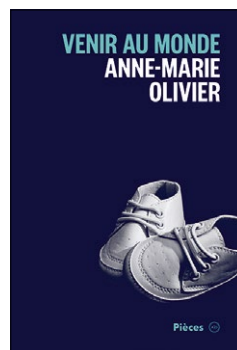
La première à venir à sa rescousse est Judith, qui compose le 911 : « Heille, c'est important d'avoir une mère dans la vie, OK ? On peut faire sans, OK. On peut faire sans, mais quand on peut faire avec, c'est mieux. J'ai pas la mèche courte, madame, y'a pus de mèche, y'a le feu. »

Suivront sur les lieux de l'accident : Bob, l'homme des bois, Fannie et Poncho, les pompiers, puis Simone et Martin, les ambulanciers. Pour chacun des protagonistes, l'auteure remonte dans le temps pour nous faire découvrir les conditions de sa venue au monde, nous présenter ses parents, nous révéler ses origines, dépeindre sous quels auspices s'est produite sa naissance. Les retours en arrière, parfois drôles, généralement bouleversants, enrichissent considérablement notre compréhension des personnages, éclairent leur implication émotive dans le sauvetage. On voit peu à peu apparaître une immense toile généalogique, un ouvrage somptueux, sombre et lumineux, tissé de ces fils miraculeux qui relient les mères et les enfants, cordons jamais coupés, jamais vraiment rompus. Certaines adresses aux nouveau-nés vont droit au cœur : « J'te connais pas mais j't'embrasse. J'te connais pas mais j'te dis « T'es belle ». J'te connais pas mais j'te reconnais. Bienvenue. Le monde est de plus en plus fou. Mais t'es pas toute seule. Que ta vie soit aussi fabuleuse que ta naissance. » Ou encore : « Te rejoindre, c'est avoir enfin chaud après avoir marché, transi, dans une tempête glaciale. »

Vie et mort

Alors que le titre invite à parler du miracle de la vie, la pièce accorde une place importante à la mort, ou plus précisément à la fragilité de la vie, à sa valeur inestimable. Il y a la grossesse non désirée, la mort subite du nourrisson, la naissance prématurée, la mort de la mère en couches et celle de la grand-mère au moment même où elle le devient, sans oublier le déchirant sacrifice d'un orignal. Les arrivées sont souvent liées aux départs, la première inspiration des uns, le premier appel d'air, est indissociablement rattachée à la dernière expiration des autres. En somme, comme le disent les parents à l'enfant qui a survécu : « La vie est un accident. Fabuleux. Une suite de collisions. Mais l'important, c'est pas l'accident, c'est ce que tu fais avec. » ♦

☆☆☆☆
 Anne-Marie Olivier
Venir au monde
 Montréal, Atelier 10
 coll. « Pièces »
 2017, 104 p., 13,95 \$



Dans le ciel de Montréal

Christian Saint-Pierre

Portrait d'une génération, critique de la société québécoise, réflexion poétique sur la condition humaine et grande fête cathartique, *Cabaret neiges noires* a fêté ses vingt-cinq ans.

Créé à la Licorne en 1992, *Cabaret neiges noires* est paru chez VLB en 1994. Vingt-cinq ans plus tard, voilà que la pièce phare de Dominic Champagne, Jean-Frédéric Messier, Pascale Rafie et Jean-François Caron est rééditée par Somme toute, une maison qui semble avoir à cœur le patrimoine dramaturgique québécois, comme en fait également foi son projet de rendre disponible toute l'œuvre théâtrale de Michel Garneau, dont la traduction du *Macbeth* de Shakespeare est déjà parue en janvier.

Cabaret

La première chose qui saute aux yeux, après la jolie illustration réalisée par Florence Rivest pour la couverture, c'est la minceur du discours accompagnant un texte qui a pourtant vu le jour il y a un quart de siècle. En guise de préface, un bref témoignage de l'animatrice Catherine Pogonat, un préambule senti, certes, mais bien peu fouillé. On retrouve également l'avant-propos de la première édition, signé par Dominic Champagne, quelques photos du spectacle de 1992, et finalement une quinzaine de courts extraits de la critique de l'époque. Pour donner aux jeunes lecteurs un aperçu du choc causé par la création de *Cabaret neiges noires*, mettre en contexte et en perspective un spectacle devenu culte, jeter dessus un regard contemporain, c'est nettement insuffisant. Il y avait là une belle occasion, malheureusement manquée, de tendre la plume à un ou une spécialiste.

C'est au terme de quelque soixante-quinze représentations qu'a été « déposée » la portion textuelle d'un spectacle où la danse, le chant et la musique occupaient une place capitale. Divisé en trois *sets*, le texte est constitué d'une quarantaine de courtes pièces franchement contrastées (dont une liste, en fin d'ouvrage, serait fort utile). Les numéros, où cohabitent de manière étonnamment harmonieuse les registres, les destins, les symboles et les époques, cultivent les ruptures de ton propres au cabaret, son caractère hybride et aigre-doux. Pour contribuer à la cohérence de l'ensemble, il y a les personnages récurrents, bien entendu, mais aussi les quelques « décrochages », qui permettent aux comédiens (André Barnard, Marc Béland, Julie Castonguay, Dominic Champagne, Norman Helms, Roger Larue, Suzanne Lemoine, Wajdi Mouawad, Catherine Pinard et Dominique Quesnel) de parler en leur propre nom. Précisons que chaque courte pièce est signée par l'un des quatre dramaturges. Ainsi, bien qu'il ait été écrit dans une grande collégialité et qu'il ait été fortement sculpté par les répétitions, le texte n'est pas à proprement parler une création collective (des initiales, à la fin de chaque tableau, nous indiquent qui en est l'auteur).

Neiges noires

Emblématique d'une époque, les années 1990, cristallisant les préoccupations sociales et esthétiques de la génération X, celle qui eu la délicate tâche de succéder aux baby-boomers,

Cabaret neiges noires aborde des enjeux qui n'ont pourtant rien perdu de leur pertinence. Changer le monde. Revendiquer liberté, fraternité et égalité. Réformer le théâtre. Embrasser tous les genres, défier les conventions, détourner les codes. Parce qu'elle saisit quelque chose de ce que l'on pourrait appeler l'âme québécoise, la souffrance et la résilience de ces francophones d'Amérique qui se révoltent tranquillement, ceux-là qui réclament leur autonomie du bout des lèvres, mais aussi parce qu'elle fait un énorme pied de nez à cette tiédeur, à cet immobilisme, la pièce a de quoi inspirer plusieurs générations.

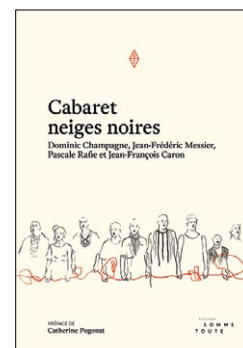
L'hybridité de l'œuvre est toujours réjouissante, voire subversive.

L'hybridité de l'œuvre est toujours réjouissante, voire subversive. *Cabaret neiges noires*, comme l'exprime si bien l'oxymore emprunté à Hubert Aquin, c'est à la fois l'ombre et la lumière, le jour et la nuit, le suicide et la rage de vivre, la désillusion et l'utopie, le pessimisme et l'espoir. « La scène est à Montréal / C'est le début de l'hiver / Et s'il est vrai que c'est dans la nuit / La plus noire que les étoiles / Nous apparaissent le mieux / Ce soir il neige de la neige noire / Dans le ciel de Montréal. » Hantée par le rêve piétiné de Martin Luther King et l'amnésie funeste de Claude Jutra, portée par cet état adolescent, dans le meilleur sens du terme, cet indémodable esprit rock and roll, rébellion profondément nihiliste en même temps qu'éminemment créatrice, la pièce pourrait bien traverser un autre quart de siècle sans prendre une ride.

À ceux qui ne seraient pas encore rassasiés, on recommande chaudement l'adaptation filmique réalisée par Raymond Saint-Jean : *Cabaret neiges noires. Le cri explosif d'une génération* (Ciné Qua Non Films, 1997). ♦

☆☆☆

Dominic Champagne,
Jean-Frédéric Messier, Pascale Rafie
et Jean-François Caron
Cabaret neiges noires
Montréal, Somme toute
coll. « Répliques »
2017, 244 p., 25,95 \$



17^e FESTIVAL DU
JAMAIS LU

4 AU 12 MAI 2018

THÉÂTRE AUX ÉCURIES 7285, RUE CHABOT
FABRE

JAMAISLU.COM

9 JOURS
DE PAROLES
THÉÂTRALES
INÉDITES,
LIBRES ET
ACTUELLES

**Indépendante
d'esprit**



La librairie du Square

Poésie
Théâtre
Littérature
Sciences humaines

Outremont

1061 avenue Bernard
Montréal, Québec
(514) 303-0612

outremont@librairiedusquare.com

MÉTRO OUTREMONT ●

Carré Saint-Louis

3453 rue Saint-Denis
Montréal, Québec
(514) 845-7617

info@librairiedusquare.com

MÉTRO SHERBROOKE ●

S'échapper en soi

Virginie Fournier

Dans son deuxième album, *Le meilleur a été découvert loin d'ici*, Mélodie Vachon Boucher poursuit sa pratique autobiographique et rend compte, dans une esthétique intimiste, d'un parcours introspectif riche.

« Depuis ce temps, je préfère chercher les réponses en moi. » Lancés au début de l'album par la protagoniste, ces mots résumant bien la quête intime qui la pousse à entreprendre une retraite d'écriture dans un couvent. Si d'emblée l'autrice annonce le projet d'un livre sur « le deuil et le recueillement », le lecteur est plutôt convié à comprendre sa démarche d'écriture, à assister à un retour sur soi, non pas pour révéler des convictions, mais bien pour les ébranler. L'album de Mélodie Vachon Boucher demeure ainsi fidèle à son titre (un vers, emprunté à Paul Éluard, qu'un amant affectionne) : le meilleur a effectivement été découvert loin d'ici, dans un territoire en soi inconnu, à défricher.

Le récit se développe entre la résidence d'écriture au couvent, un voyage à Berlin et des souvenirs familiaux, pour mieux rendre compte du mouvement introspectif de la narratrice. Le balancement entre des rituels inscrits dans une tradition établie, déconnectée d'une réalité rythmée et mouvementée, et leur absence dans un quotidien en pays étranger où toutes les opportunités sont à saisir – mais sans possibilité d'enracinement – demeure au cœur des questionnements de la protagoniste, elle qui tergiverse, explore, crée. L'esthétique du carnet, à cet égard, restituée dans la forme même de l'album le parcours réflexif de l'autrice. Des paysages croqués en voyage, quelques taches et des portraits esquissés alternent avec des images plus complexes et détaillées.

Revisiter les gestes qui inscrivent l'émotion

À l'instar d'Alison Bechdel dans *Fun Home* (Denoël, 2006), la narratrice décrit son enfance dans un salon funéraire, l'entreprise familiale que dirige d'une main assurée la tante Madeleine. Les liens familiaux se développent dans cet environnement où les usages entourant la mort, forcément, font partie du quotidien. S'ensuit inévitablement une banalisation de ces gestes répétés et inscrits dans un contexte particulier ; les rituels prennent alors la forme de façons de faire, plutôt que de manières de ressentir une émotion. La narratrice vit ainsi un choc à la mort de son grand-père en réalisant qu'elle ne sait pas recevoir les condoléances, choc qu'elle se remémore pendant une balade dans un cimetière de Berlin.

Loin de porter un jugement univoque sur des pratiques plus traditionnelles – qu'il s'agisse de rites funéraires ou religieux –, la protagoniste tâche de se rapprocher de symboles qui l'ont constituée sans la définir, pour les investir de significations personnelles. Elle perçoit ainsi un réconfort au couvent, notamment dans le visage bienveillant de sœur Marie-Rose, tout en demeurant critique à l'égard de certains aspects de la vie religieuse. Pratiquante dans son enfance, avant de rejeter en bloc la religion à l'adolescence, la femme devenue adulte tente peut-être une réconciliation. Un peu comme le bref aperçu de la longue « chevelure lunaire » de sa grand-mère peignée par sa tante, au détour d'une anecdote, révèle une

forme de complicité entre les femmes de la famille, un autre type de rituel qui peut l'émouvoir et l'inspirer.

Le récit puise aussi dans la langueur douceuse qui caractérise les amours vertigineuses, dont la beauté est peut-être proportionnelle au sentiment de liberté qu'elles peuvent procurer. Dans un quotidien « hors du temps » pendant son séjour à Berlin, la protagoniste s'abandonne à son idylle avec Simon, à une aventure avec Lena. Mélodie Vachon Boucher met sobrement en scène ces relations, qui deviennent prétexte à réflexion pour la narratrice. Celle-ci n'omet pas la part de déception qu'elles peuvent engendrer (comme toutes les relations d'ailleurs!), mais les raconte sans verser dans le regret ou la critique. Les blessures font partie du cheminement, et pour reprendre les mots d'Anne Sylvestre : « Mais de traces je suis faite / Et de coups et de défaites¹. »

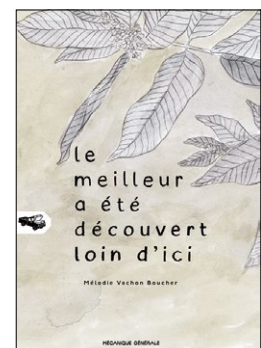
Le récit de Mélodie Vachon Boucher invite à une introspection où sont autorisés les paradoxes et les contradictions, où la sensibilité est explorée à travers ses heureux (et moins heureux) hasards. Elle l'énonce d'ailleurs de manière très juste dans ce passage :

*Il y a plusieurs de ces amours sans écho enterrées en moi.
Autour de certaines d'entre elles, la terre est toujours fraîchement
retournée parce que ce sont des endroits où je ne peux passer
sans m'agenouiller, en larmes, et creuser la terre à mains nues.
Il y a des lieux en moi où je n'arrive toujours pas à déposer des
fleurs. Puis d'autres sur lesquels l'herbe commence timidement à
pousser.*

Plutôt que de confiner un personnage dans un état ou une identité fixe, Mélodie Vachon Boucher dresse un portrait par éclats d'un parcours intime.

Une lecture qui valide et nomme des sentis trop souvent évincés, et ce, pour notre plus grand bien. ♦

1. Anne Sylvestre, « Non tu n'as pas de nom », *Les pierres dans mon jardin*, 1974, France.
Chanson reprise par Pauline Julien en 1977 dans son album *Femmes de paroles*.



☆☆☆

Mélodie Vachon Boucher

Le meilleur a été découvert loin d'ici

Montréal, Mécanique générale

2017, 172 p., 25,95 \$

Transformer la laideur en sublime

François Cloutier

Il en aura fallu du temps à Siris pour terminer *Vogue la valise*.
À la lecture de ce magistral album, on comprend pourquoi.

Sept années ont passé depuis la parution du premier tome de *Vogue la valise*. On en venait même à se demander si Siris n'avait pas abandonné le projet. Fort heureusement, pour lui et pour nous, il n'en était rien. Et pour ceux qui n'auraient pas eu la chance de lire la première partie de cette histoire poignante lors de sa sortie, les éditions de La Pastèque ont décidé de réunir les deux tomes dans un seul album. Pour les autres qui, comme moi, s'étaient laissés toucher par le premier volume, y replonger quelques années plus tard nous remémore nos émotions avant d'entreprendre la lecture de la partie finale.

Enfance morose

L'histoire de La Poule, l'alter ego de Siris, est tissée de drames de toutes sortes. La première partie de l'album commence dans les années 1940, alors que nous est présenté Renzo, personnage haut en couleur. Fêtard émérite, alcoolique, Renzo rencontre Luce à l'usine de fabrication de munitions. Pendant deux ans, leur relation se déroulera sans anicroche. Puis, la grossesse surprise de Luce pousse les deux tourtereaux à se marier « obligés », comme on disait à l'époque. À partir de ce moment, rien ne va plus. Luce sera mère quatre fois en huit ans alors que Renzo collectionne les emplois en vidant bière par-dessus bière. La vie est difficile, les enfants doivent être confiés à des foyers nourriciers, les ancêtres des familles d'accueil d'aujourd'hui. Puis, arrive le cinquième bambin, La Poule qui, après quelques courtes années, suivra le même chemin que son frère et ses sœurs. Tout ceci est infiniment triste, mais jamais Siris ne tombe dans le piège de trop en faire, il ne cherche pas le drame à tout prix et évite d'appuyer sur les défauts et vices de Renzo, il le montre tel qu'il est. Au lecteur de juger s'il le veut, mais ce n'est pas le but du dessinateur. Le pauvre Poule, promené entre plusieurs foyers, revient parfois chez sa mère pour une courte période avant de retourner vers d'autres sombres rivages.

Cette première partie de l'ouvrage est remplie de trouvailles graphiques, que ce soit des planches construites comme un jeu de serpents et échelles pour illustrer les allées et venues des enfants dans les foyers nourriciers ou encore la façon de cacher le visage des « parents » d'une famille d'accueil en plaçant les phylactères devant eux. À première vue, le trait de Siris semble gras, sans grandes nuances. Or, il n'en est rien. Les détails du décor, les expressions faciales des personnages et le choix des couleurs apportent un souffle aux planches de l'album. Cette recherche dans le dessin se poursuit aussi dans la seconde partie, où se pointe l'adolescence de La Poule.

Résilience avec une majuscule

Cette partie raconte les dix horribles années qu'a passées La Poule chez les Troublant. Lecture difficile, soit, mais ô combien rassurante sur la résilience de l'homme. La Poule se retrouve dans cette

famille dysfonctionnelle, où le père boit sans lendemain, vomit sa méchanceté et son mépris sur l'enfant placé, s'en servant comme d'un véritable esclave. La mère, elle, n'en a que pour son mari et ne fait rien pour aider La Poule. Ti-Bourlet, leur fils adoré, se donne pour mission de ridiculiser et d'humilier notre héros à outrance. L'école Saint-Michel, située à Saint-Lambert, se chargera de terminer son éducation à « la vraie vie ». L'intimidation dont il est victime ne cesse d'augmenter. Pourtant, et c'est là que repose le génie de Siris, toutes ces situations, parfois suffocantes même pour le lecteur, sont présentées comme des expériences, mauvaises certes, mais qui ont formé sa personnalité.

À travers ces dures années, La Poule réussit à tisser des amitiés solides avec des êtres qui lui permettront de s'émanciper, entre autres par la découverte de la bande dessinée et de la musique. Déjà vu peut-être, mais la sincérité de l'auteur transpire dans les cases où Alain, bédéiste en herbe, explique au grand amateur de bandes dessinées qu'est devenu La Poule comment il conçoit ses « albums ». Autrement plus touchants sont les moments où notre héros découvre un nouveau groupe ou un genre musical qu'il ne connaît pas. Et quand, à dix-huit ans, les Troublant le chassent de la maison, nous sommes soulagés et contents pour lui, même si les lendemains sont inconnus.

Le travail de Siris a longtemps fait partie de l'underground de la bande dessinée québécoise, pensons entre autres à ses fanzines publiés dans les années 1980. Avec *Vogue la valise*, l'auteur ne trahit pas ses origines, en fait, il les glorifie. Un peu à la façon du dessinateur américain Robert Crumb, qui n'a jamais fait de concessions dans sa façon de créer de la bande dessinée, Siris n'a pas adouci son dessin. Les dernières planches closent l'album de façon magistrale et présagent le début d'un autre récit : la carrière d'un dessinateur unique, d'un artiste d'exception. J'ose utiliser, pour la première fois dans cette chronique, ce mot maintenant tombé dans le cliché afin de vous inciter à la lecture de cet album : essentiel. ♦

☆☆☆☆☆

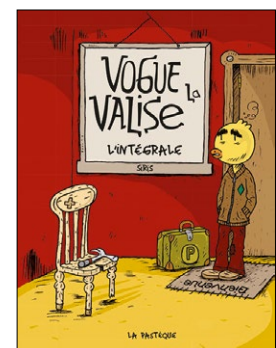
Siris

Vogue la valise

L'intégrale

Montréal, La Pastèque

2017, 352 p., 32,95 \$



Beau et con à la fois

François Cloutier

Depuis *Phobies des moments seuls*, Samuel Cantin n'a cessé de nous surprendre. Il nous offre, avec la seconde partie de *Whitehorse*, un récit construit avec une bonne dose d'absurdité.

Le premier tome de *Whitehorse* nous présentait le personnage d'Henri Castagnette – auteur en devenir d'un roman sur Pépin le Bref – qui, en pleine crise existentielle, voit son amoureuse Laura quitter Montréal pour quelques semaines afin d'aller jouer dans un film. C'est une chance unique pour cette jeune comédienne d'être dirigée par Sylvain Pastrami, le talentueux et non moins particulier « jeune réalisateur à la mode ». Henri accepte mal que sa Laura parte pour Whitehorse, lieu du tournage, avec cet énergumène. Le coup est d'autant plus dur pour Henri qu'il vient d'apprendre qu'il est atteint de la maladie de la tortue, mal incurable dont il mourra après avoir vu ses membres rétrécir. Tout a été mis en place pour une deuxième partie complètement folle, que nous offre Samuel Cantin dans une brigue de trois cent trente-six planches où on ne s'ennuie pas un instant.

La parole est d'or

Les personnages parlent, parlent et parlent encore. Le langage qu'ils utilisent oscille entre le français « correct », les québécoisismes et les anglicismes. L'auteur n'est pas tant à la recherche de la vraisemblance dans ses dialogues que des effets humoristiques que produisent ces changements de ton. Cette façon d'écrire fonctionne encore mieux dans le deuxième tome, nous connaissons davantage les personnages et Cantin peut amener son lecteur dans de laborieuses élucubrations. Les discussions entre Henri et son ami Diego tiennent parfois du dialogue philosophique avant de se transformer, souvent dans la même phrase, en blague de mauvais goût. La rencontre entre Henri et le petit Sébastien, espèce de génie fou âgé de douze ans et cousin de Diego, s'étale sur une douzaine de planches. À Henri qui voulait avoir une prédiction quant à son avenir, Sébastien répond par une tirade sur le plaisir, les conquêtes féminines et le danger de tomber amoureux.

Voilà un bédéiste en pleine possession de ses moyens, avec un univers unique et un immense talent qui ne cesse de se développer.

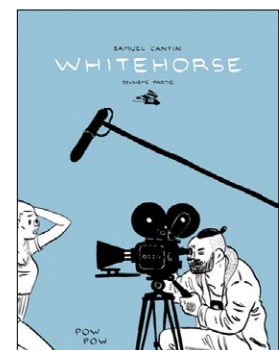
Pendant ce temps, à Whitehorse, le tournage du film de Pastrami ne se déroule pas sans heurts. Le réalisateur, toujours dans son régime alimentaire « boire son urine », tente tant bien que mal de parvenir à ses fins avec Laura, de qui il est follement épris. Ses efforts de séduction restent vains, la comédienne s'efforçant plutôt de trouver le sens des scènes qu'elle doit interpréter. Elle n'est pas convaincue

de comprendre pourquoi elle doit s'enduire le corps de sang, sortir d'un bois en imitant un caribou et embrasser goulûment l'aide-réalisatrice. Les planches illustrant le tournage de ce film « d'avant-garde/nouveau cinéma/brisant les conventions » sont hilarantes, je me suis surpris à rire à voix haute devant l'imbécillité profonde du réalisateur. On sent que Samuel Cantin prend plaisir à dessiner ses personnages de « méchants » ; celui de Pastrami, orné d'un chignon à la mode sur la tête, est toujours montré dans des postures qui le rendent beaucoup trop intense pour être crédible, les mains toujours en mouvement, le visage passant par toute la gamme des émotions possibles.

Et vint l'apothéose

Henri, qui sent sa fin arriver, convainc Diego de louer un avion pour aller rejoindre Laura à Whitehorse. Nos deux lascars s'embarquent donc pour un périple qui les mènera dans un Yukon qui ressemble davantage à un village tiré d'un album de Lucky Luke qu'à la réalité. Les retrouvailles entre Laura et Henri, même dans leur absurdité, sont émouvantes. En effet, l'amour inconditionnel que ressent le héros pour la jeune comédienne l'amène à se dépasser, à s'oublier même, ce qui, pour ce névrosé, relève presque du miracle. Ici encore, les personnages parlent beaucoup, plusieurs planches relatent la reconquête de Laura. Celle-ci ne se jette pas inconsciemment dans les bras de son ancienne flamme. Seul personnage féminin de l'album, elle est la plus sensée de tous, en restant aussi drôle que les hommes qui l'entourent.

Un événement majeur vient changer la fin du récit qui, dans sa dernière partie, mêle une armée de pélicans, un volcan en éruption et une poursuite en deltaplane. Étonnamment, tous ces moments (et d'autres que je ne peux révéler) surprennent, soit, mais s'inscrivent dans cette logique complètement folle, loufoque et hilarante que Samuel Cantin a construite. Voilà un bédéiste en pleine possession de ses moyens, avec un univers unique et un immense talent qui ne cesse de se développer. ♦



☆☆☆☆

Samuel Cantin

Whitehorse — Deuxième partie

Montréal, POW POW

2017, 336 p., 31,95 \$

J'écrivais, je voulais être en train d'écrire

Valérie Lebrun

Dans une lettre, Violette Leduc demande à Simone de Beauvoir de lui parler de littérature : *parlez-moi des autres*. Quel risque, quel désir, quelle autre histoire si Leduc avait cessé d'attendre ?

Le (beau) risque d'écrire n'est pas une série d'interviews ni de dialogues faussement investis, formes que nous avons l'habitude de lire dans les différents médias qui « s'intéressent » aux écrivaines. Ici, pas de questions coquines ou coquettes. Pas de connivence marketing. Ni de [rires] ni de [silences]. Chacun des entretiens qu'étoffe Schwerdtner par sa rigueur et sa subtilité réactualise le propos que tenait Leduc en 1951 : « Les femmes qui écrivent savent parler, répondre à une question, penser. » Il s'agit d'Ernaux, Chawaf, Nimier, Lè, Laurens, Oumhani, Sebbar, Nobécourt, Lenoir, Germain, Desarthe, Desbiolles – celles qu'on appelle en France de *grands écrivains* –, mais il y a surtout celle qui, face à elles, a lu.

Schwerdtner ne fait pas que poser les *bonnes* questions. Dans les allers-retours sur lesquels repose la forme de l'entretien, elle manœuvre les réponses qui lui sont généreusement offertes : ne rebondissant pas sur elles (selon la formule à la mode), mais les saisissant dans leur silence, leur vigilance. Elle s'engage dans les digressions, attrape la voix qui, tout à coup, bascule. On a l'impression que son oreille s'accorde. La générosité de l'ouvrage tenant à cette habileté que chacune possède à ne pas se refermer dans le confort d'un *je* hermétique. Elles s'entendent.

Ainsi, avec *Le (beau) risque*, on redécouvre l'écriture comme une histoire de lecture. À l'image des traversées, des voyages et de la force du désir d'écrire que cherche à mesurer la main qui écrit, c'est l'étendue de la conscience, l'ambivalence des mots et la possibilité de *tout remettre en jeu* qui consolident l'ensemble des entretiens. « Dans ce pays que je découvre, l'Angleterre, la littérature devient le but, le grand désir », dit Ernaux, réitérant l'idée que l'écriture vient souvent d'un insatiable goût de lire.

... d'écrire et de lire

Chawaf dit que « l'écriture a beaucoup à apprendre du regard minutieux des grands peintres ». Nimier parle de son obsession d'approcher la vérité : « une vérité portée par des images, des sensations, mais aussi par l'histoire des mots, des clichés, des expressions ». Par ses affinités avec la musique, elle propose de remplacer la vérité par un autre terme, disant qu'une note n'est jamais vraie, seulement juste. Pourquoi donc ne pas parler de justesse quand on parle d'écriture ? Lè et Laurens la rejoignent sur la question de la fiction : l'envie profonde de ne pas cesser de chercher, d'aller *plus loin*, quitte à se répéter, à prendre le risque d'exagérer.

Je connaissais Oumhani de nom seulement, mais sa lucidité, quand elle affirme qu'il y a « toujours ce qu'on désirerait écrire, ce qu'on aimerait avoir écrit et la réalité de ce qu'on arrive à faire », m'a donné

envie de la lire. Rares sont celles qui, comme Sebbar, donnent à rêver l'exil... dans le confinement d'une chambre. Puis il y a Nobécourt qui repense le *désordre* de l'écriture. « J'aime ce mot de tendre qui est à la fois une tension et une tendresse », dit-elle, tirant le fil de son entretien. Et Lenoir, Germain et Desarthe, qui partagent leur souci des lecteurs. Questionnent le lien qu'entretient l'écriture avec les médias. La première avouant qu'elle n'écrit pas pour son tiroir, la deuxième abordant le dilemme de l'anonymat, de la disparition et de la solitude, alors que la troisième s'en remet aux mots de Duras puis à ceux de Woolf pour dire que si la littérature sert à quelque chose, « c'est à surprendre tout en exprimant, au moyen de mots ainsi liés, ce qui n'a jamais été exprimé parce que c'était trop compliqué ». Écrire soulève la question d'une forme, d'une distance, d'un renoncement. Leur quête n'est pas héroïque. Elle est comme l'écriture, c'est-à-dire littéraire, « quelque chose qui précède les théories et les modes ».

Le juste retour de l'amour

Avec Desbiolles s'ouvre la question du *risque* : « Tous vos livres sont-ils des lettres ? » demande Schwerdtner. Il ne s'agit plus de penser aux *lecteurs inconnus*, mais à *l'inconnu du lecteur*. À ce que le rapport littéraire crée d'exigence. À reconnaître aussi de quoi se compose « cette petite chose qui fait que l'on continue à écrire » ; à vouloir écrire à partir de ce qui, de la lecture et des autres, nous tire vers l'amour.

Duras disait qu'elle ne savait pas écrire sur l'amour, mais quand elle écrivait, elle était complètement dans l'amour. C'est l'angle que prend *Le (beau) risque*. Si chaque entretien est conduit par une grande intimité – celle d'une passion mutuelle pour la littérature –, il faut souligner que pas un mot n'est dit sur le décor ni sur les vêtements, les cheveux, le sourire qu'avait, ou non, telle ou telle autre. Cela fait du bien d'être loin du baratin. Dans l'étreinte de ces voix qui invitent à lire plus, à lire mieux... à être « le plus intensément possible, ici et maintenant – aussi bien dans la littérature que dans la vie ». ♦

☆☆☆☆

Karin Schwerdtner

Le (beau) risque d'écrire
Entretiens littéraires

Montréal, Nota Bene, coll. « Grise »

2018, 236 p., 24,95 \$



Féminisme et laïcité

Maité Snauwaert

Soucieux de dénoncer un islam politique qui exploite la religion à ses fins, l'ouvrage fait peu de place à la façon dont cette foi pourrait se vivre aujourd'hui en Occident.

Des livres sur ce thème sont nécessaires. Pourtant, celui d'Osire Glacier, *Femmes, Islam et Occident*, aborde moins comment l'islam pourrait se vivre, pour les femmes, en Occident, qu'il ne vise à démontrer la *modernité* des féminismes existant dans les pays arabes : « les femmes arabo-musulmanes se mobilisent, depuis le siècle dernier, sous forme de mouvements féministes modernes et structurés ». Tout en prétendant reconnaître un féminisme arabo-musulman aux divers visages, les militantes actuelles données en exemple semblent être celles qui se conforment le mieux aux modèles réputés modernes du féminisme occidental, notamment par la laïcité et la réclamation du corps à travers l'exposition de sa nudité.

Le livre s'adresse ainsi à – et est écrit depuis – la « diaspora musulmane », dans le souci d'en faire ressortir la diversité culturelle ou les « identités plurielles », « allant des individus athées à des individus qui ont choisi une spiritualité qui ne se rattache à aucune tradition religieuse, en passant par des personnes croyantes et tolérantes ». On voit ici que, dans l'éthos pourtant dit pluriel de ce groupe nouvellement constitué, est évitée la question de la *pratique* religieuse. Le public visé est en dernière analyse celui du Québec : « Dans ce livre, la sélection des textes traitant de l'histoire des femmes et des féminismes en Afrique du Nord et au Moyen-Orient des temps anciens à nos jours vise à déconstruire la croyance populaire selon laquelle la diaspora musulmane représenterait une menace à l'égalité des sexes au Québec. »

Un islam politique

Au demeurant, à l'exception des chapitres « Les femmes, l'islam et quelques réformistes » et « Islam, État, citoyenneté et discours de laïcité », soit deux chapitres sur huit, d'ailleurs fort intéressants, il est assez peu question d'islam – en tout cas de la religion. L'angle privilégié est plutôt celui du politico-culturel :

Dans l'état actuel des choses, les expressions de la culture et de la religion en Afrique du Nord et au Moyen-Orient sont un produit politique. Concrètement, les régimes autoritaires et patriarcaux dans cette région du monde instrumentalisent la religion dans le but de perpétuer leur pouvoir et leurs privilèges, et ce, au détriment du progrès des populations. Le terrorisme, les fondamentalismes religieux et les pratiques religieuses anachroniques sévissant dans l'espace public, que ce soit en Occident ou dans les pays musulmans, puisent leurs racines dans les inégalités sociales et internationales.

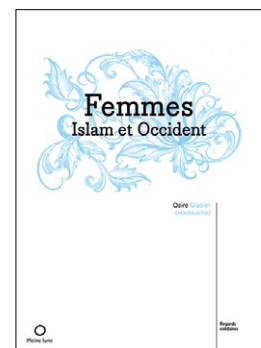
Une grande part de l'effort de la démonstration porte ainsi sur les institutions politiques des pays musulmans du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord – en particulier le Maroc, dont l'auteure est originaire. Dans ce domaine, la critique d'Osire Glacier est au demeurant tout à fait juste.

Une défense de la laïcité

Cependant, lorsqu'elle évoque les « cas controversés » qui, en Occident, « ont tendance à stigmatiser deux identités que tout semble opposer » (« D'un côté, il y a eux, l'islam, l'obscurantisme ; et de l'autre, nous, l'Occident, la démocratie. »), en particulier les cas de jeunes filles qui ont refusé au Québec d'enlever leur voile pour des compétitions sportives, elle écrit : « Indéniablement, pour un vivre-ensemble harmonieux, certains membres de la diaspora musulmane pourraient faire preuve d'un peu de discrétion dans leur société d'accueil. » Cette concession apparemment incidente au discours de tolérance laïque ambiant en dit long sur le parti pris adopté. Or, s'il est vrai que dans cette polarisation, « la ligne visible de démarcation, ce sont les femmes, et plus précisément le corps féminin qui est, dépendamment des identités, soit à voiler, soit à révéler », un féminisme « moderne » des Québécois ne consisterait-il pas finalement à laisser aux femmes et aux jeunes filles la décision souveraine de leur attitude et de leurs comportements, seules ou en société ?

Ici le voile est ramené à une « tenue vestimentaire » – ce qu'il est aussi, indéniablement, et la périphrase a peut-être le mérite de le ramener à cette banalité de la tenue de tous les jours. Mais par un même mouvement, ce caractère anodin, en suggérant l'idée de style, laisse à penser non pas seulement qu'il s'agit d'un choix, mais, d'une certaine façon, *qu'il est indifférent de le porter ou non* : qu'on le porte comme un *accessoire* (« vestimentaire ») ; qu'on peut donc le retirer pour faire du sport, de la natation, quand il n'est pas, selon nos critères, pratique.

Or on peut supposer qu'il en va tout autrement dans la réalité vécue des femmes qui décident de porter le voile. Il s'agit d'un choix fort, qui peut témoigner de multiples souhaits, allégeances et appartenances, autant que d'une manifestation de pudeur, qui ne devrait pas être entravée par une société bien-pensante, sous peine de créer une nouvelle oppression dont ce sont justement encore les femmes qui seront les victimes. ♦



☆☆
Osire Glacier
Femmes, Islam et Occident
Lachine, Pleine Lune
2018, 160 p., 21,95 \$

La poésie de l'Andalousie

Evelyne Ferron

Voyager par les mots, tout en réfléchissant à la complexité de l'identité d'une société, voici ce que Gilles Bibeau propose en nous présentant une terre d'histoire, chargée de métissages et de réactions à l'autre.

Lorsque nous pensons à des villes comme Séville, Cordoue et Grenade, nous imaginons facilement la chaleur, le bon vin, les heures qui s'écoulent doucement, sans que rien ne nous presse. Il est facile d'oublier qu'au fil des siècles cette région de la péninsule ibérique a connu de nombreux conflits, qui ont marqué les habitants et leur histoire.

« Par quels moyens une société peut-elle en arriver à fabriquer une identité propre, bien à soi, à partir des fragments disparates laissés par les civilisations passées ? » C'est depuis des questionnements importants en relation avec les souvenirs, les vestiges et même les cicatrices hérités des peuples et des événements du passé andalou que l'anthropologue Gilles Bibeau, professeur émérite de l'Université de Montréal, construit un récit bigarré, mais tout à fait cohérent, sur les enjeux historiques de cette région hispanique.

Soucieux de voir par-delà ce qui se donne à voir, à entendre et à lire, j'ai cherché, à travers mises en perspectives historiques et explorations transversales, à faire émerger la face cachée du passé complexe qui survit, sous différents visages, dans l'Andalousie d'aujourd'hui.

Voilà un livre à la composition alambiquée, puisqu'il alterne entre les souvenirs de voyage de l'auteur, ses questions et sa quête de réponses. Il nous fait également effectuer des allers-retours entre différents passés et le présent, entre l'histoire écrite et les vestiges archéologiques. Rédigé dans une prose très douce, qui invite à la réflexion, l'ensemble est pertinent, parfois percutant et souvent enchanteur.

Le carnet de voyage

Les parties du récit qui relèvent du carnet de voyage, où l'auteur se promène dans ses souvenirs de soirées passées dans les rues des villes andalouses qu'il affectionne, contiennent aussi des descriptions souvent poétiques et émotives. Dans ses pérégrinations, il fait référence à de nombreux voyageurs qui ont eux aussi foulé de leurs pieds Séville, Grenade et Cordoue. L'auteur arpente des ruines, croise une statue de l'auteur romain Sénèque et réfléchit en cascade à d'autres philosophes, en particulier à Ibn Rushd (Averroès) et Maïmonide. La culture populaire trouve également une grande place dans ses rêveries et réflexions, comme dans ce passage consacré au flamenco, qui lui permet d'en tracer les origines et l'évolution du cadre familial vers l'univers du spectacle :

Les Gitans d'Andalousie créèrent la musique et le chant jonto – forme primitive du flamenco – dès leur arrivée dans le sud de l'Espagne au xv^e siècle, à une époque coïncidant à peu près avec la fin de la Reconquista.

L'auteur nous fait voyager avec lui, met en image avec ses mots des quartiers, des jardins ou même un coin de rue. Il ponctue son guide

culturel de nombreuses informations historiques et, à cet égard, nous réalisons à quel point l'Andalousie a été une terre de rencontres entre diverses populations (Romains, Omeyyades, Gitans, Castellans, etc.), qui ont donné à la région une identité plurielle assez unique. Bibeau tient aussi à faire ressortir le vibrant héritage musulman de l'Andalousie, qui a subi non seulement les effets du temps, mais aussi son rejet par des siècles de domination catholique.

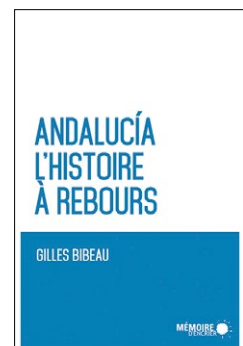
Le quartier de l'Abaicín comptait, au temps de la grandeur nasride de Grenade, une vingtaine de bains publics, ce qui témoigne bien sûr de l'abondance de l'eau, mais tout autant du culte de la propreté qui régnait dans le monde musulman.

La réflexion académique

Dans un monde d'intolérance, l'anthropologue a choisi de faire de son récit de voyage un outil de réflexion pour comprendre d'une part la richesse et la complexité de l'Andalousie, mais aussi de manière plus générale les racines de la haine et de la peur de l'Autre. « Est-ce que l'idéal de la pureté du sang, la certitude de la vérité de la foi chrétienne, le culte de la Raison ou la quête du Pouvoir absolu ont fait basculer des peuples entiers dans une logique de destructivité ? »

De voyageur rêveur, l'auteur se fait souvent scientifique, cherchant des réponses à des questions très ouvertes, nous poussant nous-mêmes à nous interroger sur les origines de l'intolérance face aux religions. Nous sommes replongés, entre autres, dans le contexte de l'Inquisition espagnole, qui eut pour mandat, de 1492 au xix^e siècle, de débusquer les hérétiques. Et l'Inquisition n'avait pas été mise en place par des illuminés sur un coup de tête, mais bien par des hommes lettrés et cultivés, convaincus de leur mission divine.

Ce livre est une réflexion profonde sur ce qui pousse les Humains à s'entredéchirer, à se détester. Gilles Bibeau parvient à tisser une toile cohérente, dans une écriture très poétique, avec un amas de fils narratifs qui donnent envie de raconter et d'analyser l'histoire autrement. Tout en douceur, il nous initie à l'écoute des récits d'un lieu, en nous laissant guider par ses vestiges encore visibles. ♦



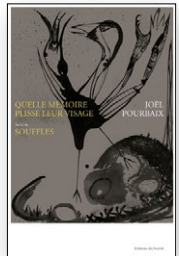
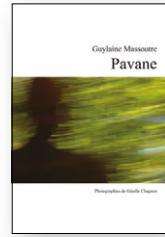
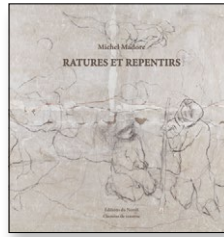
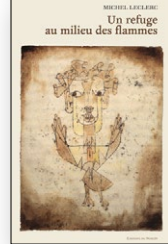
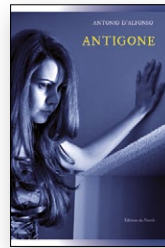
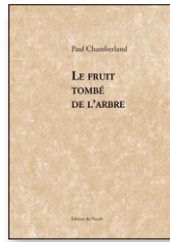
☆☆☆☆

Gilles Bibeau

Andalucía, l'histoire à rebours

Montréal, Mémoire d'ancier

2017, 194 p., 29,95 \$



NOUVEAUTÉS 2017

PRIX ATHANASE-DAVID

Normand DE BELLEFEUILLE – *Le poème est une maison désormais inhabitée*

PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

Louise DUPRÉ – *La main hantée*

Paul CHAMBERLAND – *Le fruit tombé de l'arbre*

Antonio D'ALFONSO – *Antigone*

Denise DESAUTELS – *D'où surgit parfois un bras d'horizon*

Farough FARROKHZAD – *Autre Naissance*, TRADUIT PAR BAHMAN SADIGHI, COLL. DIALOGUE



Éditions du Noroît

www.lenoroit.com

Gabrielle GIASSON-DULUDE – *Les chants du mime*, COLL. CHEMINS DE TRAVERSE

Michel LECLERC – *Un refuge au milieu des flammes*

Michel MADORE – *Ratures et repentirs*, COLL. CHEMINS DE TRAVERSE

Guylaine MASSOUTRE –

Pavane, danse écriture création, COLL. CHEMINS DE TRAVERSE

Andrea MOORHEAD – *À l'ombre de ta voix*

Joël POURBAIX – *Quelle mémoire plisse leur visage*

SOBEC Québec
Éditions du Noroît
DISTRIBUTION BUREAU

Spirale

hivernal en kiosque!

arts, lettres & sciences humaines

Cahier critique : Menaces
Portfolio : Caroline Boileau



Dessin : Caroline Boileau

Abonnez-vous sur : magazine-spirale.com

Dans le ciment des corps

Emmanuel Simard

La monographie sur François Morelli, publiée par les éditions de Mévius, permet de prendre connaissance d'une démarche artistique foisonnante, mais aussi d'observer la fine maîtrise de ces éditeurs-artisans.

Dans nos corps embastillés, voués à l'atrophie physique et sociale, l'artiste François Morelli insufflerait, avec ses encres ou son crayonné onirique, la force tranquille de nuages vaporeux d'aspect fongique ; il les transformerait en organes liquides bataillant afin de s'évader de leur structure de fer, des organes qui « seront forts pour tout ce qui pourra faire notre joie¹ », y compris notre liberté.

L'ouvrage est irréprochable dans sa fabrication, riche de ses matériaux et luxueux d'apparence.

La dernière-née des éditions de Mévius, dont les activités éditoriales sont intimement liées aux expositions de la galerie montréalaise 1700 La Poste, présente quatre décennies d'une carrière artistique qui va du dessin libre à l'estampe, de l'action publique à la performance et à l'installation in situ. Et la publication a reçu tous les soins qu'elle mérite.

Boutefeu

Si l'on devêt l'opulent et luxueux objet de sa jaquette, où l'omniprésence du rouge attire l'œil, on découvre une couverture rigide finement toilée du même pigment d'où, en son centre, comme légèrement chauffée à blanc, surgit la lettre « M. ». L'ouvrage est irréprochable dans sa fabrication, riche de ses matériaux et luxueux d'apparence ; s'il évite de se transformer en tombeau pour l'artiste, c'est que celui-ci a une œuvre aux propriétés rhizomatiques et sait trouver parmi la multitude des disciplines qu'il pratique la racine du vivant. Les nombreuses reproductions de ses encres et dessins sont impeccables et brillamment servies par le papier épais et soyeux, elles communiquent si bien leur plasticité que les œuvres acquièrent le pouvoir de désincarcérer.

Pourtant, comme l'indique l'historien d'art et conservateur Bernard Lamarche dans son texte, il y a chez Morelli « un véritable refus de *racinement* [...], une intention assumée de ne pas se borner aux catégories usuelles ». Il ne faudrait surtout pas sous-estimer l'homme au benoît chapeau et au sourire discret qui est portraituré en page 237, car Morelli, « de tout son corps dessine » et ouvre, dans cet éparpillement dont on l'accuse à tort selon Lamarche, un espace où il perfectionne une heuristique personnelle et intime. Il s'immisce dans le ciment des corps et dès lors il est facile de

le confondre avec un dynamiteur. C'est toute la force que nous permettent de sentir les parties « Systèmes/Réseaux » et « Récits/ Recto verso » dont les œuvres reflètent par moments le dernier Riopelle des oiseaux rencontrant les coups de boule punk de Sylvain Bouthillette. Ne pas oublier, bien sûr, le rendu photographique qui restitue la féroce beauté des structures en fer ou des têtes en ceintures de cuir qui, comme le souligne Lamarche, « deviennent, comme d'autres éléments sculpturaux dans le travail de l'artiste, des prothèses, des prolongements du corps qui modifient les rapports avec l'environnement et les autres ».

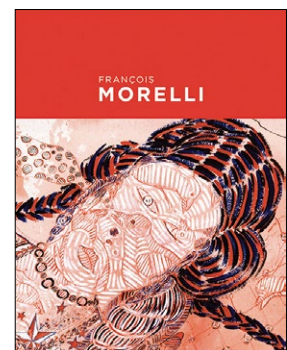
Les reflets de l'or

Tandis que le texte de Lamarche s'intéresse plutôt à la pratique du dessin « à laquelle Morelli s'est attaché plus que les autres », parce qu'elle « n'est pas un objet en soi, mais une manière de penser² », celui de l'artiste Jake Moore, pétrie par ses années d'expérience en tant que commissaire d'exposition et agente culturelle, traverse ses pratiques de performance et d'action publique. Son verbe décortique, en s'appuyant sur ses « sculptures sociales », un artiste qui dans sa « relation avec les entités » travaille dans le champ où le « politique ne peut être séparé de la sphère sociale ».

Les textes, dont l'aisance et les reflets d'érudition sont adroitement calibrés, n'assombrissent jamais le travail de Morelli mais l'éclairent – sans toutefois, d'une lumière trop crue, aveugler le lecteur. Ils jouissent d'un équilibre parfait et réussissent à ouvrir dans les œuvres et le cheminement de l'artiste des brèches nous permettant d'avoir accès à tous ses affects possibles et à ses connexions au-delà du visible. Et si le lecteur parvient à « se laisser regarder par les textes » – et certainement par l'œuvre –, il en va pareillement pour celle-ci qui semble ouvrir un dialogue avec les auteurs et ne cesse de cultiver sa fertilité. Le livre gagne notre chair et s'y installe, nous hisse de ce fait vers de hauts sommets et réussit à nous faire goûter à la chaude lumière des astres. ♦

1. Dante Alighieri, *La divine comédie, Le paradis*, Flammarion coll. « GF », p. 137.

2. Bernard Lamarche citant Claire Gravel.



☆☆☆☆

Isabelle de Mévius,
Bernard Lamarche, Jake Moore
François Morelli

Montréal, Les éditions de Mévius
2017, 256 p., 100 \$

L'empire des sens

Emmanuel Simard

La monographie consacrée à Michel Dallaire résume efficacement, par le biais d'entrevues avec le designer, cinquante années de pratique d'un métier peu connu du grand public.

Il suffit parfois de fermer les yeux et de laisser ses doigts glisser sur la couverture pour deviner la toute-puissance d'un livre qui, animé par la fougue des muses, enivre et séduit. Il semble avoir été aisé pour Les éditions du passage de s'introduire dans la forge des dieux et d'en ressortir armées d'une monographie qui les inscrit d'emblée comme de talentueuses éditrices de beaux livres, œuvrant sans relâche depuis leurs débuts, livre après livre, à donner vie à l'histoire de l'art québécois.

Il est réjouissant d'avoir entre les mains un objet qui apparie sans faille aucune la forme au fond.

Toute première monographie sur l'artiste, *De l'idée à l'objet*, créée en partenariat avec le Musée de la civilisation, éclaire cinquante années de métier de l'une des figures les plus célèbres du design industriel au Québec.

Less is more

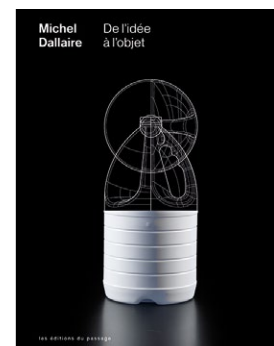
Il est réjouissant d'avoir entre les mains un objet qui apparie sans faille aucune la forme au fond, s'efforçant dans sa facture visuelle d'être au plus près de la démarche de l'artiste qu'il représente. Comptant plusieurs collaborations avec la maison d'édition, le studio de design graphique indépendant FEED donne la pleine étendue de son savoir-faire. Dans un désir d'épouser, et ce, dans les infimes détails, l'expérience même du travail de Dallaire, l'ouvrage embrasse « l'esprit rationnel germanique » ; harmonieux, il rend compte de la « gestuelle minimaliste » de Dallaire et partage, comme ce dernier « l'art d'introduire des éléments de surprises dans la précision des formes », telle la tranchefile rouge sang ornant la reliure ou cette police de caractères que ne renierait probablement pas le designer Karel Marten.

Le livre se métamorphose rapidement en objet sacré sans pour autant être dépourvu d'une vivace sensualité ; à ce titre le plaisir visuel provoqué par le contraste du lettrage blanc craie sur le fond noir de la couverture nous enjoint d'ouvrir expressément l'ouvrage. L'aspect très léché du design des pages intérieures, s'il est considéré par certains comme froid et d'une stérilité chirurgicale, sert merveilleusement les éléments d'archives et plus spécialement le travail photographique de François Brunelle dont il faut obligeamment souligner la qualité. Les objets semblent poser dans une dramaturgie presque christique, à l'épure fétichisée jusqu'à l'étourdissement ; séduisantes, ces photographies nous font sentir de nouveau le potentiel érotique des objets. Les plastiques, les polymères ou encore les métaux y sont fêtés comme les délicieuses chaussures vernies d'un amateur aux plaisirs bien ciblés. Entre la forge des dieux et le

boudoir SM, il n'y a qu'un pas à franchir. La séduction, si importante pour Dallaire, est transmise jusque dans la reproduction de ses travaux.

On serait de mauvaise foi de reprocher à l'entreprise livresque sa mission, fort louable, de faire connaître une discipline peu connue du grand public par l'entremise d'une figure artistique renommée et, qui plus est, généreusement médiatisée. Vrai que l'on craint que le livre ne se transforme en magazine de décoration intérieure ou en carte de visite pour le récemment retraité designer, mais laissons derrière nous nos préjugés, car Myriam Gagnon, rédactrice en chef des revues *Chez soi* et *Les idées de ma maison*, signe un texte dynamique et intelligent suivant de manière chronologique plusieurs des créations de Dallaire, avec qui elle s'est entretenue. Si son texte peut déplaire à un lectorat plus aguerri en la matière, son travail, adoptant une position pragmatique, plus informative que réflexive, n'en demeure pas moins rigoureux et captivant ; éloignée d'un procédé essayistique englué de didactisme, Gagnon, comme elle le souligne pour Dallaire, « ne théorise pas le design. [Elle est] totalement, irrémédiablement dans le faire. » Elle s'en tient à vulgariser les tenants et aboutissants d'une profession qui, selon les mots du créateur, « n'a pas la même crédibilité qu'un ingénieur ou qu'un architecte », car « aujourd'hui encore, le design est considéré comme une activité générale de bricolage ». Pour le néophyte, les interventions de Dallaire, entrecoupant le texte, donnent du relief et un peu de chaleur à l'ouvrage qui, rarement toutefois, donne l'impression de flirter davantage avec l'hagiographie.

S'il avait pris le parti de vulgariser et de documenter cette discipline émergente du xx^e siècle, le projet nous aurait permis non de mieux réfléchir à la place de l'objet dans notre quotidien – bien que parmi les préoccupations de l'artiste, on peut trouver un intérêt marqué pour les projets d'ordre public –, mais peut-être de nous faire prendre conscience de son idéation, d'en saisir davantage l'essence. L'ouvrage formerait alors un point de départ sur lequel, je le souhaite, pourrait se construire une pensée critique stimulante sur le rapport que nous entretenons avec les objets et avec cette profession qui jongle simultanément entre les problèmes d'ordre esthétique, technique et parfois politique. ♦



☆☆☆

Michel Dallaire, Myriam Gagnon

De l'idée à l'objet

Montréal, Les éditions du passage

2017, 288 p., 49,95 \$

Les libraires critiquent



LES HÉROS DE MA CLASSE (T. 4) : LA PLUS GRANDE PEUR DE CAMILLE

Jocelyn Boisvert (texte)
et Philippe Germain (ill.)

FouLire
176 p. | 10,95\$

LA CRITIQUE DE JUSTINE SAINT-PIERRE, DE LA LIBRAIRIE DU PORTAGE (RIVIÈRE-DU-LOUP)

Que feriez-vous si vous aviez à affronter votre plus grande peur ? Comment retrouveriez-vous votre tarentule domestique dans une classe bondée d'élèves en panique ? Préfériez-vous faire pipi dans votre pantalon ou vous éclipser pendant un match de soccer crucial ? C'est à ce genre de dilemmes auxquels les jeunes sont confrontés en se plongeant dans la série « Les héros de ma classe ». C'est de l'alliance entre l'auteur Jocelyn Boisvert et l'illustrateur Philippe Germain qu'est née cette échappatoire littéraire qui saura combler ceux en quête de péripéties réalistes et hilarantes.

Guidé par le narrateur, un mentor au sens de l'humour aiguisé, le lecteur se faufile dans la peau d'un personnage coloré qui réclame son jugement afin de prendre les meilleures décisions possible. Le côté interactif de l'histoire est assurément ce qui m'a charmée. Cet aspect est bien réputé pour captiver davantage les enfants. Toutefois, je trouve dommage que le sexe du personnage nous soit imposé puisque ce détail peut importuner la visualisation de certains.

Certes, je trouve que la saga apporte une diversité intéressante à ce qu'il y a déjà sur le marché, soit des « histoires dont tu es le héros » qui tournent souvent autour des aventures extrêmes ou portant sur le thème de l'horreur.

Les créateurs ont réussi à présenter une collection, non seulement humoristique et interactive, mais aussi motivante pour l'enfant qui se fait encourager à recommencer si la fin tourne mal ou qui reçoit des félicitations pour ses bons choix de parcours. Bien qu'il y ait seulement quatre tomes pour le moment, nous discernons déjà ce sentiment d'appartenance que Jocelyn Boisvert et Philippe Germain veulent créer entre les lecteurs et les personnages.



MOLÉCULE ET LE FIL DES ÉVÉNEMENTS

Robert Davidts

Soulières éditeur
606 p. | 34,95\$

LA CRITIQUE DE JOSÉE-ANNE PARADIS, DE LA REVUE *LES LIBRAIRES* (QUÉBEC)

Si Robert Davidts était jusqu'alors resté discret dans l'univers littéraire, c'est assurément avec *Molécule et le fil des événements* qu'il laissera sa marque. Dans ce livre — où le nombre de pages impressionne tout autant que l'originalité dont il est empreint —, il nous entraîne dans un pays où les dragons ont une intelligence comparable à celle des ordinateurs, où les livres se sont effacés, où une étrange soupe dont personne ne connaît vraiment la recette a la faculté d'éveiller certains « dons » chez ceux qui l'avalent, où le temps est relatif à l'importance qu'on lui accorde, où d'étranges petits êtres à l'allure de champignons peuplent les forêts. Dans cet univers où le farfelu n'a de cesse de faire des apparitions pour gentiment dérouter le lecteur, ce dernier suivra la quête de la toute petite Molécule — 65,3 cm de grandeur ! — qui, ayant atterri malgré elle dans un royaume inconnu, se fera passer pour la nièce royale, question de recueillir les faveurs de quelqu'un qui pourra enfin l'aider à rentrer chez elle. Et, chapeau à l'auteur : la petite est parfois soupe au lait, ce qui rend ce personnage un peu imparfait encore plus crédible.

Un peu à la manière d'une Alice tombée dans le Pays des merveilles, Molécule va de surprises en découvertes. Cette œuvre, saupoudrée d'une ambiance à la Roald Dahl, en est certes une d'envergure. Si on peut parfois reprocher à ce roman l'éparpillement des éléments loufoques qui rendent plus difficile la compréhension de l'avancement de la quête de Molécule, ce serait nier au détour le bonheur qu'on a, justement, à se perdre dans des déboires fantaisistes, dans des jeux de mots à l'humour savoureux et dans un monde où tous nos repères sont faits, justement, pour être laissés derrière.

La voix des libraires indépendants, on la lit également dans la revue *Les libraires*, bimestriel distribué gratuitement dans les librairies indépendantes. De plus, grâce au site transactionnel leslibraires.ca, vous pouvez vous procurer vos livres tout en encourageant l'achat local et votre librairie de quartier.

«
Les
libraires
.ca

cahier

vie littéraire

L'échappée du temps | Jean-François Nadeau

Faites circuler | Ralph Elawani

Jeunateur | Stéphane Dompierre et Pascal Girard

Transports | Éric Dupont

Écrire ailleurs | Véronique Marcotte

Des observateurs du milieu des idées et de

la littérature signent des portraits, des réflexions,

des chroniques de l'ailleurs et une bande dessinée.

Lionel Groulx, un passé insistant

Jean-François Nadeau

Ce mardi 23 mai 1967, l'annonce de la mort du chanoine Lionel Groulx, quatre-vingt-neuf ans, suscite la consternation dans un Québec qu'il avait l'habitude d'appeler « son petit peuple ». Les drapeaux sont mis en berne. Le premier ministre, Daniel Johnson, le chef de l'opposition, Jean Lesage, et tout un aréopage de dignitaires, de personnalités et d'admirateurs soulignent, avec une lourde emphase, la mort de l'historien en soutane, auteur d'un Himalaya de livres, d'études, d'essais, de romans, de contes. Dans *Le Devoir*, Claude Ryan affirme alors que Lionel Groulx n'est rien de moins que « le père du Québec moderne ».

Groulx a été une figure incontournable des nationalistes canadiens-français lettrés issus d'une formation baignée par la religion. Et ce sont bien ceux-là qui lui font cortège, arrivés qu'ils sont au faite des institutions. Certains d'entre eux n'en seront pas moins critiques à l'égard de différents aspects de la pensée du prêtre-historien, tout en ne reniant pas l'héritage qu'il leur a communiqué. C'est le cas notamment d'André Laurendeau, lancé dans la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme, ou de Fernand Dumont, en quête pour sa part d'un élan socialiste auquel le chanoine ne saurait davantage souscrire. Si Pierre Vadeboncoeur admire la force de conviction du chanoine, il n'en retient pas pour autant les idées. Gaston Miron dit l'avoir découvert seulement sur le tard, au nom de la littérature, passé la cinquantaine. Et ce n'est pas Groulx que l'on trouve à la source de la revue *Parti pris*, des sorties d'Hubert Aquin, des élans de la revue *Liberté*, des révolutionnaires du Front de libération du Québec. Un militant politique tel Pierre Falardeau, pétri par les penseurs anticolonialistes européens et l'idéal républicain des Patriotes de 1837-1838, ne mettra le nez dans l'œuvre de Groulx qu'au jour tardif où l'actualité l'y poussera. Bref, l'inspiration de tout ce monde-là tenait à d'autres horizons de pensée. Groulx fut peu ou prou lu par les intellectuels québécois de l'après-guerre.

En 1967, l'étoile de Groulx brille encore de l'illusion scintillante qu'offrent les astres pourtant déjà morts. Leur lumière persiste à se rendre jusqu'à nous avant que la nuit ne les avale pour de bon. Le souvenir de Groulx s'est vite effacé, au point que l'essentiel de son œuvre n'a jamais été réédité autrement que dans des choix de textes épars qu'on lira presque toujours uniquement pour les plaisirs de leurs formes plutôt que pour leurs assises profondes.

Regarder en arrière

Chez Groulx, le passé se fait toujours insistant. Le passé, « notre maître le passé » dira-t-il, forme à ses yeux un socle ferme plutôt qu'une terre meuble ou rocailleuse, dans laquelle on avance selon les termes fixés par une méthode. Le passé est ainsi tenu dans les serres d'un système symbolique puissant défini par des rêves politiques qui saturent en tout temps sa pensée. Cette pensée se montre incapable d'envisager la situation des Canadiens français dans un tout qui dépasse vraiment les perspectives providentielles et irréelles dont il les affuble au nom de la foi chrétienne.

Dans son œuvre d'historien autant que dans celle du militant – les deux se confondant allègrement –, Groulx se montre sans

cesse à la recherche de permanences, de quelque chose qui serait de l'ordre de l'irréductible, au nom d'un sentiment national qu'il chérit et fabrique à force de chercher en tout des racines, des origines, des genèses, lesquelles ont toutes à voir avec la nation, dans le but de la conforter, de la magnifier. Dollard des Ormeaux constitue pour lui le pinacle de cette quête symbolique des origines nationales, au point que son buste, coulé dans le bronze selon les projections de l'artiste Alfred Laliberté, deviendra l'effigie de *L'Action française*, la revue et surtout le cercle intellectuel nationaliste dont Groulx anime les vues.

Au début des années 1960, le chanoine avale de travers les changements sociaux qui s'opèrent. Il peste contre les jeunes gens qui lisent les existentialistes. Sartre, Beauvoir et Camus lui font horreur. Il reste, lui, solidement accroché à ses idoles de carton-pâte qu'il aurait voulu voir durer dans un temps indéfiniment suspendu. Pour les défendre, il publie *Dollard est-il un mythe ?* Jacques Ferron s'en moque. Il trouve invraisemblable, avec un dossier historique si mince, que Groulx tienne à faire d'un brigand tel Dollard un héros, d'autant que le mérite qu'on lui prête est de s'être battu contre un monde déjà vaincu, celui des malheureux autochtones.

Groulx croit à un sauveur, sur la terre comme au ciel. Il restera toute sa vie dans l'attente d'un homme providentiel qui serait à la hauteur de ce fantasme qu'est pour lui Dollard des Ormeaux, un chef dont l'évocation, dans les années 1930 en particulier, se conjugue sous sa plume avec un idéal aux forts accents fascisants. Au gré des circonstances et des années, la figure de Dollard forme sa passerelle de prédilection pour se déplacer du passé à l'avenir. Au point que Groulx empruntera les noms de plusieurs compagnons de son héros pour se forger des pseudonymes, lesquels vont lui permettre de démultiplier, grâce à son exceptionnelle capacité de travail et à son talent d'écrivain, les points de pénétration de sa pensée. Mais en ce début des années 1960 où tout change en un sens qu'il n'avait pas prévu, Groulx ne peut admettre que soit désormais rompu ce pont fragile qu'il avait construit pour unir sa vision idéalisée de la Nouvelle-France avec un nationalisme canadien-français clérical dont il se fait le chevalier.

Trafiquer l'histoire

Ce rejet de la réalité pour ce qu'elle est prend parfois chez Groulx des dimensions étonnantes. Quand, dans les années 1950, des archéologues canadiens-anglais mettent au jour, le long des berges de la rivière des Outaouais, les restes d'un fortin de l'époque coloniale française, Groulx ne peut se résoudre, même après avoir pris connaissance de l'analyse détaillée de cette découverte, à concevoir un instant qu'il puisse s'agir du lieu où périrent Dollard des Ormeaux et ses compagnons. Le site retrouvé n'est pas situé au Québec mais sur la rive ontarienne. Groulx rejette les faits du revers de la main et préfère s'en tenir à la fable de la présence des combattants à Carillon, en sol québécois, où pourtant aucune évidence de ce type n'a jamais été trouvée. À Carillon, Groulx avait prononcé en 1919 un discours pour inaugurer un mémorial dédié à Dollard. Et le mythe qu'il avait

planté là, à l'en croire, n'avait pas à être remué, même devant les évidences de l'histoire...

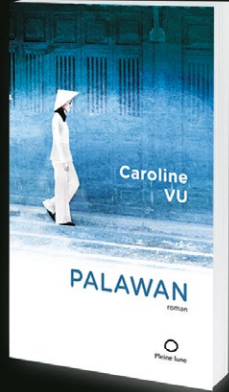

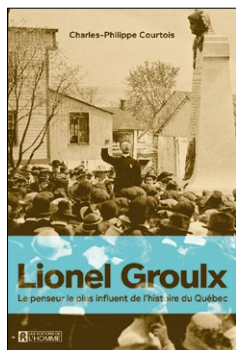
Si Groulx se trouve certes à l'origine de la diffusion d'une méthode historique, notamment grâce à la professionnalisation de la discipline à la suite de la création en 1946 de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, il ne se soumet pas lui-même à cette méthode, à sa rigueur, à l'objectivation qu'elle suppose.

L'histoire chez Lionel Groulx ressemble toujours un peu à des prêches dont les visées se veulent entraînant. Telle qu'il l'entend, elle est volontiers héroïsée et virilisée pour être attachée à un ordre providentiel qu'il souhaite légitimer à tout prix. En 1964, à l'occasion de la publication de son essai *Chemins de l'avenir*, Groulx affirme une fois de plus qu'il écrit « parce qu'on lui a demandé », parce que la Providence le souhaite. Il met ce faisant son « je » entre parenthèses pour faire concevoir plus facilement que ses mots sont portés par bien plus grand que lui. De là à croire que sa parole est elle-même providentielle, il n'y a qu'un pas qui sera allègrement franchi par ses admirateurs. Le plus étonnant parmi les derniers de ses disciples reste sans doute le critique et écrivain maurassien Jean-Éthier Blais qui, devant le xx^e siècle finissant, ne trouvera rien de mieux, pour définir cette période d'intenses malheurs, que d'affirmer que c'était là non pas le siècle d'Hitler, de Sartre, de Staline, de Picasso ou de la bombe atomique, mais bien celui de l'abbé Groulx! Comment le nom de Groulx peut-il se gonfler du privilège d'une souveraineté qui consiste à nommer l'époque de son nom sans craindre le côté un peu bouffon d'une telle dénomination? Par quelle obstination réductrice peut-on continuer à voir dans pareille personnification vaine un moyen d'expliquer des temporalités longues et complexes quand on a affaire, après tout, à un curé dont l'influence limitée à un monde restreint, le Canada français, reste de surcroît très relative?

Une part de cette admiration sans filtre et presque aveugle habite la volumineuse biographie que vient de consacrer à Groulx l'historien Charles-Philippe Courtois en le qualifiant, dans le titre même de son livre, de « penseur le plus influent de l'histoire du Québec ». C'est beaucoup donner à la valeur d'un seul homme. Mais cette biographie est à plusieurs égards étonnante. Les critiques nombreuses adressées depuis des décennies à l'œuvre du chanoine y sont à toutes fins utiles ignorées. À tel point que ce livre semble parfois avoir été écrit en apesanteur tant son auteur évite de considérer sérieusement le moindre éclairage qui pourrait lester son sujet et donner ainsi plus de plomb à ses idées.

Plus idéologue qu'historien, plus enivré par le récit épique que par le difficile exercice de vérification des faits, plus écrivain en somme que scientifique, Groulx reste tout de même fascinant, si bien qu'il apparaît étonnant qu'une figure aussi riche donne lieu à un travail aussi pauvre à force de faire l'économie d'envisager son sujet autrement que par la petite lorgnette du nationalisme. ♦



Charles-Philippe Courtois
Lionel Groulx. Le penseur le plus influent de l'histoire du Québec
Montréal, Éditions de l'homme
2017, 584 p., 36,95 \$



CAROLINE VU
PALAWAN

Un roman captivant qui nous entraîne du camp de réfugiés de Palawan jusqu'à Montréal et Los Angeles, sur les traces de la jeune Kim à la recherche de sa véritable identité.


Roman • 358 pages • 27,95 \$



DONALD ALARIE
PUIS NOUS NOUS SOMMES PERDUS DE VUE

Écrites sur un ton intimiste, ces histoires nous plongent dans la vie d'individus qu'on a l'impression d'avoir déjà rencontrés. Des gens ordinaires, en somme, mais à qui tout peut arriver.

Nouvelles • 160 pages • 21,95 \$



Pleine lune
www.pleinelune.qc.ca

© Marc-Antoine Zouéki

Sur l'idée du Christ chevauchant un dinosaure

Ralph Elawani

Le pamphlet cinématographique de Gilles Groulx *24 heures ou plus* (1973) aborde 56 sujets différents. « Ce film est un suspense, car son dénouement dépend de nous tous », explique d'emblée le réalisateur, au début du long métrage. L'un des 56 sujets traités dans cette réflexion sur l'état du Québec, qui fut frappée d'un interdit de parution par l'ONF de 1973 à 1977, est une séquence tournée lors d'un lancement de la revue *Recherches amérindiennes au Québec*.

En 1969, quand le gouvernement fédéral a publié le Livre blanc qui proposait l'abolition du statut d'Indien et, par conséquent, l'assimilation définitive aux Canadiens, les Amérindiens, pour exprimer leur refus et préserver leurs spécificités culturelles, ont utilisé un langage écrit qui ne leur était pas propre, mais qui leur permettait de joindre un grand nombre de personnes [...].

Publié en édition bilingue innu-français, le récit de Kapeshe est à inclure parmi les œuvres d'une première génération d'auteurs amérindiens pour qui « le temps [n'était] pas aux tergiversations intellectuelles et métaphysiques », comme l'écrivait Diane Boudreau dans *Liberté* en 1991, précisant qu'il s'agissait pour eux de survivre avant tout.

Une littérature née dans l'urgence, donc, et qui mérite peut-être à ce titre une considération à l'aune d'autre chose qu'une lecture eurocentrique reprenant les codes canoniques des genres littéraires, comme le signale en entrevue Marie-Ève Bradette, doctorante en littérature comparée à l'Université de Montréal, spécialiste des écritures autochtones contemporaines.

Selon Bradette, il faut comprendre qu'An Antane Kapeshe, avec Bernard Assiniwi à la même époque, eut une influence décisive sur l'émergence de pratiques d'écriture propres aux littératures amérindiennes. Les écrivains autochtones actuels se revendiqueraient de cette filiation, mais également de ce qui la précède, de la transmission orale des récits.

Qui parle de qui ?

« Dans mon livre, il n'y a pas de parole de Blanc. Quand j'ai songé à écrire pour me défendre et pour défendre la culture de mes enfants, j'ai d'abord bien réfléchi, car je savais qu'il ne fait pas partie de ma culture d'écrire [...]. », affirme Kapeshe dans sa préface. Tout en abordant une multitude d'institutions et de symboles hérités de la colonisation (le garde-chasse, l'hôtel, l'alcool, etc.), à travers son écriture subjective, l'auteur fait aussi parler le colonisateur. À la manière d'un ventriloque, elle lui met dans la bouche les non-dits derrière les traités. Dans un ouvrage subséquent, le conte *Qu'as-tu fait de mon pays* (1979), Kapeshe utilisera d'ailleurs le mot *Kauitenitakushit* (expression traduite par « polichinelles ») pour parler du « Blanc ».

Ce que l'écrivaine entend par « Blanc » doit être compris au-delà d'un critère ethnique. La chercheuse Amélie-Anne Mailhot arguait à ce sujet dans la revue scientifique *Recherches féministes* que : « pour l'auteure, « Blanc » désigne une catégorie politique ». Selon Mailhot, la tentation pourrait être grande de remplacer « Blanc » par « Canadien », « EuroCanadien », « Occidental » ou « Allochtone », mais elle est d'avis que ces termes, s'ils peuvent la recouper, n'englobent pas ladite catégorie. « Blanc » semble plutôt désigner une manière

Publié en édition bilingue innu-français, le récit de Kapeshe est à inclure parmi les œuvres d'une première génération d'auteurs amérindiens pour qui « le temps [n'était] pas aux tergiversations intellectuelles et métaphysiques », comme l'écrivait Diane Boudreau dans *Liberté* en 1991, précisant qu'il s'agissait pour eux de survivre avant tout.

Arrêt sur l'image. Gros plan sur le visage d'un homme. Texte : « Cet homme n'a pas été entendu depuis 250 ans. Le moment est venu maintenant pour les Amérindiens de parler et pour les autres d'écouter. » Dans le plan suivant, Groulx capte une conversation entre le cinéaste Pierre Perrault et un étudiant cri, à qui celui-là demande s'il trouve que sa langue est un meilleur outil que l'anglais pour se faire comprendre, pour dire ce qu'il a à dire, à Montréal ; pour parler d'art, par exemple. Point n'est besoin de sous-titres pour lire dans les yeux du jeune homme : « On est aussi capables d'être précis. *Come on*, Perrault. »

En 1976, un an avant que l'interdit ne soit levé, An Antane Kapeshe, une Innuë qui avait été chef de la bande de Schefferville (Matimekoshe) de 1965 à 1967, faisait paraître chez Leméac le récit *Je suis une maudite sauvagesse / Eukuan nin matshimanitu innu-iskueu*. Kapeshe devenait ainsi la première femme autochtone au Canada à publier un livre en français.

Avec son titre provocant, l'ouvrage répondait à un impératif que résume Maurizio Gatti, dans *Être écrivain amérindien au Québec* (2006) :

spécifique d'habiter le territoire. Quelque chose qui dépasse même le lien social ; c'est l'homme-prospecteur, celui dont le cœur est coulé dans l'or des fous.

Cette conception était reprise par l'historien de l'art Guy Sioui Durand, qui notait, à l'été 2017 dans *Spirale*, que : « Les notions de propriété privée et de frontière, sous la forme d'État, de compagnies, d'individualisme et de paysages [...] viennent avec le Blanc. » Un terme se référant au capitaliste, expliquait-il, en s'appuyant sur les travaux du sociologue Jean-Jacques Simard.

La romance de la tragédie

La prise de parole inaugurée par le récit d'An Antane Kapesch trouve un écho jusque chez la romancière innue Naomi Fontaine. Son plus récent livre, *Manikanetish* (2017), consacre cette filiation par une longue citation de la pionnière décédée en 2004, placée en exergue du texte.

Chez Fontaine, le récit de soi est prétexte à céder la parole aux plus vulnérables au sein des communautés : les jeunes (femmes, surtout). Les questionnements, les réflexions et les doutes qui habitent les étudiants d'une classe de la réserve d'Uashat, près de Sept-Îles, servent ainsi à dresser un portrait profondément humain et antimonolithique de la vie dans celle-ci, à des lieues du misérabilisme.

Fontaine aurait frappé un grand coup, n'eût été l'histoire d'amour sans aplomb servant de béquille au récit. Le tout doublé d'une morale encombrante qui laisse dépasser le jupon d'un problème ontologique décelable chez la narratrice. Comment un esprit si aiguisé face à la lumineuse complexité de l'autre peut-il rater le coche à ce point lorsqu'il s'agit de réfléchir, selon les mêmes termes, à sa propre expérience ? La contradiction et l'inégalité du ton laissent croire que le dispositif narratif est déréglé.

Au-delà de la désarmante simplicité de certaines introspections (Au hasard : cette promesse faite au Créateur de ne pas se faire avorter, expliquée comme si cela allait de soi, ou encore des lieux communs de la croissance personnelle, comme « Parce que l'humain est beau lorsqu'il choisit la vie »), la manière dont l'auteure « documente » les jeunes sans tomber dans le pathos est ce par quoi la littérarité du texte advient véritablement.

Cette ambition de sujéfier les élèves, de leur conférer de la profondeur et une psyché complexe, incarne tout le contraire de

l'entreprise coloniale, et du traitement manichéen de la réalité dont le romantisme malsain du western hollywoodien fut longtemps l'emblème. Un romantisme à l'image de cette tournure, « territoire autochtone non cédé », que des politiciens tous azimuts reprennent ces temps-ci. Comme si cette forme d'homéopathie rhétorique était dotée d'une fonction magique du langage nous dispensant d'agir réellement pour prendre acte des conséquences d'un passé pas si lointain. C'est le nouveau b.a.-ba des relations publiques.

La décimation des peuples autochtones en est venue pour plusieurs à leur conférer un caractère mythique et muséal, comme ces reconstitutions grandeur nature de dinosaures. Ceux qui avaient les outils pour répandre le mythe en ont profité. « Quand la légende devient un fait, nous publions la légende », expliquait un personnage de John Ford. En retirant la parole aux Premières Nations d'un bout à l'autre du continent, on a fait coïncider deux choses apparemment incompatibles : créationnisme et évolution ; c'est l'idée du Christ à dos de tyrannosaure. Ou simplement le cours de l'histoire, lorsqu'on est du bon côté de celle-ci.

Alors que je tape ces lignes, je reviens du Native North America Gathering, à Ottawa, où le spectacle fut assombri par l'annonce du verdict de non-culpabilité prononcé à l'égard du meurtrier de Colten Boushie. En y réfléchissant, je me demande encore si Gilles Groulx avait raison : « Ce film est un suspense, car son dénouement dépend de nous tous. » ♦

Anne André (An Antane Kapesch)

**Je suis une maudite sauvagesse/
Eukuan nin matshimanitu innu-iskueu**

Traduit de l'innu par José Mailhot,

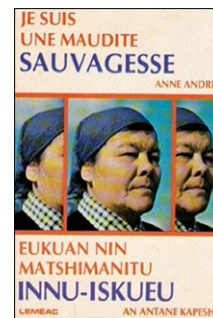
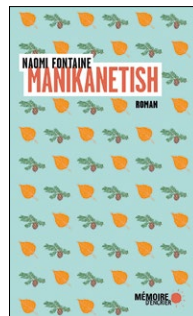
Anne-Marie André et André Mailhot

Montréal, Leméac, 1976

[2015, éditions du CAAS]

238 pages

Naomi Fontaine
Manikanetish
Montréal, Mémoire d'encrier
2017, 150 p., 19,95 \$



la librairie Vaugois inc.

1300 av. Maguire
Québec, Qc
G1T 1Z3
418-681-0254

librairievaugois.com
librairie.vaugois@gmail.com

suivez-nous :  

Jeuneuteur

Texte : Stéphane Dompierre | Illustration : Pascal Girard

LE JEUNE HOMME SANS AVENIR



LE PLONGEUR



Intraduisibles patates jaunes

Éric Dupont

De l'usage des recettes traditionnelles dans la caractérisation des personnages.

Je suis en train de lire la traduction anglaise que l'extraordinaire Peter McCambridge a faite de mon roman *La fiancée américaine*. C'est très amusant et, par moments, magistral. Combien de petits soupirs admiratifs ai-je poussés en lisant *Songs for the Cold of Heart*? En tout cas, Peter doit en avoir long à dire sur les sœurs de l'Enfant-Jésus et le bas du fleuve. Normal, ça fait un an qu'il vit dans ma tête!

Pour moi c'est clair,
mes personnages sont définis
par ce qu'ils mangent,
par choix ou non.

Placée sous la lumière de la langue anglaise, la partie épistolaire semble plus vraie. Il y a des gains, des trouvailles qu'il est nécessaire d'applaudir et bien évidemment d'inévitables petites pertes pour lesquelles Peter n'est pas responsable. En fait, il aura eu le mérite de me faire comprendre la relation trouble que j'entretiens avec ces morceaux de pommes de terre blanchâtres qui changent de couleur en cuisant avec le rôti de porc – ou un autre bout d'animal mort – et que l'on appelle « patates jaunes » dans les chaumières québécoises. Du moins, c'est comme ça qu'elles m'ont été présentées dans les années 1970 dans le Bas-Saint-Laurent. Je les hais depuis ce jour, comme Mafalda déteste la soupe. Peter les traduit comme de simples « *potatoes* ». Pourtant elles jaunissent dans le four des anglophones aussi... Ricardo Larrivée semble être le seul à les appeler « *yellow potatoes* ». Je suis d'accord avec la traduction de Peter. Il aurait été trop long de donner une explication en note de bas de page et les *yellow potatoes* désignent en anglais un type de pommes de terre à chair jaune.

Michel Vézina, qui doit être au moment où j'écris ce texte quelque part entre Sète et Troyes, en France, au volant de sa librairie québécoise roulante, m'a fait remarquer que peu importe l'écrivain qu'il reçoit dans son pub-librairie de Gould dans les Cantons-de-l'Est, il arrive toujours à cuisiner un plat qui renvoie à un livre de son invité, car apparemment tout le monde finit par parler de nourriture quand il écrit. Pour moi c'est clair, mes personnages sont définis par ce qu'ils mangent, par choix ou non. Ainsi, quand le père de la petite Solange Bérubé lui ordonne de manger ses patates jaunes, ce n'est pas

gratuit. C'est ce qu'il sert à sa marmaille scrofuleuse et cagneuse. Si j'avais voulu peindre un portrait flatteur des Bérubé, je leur aurais donné autre chose à manger. Je ne sais pas moi, des ortolans, du gravlax... Pour moi, les enfants qui mangeaient des patates jaunes se prenaient aussi des coups de ceinturon, écoutaient de la musique country et se déplaçaient en ski-doo dans le village (ou rêvaient de le faire). Cela vient de mes préjugés. Vous pouvez me tirer des roches, je m'en fous. Tant que c'est pas des patates jaunes...

Dans ma famille, nous étions convaincus que notre menu constitué de morue et de navets était plus raffiné et surtout plus sain que celui de tous nos voisins. Nous ne mangions donc pas de patates jaunes, qui à nos yeux trahissaient le manque de moyens et l'absence d'imagination culinaire. Bref, elles symbolisaient mollement le refus de la modernité. Jeunesse! Sache que ce n'est qu'avec la vague hipster qu'il est devenu de bon ton de dire que l'on aime ces mangeailles grisâtres et bouetteuses, comme le cipaille, plat emblématique que les gens du lac Saint-Jean appellent tourtière, l'index pointé vers le ciel, l'œil exorbité, le sanglot dans la voix, exigeant que justice soit faite! Appelez ça *murlufu* si ça vous chante tant que je n'ai pas à le sentir.

Mais revenons à nos patates jaunes. Leur perte de sens dans la traduction de la *Fiancée* n'est pas tragique, car le lecteur anglophone ne manquera pas d'indices pour se faire un portrait des Bérubé dont la truculence est exposée par de nombreux autres détails. Finalement, je me demande si même en français je n'étais pas le seul avec ma grande sœur à attribuer une connotation négative à ces malheureux tubercules grasseyés. Un ami vient de me dire que je suis dans les patates jusqu'aux genoux en plus d'être très méchant envers les gens qui aiment les plats traditionnels. Mais il avoue du même souffle qu'il n'a jamais aimé ça, les patates jaunes. Faque bon... je pense qu'il veut juste me contredire parce que sa mère en faisait. Qu'il mange des patates jaunes!

Une constatation importante s'impose pourtant. Les amateurs de patates jaunes se nourrissent aussi de rhubarbe – que j'adore – qui pousse souvent derrière chez eux, entre un lilas et une balançoire en bois. Pourtant, les Bérubé ne mangent pas de rhubarbe dans la *Fiancée*. Non, il fallait que je leur donne à déglutir bruyamment un truc que je trouve infect. Tout ça me prouve que finalement il y a tout à parier qu'aucun de mes lecteurs francophones n'a compris ce que les patates jaunes des Bérubé signifiaient réellement et il aura fallu que Peter traduise ce pavé de deux cent cinquante mille mots pour que je comprenne, moi, que je peine à me faire comprendre même en français. Il faudra à l'avenir que je sois plus conscient de la frontière qui sépare mon idiolecte de la langue que mes lecteurs parlent. Merci Peter. ♦



Photo : Véronique Marcotte

Je suis au-dessus de la mêlée. À précisément quatre-vingt-douze marches de la route pavée et de la mer. Quatre-vingt-douze marches que je monte avec ma valise de précieuse, le souffle court, la tête qui tourne parce que le morceau de griot et la banane ne suffisent pas à mon corps gourmand. Devant moi, la mer se déploie et je vois tout ce qui existe de l'horizon, l'horizon du monde est devant moi, il me sert d'alibi, et il est le seul élément réconfortant, même s'il n'arrive pas à me rassurer. Je me croyais femme du monde mais me voilà liée à moi-même. Sans cette liberté revendiquée depuis les débuts de mon monde. À la merci de ceux qui me portent et me transportent, dans un silence houleux m'obligeant à m'arrêter.

Mortifère. C'est le mot que je lis sur la plupart des bouches rondes. Même les chiens soupirent et dorment jusqu'à plus soif parce que, de toute manière, il n'y a rien d'autre à faire. Et si moi, je me permettais de dormir un instant ? Non. Au lieu de cela, je cherche la porte de sortie, je panique comme le *ravèt* (« coquerelle ») que j'ai tué hier à coups de chaudron avant de me

rendre compte que ça ne donnait rien, qu'ils étaient plus nombreux que moi, qu'ils se multipliaient, un de plus ou un de moins.

Si je m'arrêtais un moment et que seule la beauté me réconfortait ? Le livre de Yanick Lahens (*Failles*, 2010) sur le moment précis où Dieu a posé son doigt sur des milliers de personnes pour faire en sorte que le 12 janvier 2010 à 16 h 53, il ne reste que l'amour, seul ce livre-là pourrait contribuer à la consolation : « Le 25 janvier, V. a en effet retrouvé le corps de son conjoint. J'étais soulagé d'être encore là. Elle a fait embaumer le cadavre et elle a refait les trois cents kilomètres avec ce cadavre dans le coffre de sa voiture. » Le bruit des vagues, les chiens qui me lèchent le visage, l'homme qui m'a cuisiné une omelette ce midi, le vent sur mon visage lorsque j'ai traversé la ville à moto, la peur de mourir parce que je m'aime vivante, tout cela pourrait me réconforter si j'allais ailleurs que dans ce qui me révèle tout sauf moi.

Je pense que les *ravêts*, ce soir, je vais les envoyer chier. Qu'ils s'emmerdent, comme tout le monde. ♦

Véronique Marcotte a mené la double vie d'écrivaine et de metteuse en scène durant vingt ans. Aujourd'hui, elle se consacre à l'écriture, à la scénarisation et à l'enseignement. Dernièrement, elle obtenait la résidence de création PEN Haïti, dans la ville de Thomassin.

LQ et la revue *Planches* vous offrent
cette bande dessinée.



La lumière, ou une
ribambelle de petits
êtres.



En équilibre sur
les bords.



Une chienne errante,
mamelles dans la
poussière.



Cherche un morceau
de viande entre les
poubelles.



Laisse-moi la sucrée.



Tant pis pour
la plage.





LQ
critique
+ littérature



Leonard
Cohen

lettres québécoises | hiver 2017 | 168

Abonnez un ami d'ici le 31 mai

et obtenez 10 \$ de rabais

sur l'abonnement annuel

Comment en profiter :

1. Rendez-vous sur notre site :
lettresquebecoises.qc.ca/abonnement
2. Sélectionnez :
« Abonnement papier pour les individus domiciliés à l'intérieur du Canada ».
3. Entrez le CODE PROMO : Blais169

Promotion pour les abonnements individuels 1 an (4 numéros)
30 \$ au lieu de 40 \$. Prix toutes taxes comprises. Pour les personnes domiciliées au Canada. Valide jusqu'au 31 mai 2018.

Conseil des arts
et des lettres
Québec



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



Abonnement

Quatre numéros par année

Frais postaux et taxes inclus

LOCAL

Abonnement individuel (1 an)	63,24 \$
Abonnement individuel (2 ans)	114,98 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	126,47 \$

ÉTATS-UNIS

Abonnement individuel (1 an)	85,00 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	135,00 \$

INTERNATIONAL

Abonnement individuel (1 an)	95,00 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	150,00 \$

revue-estuaire.com

estuaire

C.P. 48774, Outremont (Québec) H2V 4V1

Nom _____

Adresse _____

Ville, Province _____

Code postal _____

Téléphone _____

Courriel _____

Abonnement à partir du numéro _____

LE GOUPIL

ÉRIC MATHIEU



« Comme il cause, ce gamin,
il n'arrête jamais ! »,
« Tout ce charabia,
on ne comprend rien ! »,
« Qu'il est bizarre avec
sa peau toute ridée ! »
On me regardait comme
une bête curieuse.
Je parlais sans cesse,
mais j'étais réduit
au silence.

EN LIBRAIRIE LE 6 FÉVRIER

Je me suis toujours vue
comme le genre de fille
qu'Oprah inviterait à
son émission. Je suis
certaine qu'elle m'aurait
pris la main avec son air
affecté et qu'elle m'aurait
donné un gros cadeau.

EN LIBRAIRIE LE 20 MARS

MARDI COMME MARDI

MICHÈLE NICOLE PROVENCHER



LA MÈCHE

création

cahier

Réhel

Renaud

Lepage

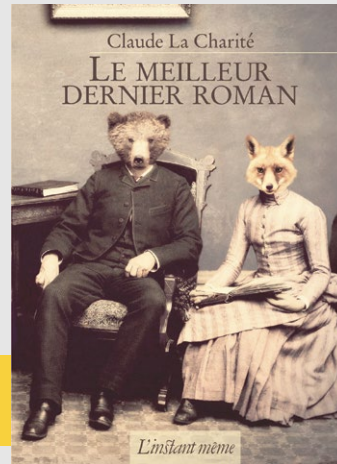
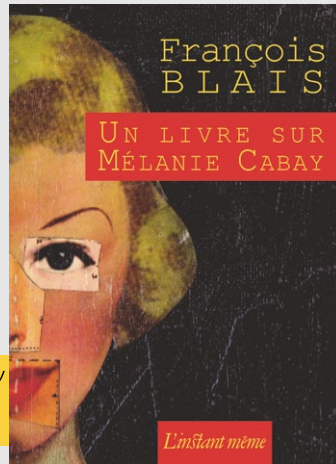
Un poème

Une nouvelle

Une lecture illustrée

À la fois enquête, témoignage et autobiographie, le nouveau François Blais est tout simplement bouleversant!

Un livre sur Mélanie Cabay
François Blais
Récit

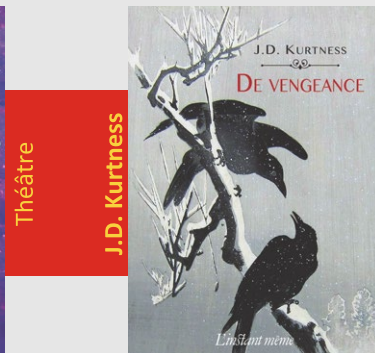


Le premier roman de Claude La Charité est un mélange d'érudition, d'humour et de délicieuse irrévérence.

Le meilleur dernier roman
Claude La Charité
Roman



Os, la montagne blanche



De vengeance



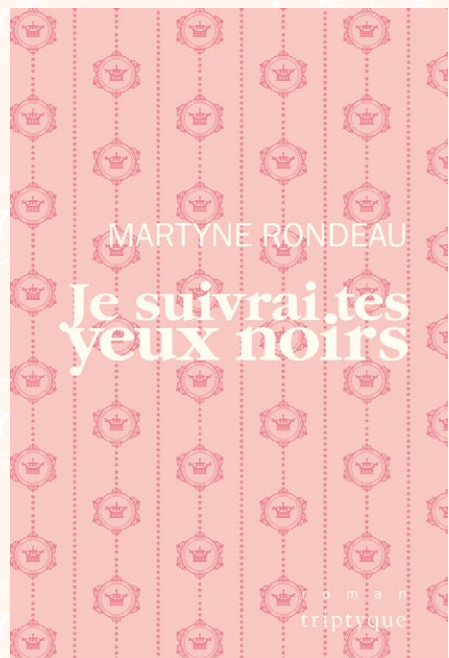
Mon père, la nuit



triptyque
groupernotabene.com



Saint-Hyacinthe, 1996. Sam ne se démarque pas trop de sa gang jusqu'à ce qu'il trouve de vieux livres de philo et des vêtements d'une autre époque. Ceux de son oncle suicidé. La transformation s'amorce tandis que le verglas s'en vient.



C'est un roman haletant et déroutant qu'offre Martyne Rondeau, c'est son plus vif, aussi, son plus humain. *Je suivrai tes yeux noirs*, c'est Bonnie et Clyde, avec Bonnie en héroïne de Marguerite Duras et Clyde en tennisman qui se rêve en Gauvreau.



La pression artérielle des trous noirs

Jean-Christophe Réhel

La pression artérielle des trous noirs

Jean-Christophe Réhel

méto champ-de-mars
mon manteau d'hiver sent la soupe lipton
à l'hôpital le médecin me dit que je fais de l'hypertension
il me demande de prendre ma pression artérielle à chaque jour
je n'ai pas le choix
je vais aller à la pharmacie près du super c
je passe mon bras dans la machine
et chaque fois que je passe mon bras
je veux remonter dans le temps
mais je reste là ça ne marche pas
je vais à la pharmacie douze fois par jour
j'essaie de me sauver de moi-même douze fois par jour
l'hiver les gens font du ski
moi je prends ma pression artérielle
et c'est toujours la catastrophe
et c'est toujours de mauvais résultats anyway
anyway je mesure la pression artérielle du soleil
et sa pression est normale et fuck off
je mange du a & w
je vais sur internet
j'apprends que j'ai la pression artérielle d'une vache
et c'est super
je trouve ça vraiment super
je suis une vache qui joue à star wars battlefront 2
une vache qui regarde son goodreads et qui déprime
sur goodreads Fábio me donne une seule étoile
il dit que j'ai la mentalité d'un cégépien
qui écrit des poèmes trop compliqués
il a peut-être raison il a peut-être entièrement raison
c'est juste que je n'ai pas encore trouvé
le moyen le plus simple pour respirer de l'air
c'est juste que je ne comprends toujours pas
la lumière de mes volcans la lumière de mes poumons
mes poumons essaient de fabriquer du vent Fábio
c'est vrai je te jure que c'est vrai
tout est compliqué :
la lumière dans mes mains
et le sang que je crache une fois par mois
et mon arythmie et mon hyperglycémie
et mes cheveux blancs et ma bedaine
et mon petit salaire de gardien de parc
et les bouteilles de chemineaud qui s'accumulent
comme la neige sur mon balcon
et les fleurs et les oiseaux dans le ciel
et c'est tellement compliqué de regarder les oiseaux dans le ciel
et les roseaux qui tiennent encore debout l'hiver

et mon voisin qui fume du pot
à quatre heures du matin en écoutant gorillaz
et ma déprime qui vient me dire salut aux demi-heures
et les matins gris et les matins bleus
et pour moi tous les matins sont compliqués fábio
je mesure la pression artérielle
des traitements pulmonaires et des pilules à prendre
et tout est normal et je n'ai pas d'argent et tout est normal
et tout est compliqué
je lis dans le journal
que la liste des espèces menacées s'est allongée
et je suis content de ne pas voir de vache
j'ai peut-être une chance d'aller en bulgarie
j'ai peut-être une chance d'aller visiter new york
je ne suis jamais allé à new york
j'ai peut-être une chance de vivre une seule journée
sans avoir peur de tomber malade
j'ai peut-être une chance
de ne plus paniquer quand je suis seul à l'appartement
j'ai peut-être une chance de faire du cheval
j'irais à la pharmacie douze fois par jour en cheval c'est sûr
j'enverrais la main à tout le monde
je serais un chevalier je serais super relax
mais ça ne se peut pas
je suis une vache qui a la fibrose kystique
une vache qui ne comprend pas
la lumière du soleil dans l'appartement
je suis encore dans la pharmacie
j'essaie de prendre la pression artérielle de mon étoile
je fouille dans mes poches
et je ne la trouve plus
je n'avais qu'une seule étoile
et je l'ai perdue et je ne comprends pas
elle est peut-être dans un banc de neige
elle est peut-être quelque part dans mon cheval
tout est compliqué
je mesure la taille de mon cœur
et la lumière des journées
et la pression artérielle des déneigeuses
et la distance qui me sépare d'un seul fou rire
et les serrures glacées de la job
que je dois dégeler au chalumeau à chaque soir
ce n'est pas facile je respire les yeux ouverts ce n'est pas facile
c'est la nuit dans toutes mes mains
c'est la pression sur mes épaules
la pression d'une seule étoile qui pousse sur mes épaules ♦

Jean-Christophe Réhel est né à Montréal en 1989. En 2014, il publie *Bleu sexe les gorilles* (Écrou).

Son dernier recueil, *Les volcans sentent la coconut* (Del Busso), a été finaliste au Prix des libraires du Québec 2017, catégorie poésie.

Mes munitions

Kiev Renaud

Les adultes ne savent pas parler aux autres eux non plus, j'ai bien vu mes parents lorsqu'ils croisent des gens à l'épicerie. Ils se prennent d'une soudaine passion pour les rayons de conserves dans l'espoir de ne pas être vus, mais les néons ne pardonnent pas et les débusquent à tous les coups. Je peux vous partager mes trucs, je suis devenue une professionnelle dans l'art de la conversation. Je connais par cœur un vaste répertoire d'histoires, j'apprends les bonnes intonations, je ne bute pas sur les mots. Je me suis exercée d'abord devant l'assemblée captive de mes peluches ; puis avec le chat qui, lui, pouvait partir, et ne m'a pas écoutée jusqu'au bout – ça a été mon premier coup dur. J'ai changé le ton de ma voix pour l'appâter, quelque chose qui sonne comme « minouminouminou », en travaillant les notes aiguës comme de fines dentelles. Vous me voyez venir : il faut s'ajuster à son public.

Tout dépend d'abord de l'environnement. Je ne vous dirai pas qu'il faut hausser le ton quand il y a de la musique ou du trafic, c'est d'une rare évidence, mais plutôt que cette musique, ces voitures, offrent des distractions à votre auditeur, des excuses pour ne plus vous écouter – vous devez redoubler d'ardeur pour l'intéresser. C'est le moment de sortir une confidence de votre attirail, ou encore une statistique choc savamment mémorisée (saviez-vous que le corps humain était composé à 65 % d'eau ? Ça y est, vous m'écoutez de nouveau). De même, dans une fête ou à la récréation, il y a des risques que la personne préfère parler à d'autres que vous. C'est dur, je le sais, mais il ne faut pas attacher les gens avec nos paroles : si un au revoir se profile, laissez-le venir avec calme, vous ferez mieux demain.

Parler à une personne ou à un groupe ne présente indubitablement pas les mêmes enjeux. Une personne sera immobile et vous regardera peut-être dans les yeux (c'est la situation à privilégier pour la pratique). Si elle ne parle pas, ça veut dire que c'est votre tour : c'est assez facile, traité de la conversation pour les nuls. Dans un groupe, tout se complique, la conversation est comme un poisson aux écailles humides, qui glisse d'une bouche à l'autre et qu'il ne faudrait surtout pas couper. Pour parler, il faut attendre le moment où le poisson se tortille dans les airs pour l'attraper, et utiliser le bon hameçon, le bon mot-clé qui mène à votre histoire, sans non plus le laisser s'aplatir sur le sol. Il faut travailler ses transitions. Des marqueurs de relation peuvent être utiles : EN EFFET, cela me fait penser à autre chose, et tout le monde n'y voit que du feu. Je ne sais pas pourquoi on ne lève pas simplement la main pour parler, ce serait pratique, mais croyez-moi : hors de la salle de classe, mieux vaut s'abstenir.

À ce que j'ai compris, l'alcool autorise la coupe de la parole et hausse de plusieurs tons le niveau de voix général : disons de trois pour le vin, cinq pour la bière, qui permet même de se taper les cuisses (j'ai pratiqué différents rythmes mais je n'ai pas encore osé le faire en public).

Soyez attentifs au « non-verbal », la base de la communication. (Depuis que je connais ce concept extraordinaire, j'ai développé une relation avec le non-verbal de ma mère, qui m'autorise à reprendre du dessert malgré son non catégorique – pratique). Lorsque vous vous joignez à un groupe, le cercle se reforme-t-il pour vous intégrer ? Lorsque vous prenez la parole, est-ce que les gens s'agitent, se regardent entre eux ou, pire, regardent ailleurs ?

Un certain nombre de paroles brèves doit être échangé avant que vous arriviez à des anecdotes plus substantielles : une conversation ne peut directement commencer par « tu ne sais pas ce qui m'est arrivé ». Ayez toujours en tête un mot d'esprit sur la météo et répondez que vous allez « bien » pour vite passer à autre chose. Après, les échanges deviennent plus libres, assurez-vous d'avoir beaucoup de cartes en jeu et, surtout, de les jouer au bon moment. Quelqu'un parle de la mort de son grand-père, il ne faut pas répondre : « une fois, c'est un gars... ». Mon exemple est grossier, mais c'est pour bien me faire comprendre. Gardez en réserve vos meilleures anecdotes comme des as (par exemple : j'ai eu deux fois la varicelle. Je sais, c'est impressionnant !).

Si je veux faire réagir, je sors mon attirail de faits divers : des enfants frappés par la foudre en regardant l'orage à la fenêtre, des grimaces figées dans le vent, des langues collées et arrachées sur le fer des barbelés – je connais même des recettes de bébé au micro-ondes. Je tire toutes mes blagues d'un livre d'histoires drôles, mais je les ai quand même adaptées, j'ai changé toutes les blondes par des nioufis pour ne pas insulter mon amie Maude. Je me risque peu à des nouveautés : l'autre jour j'ai essayé de raconter mon rêve et je me suis empêtrée dans les détails, je grimpais dans un arbre pour jaser avec des écureuils géants qui avaient la voix de mon père, en tout cas je ne vais pas recommencer maintenant.

Une fois, on m'a demandé ma couleur préférée et j'ai répondu avec répartie que je les aimais toutes : satisfaite, je sais que c'est désormais ce que je répondrai toute ma vie. (Ces questions m'angoissent, d'ailleurs : animal, couleur et sport favoris, il me semble qu'on touche là à mon identité profonde. Je trouve même le « comment vas-tu » ébranlant, mais pas le choix, il faut s'habituer – et si ma réponse est prête, je peux renvoyer la question sans la laisser atteindre mon cœur.) Je vole parfois des blagues à d'autres, des opinions politiques convaincantes à mes professeurs. Je garde toutes mes répliques dans les plis dodus de mon cerveau, bien classées dans des petites étagères. Je vérifie chaque soir qu'elles y sont encore, j'ai peur de ne pas avoir assez de place. Mais heureusement, les situations de communication se répètent : j'ai l'impression que j'aurai bientôt tout le matériel nécessaire pour exister. Quand je serai grande, je saurai quoi répondre dans toutes les situations, je n'aurai plus à m'exercer, ni même à réfléchir ! ♦

35
34
33
32
31
30
29
28
27
26
25
24
23
22
21
20
19
18
17
16
15
14
13
12
11
10
9
8

Sylvie Laliberté

JE NE TIENS QU'À UN FIL
MAIS C'EST UN TRÈS BON FIL

un compte rendu de lecture
de Catherine Lepage

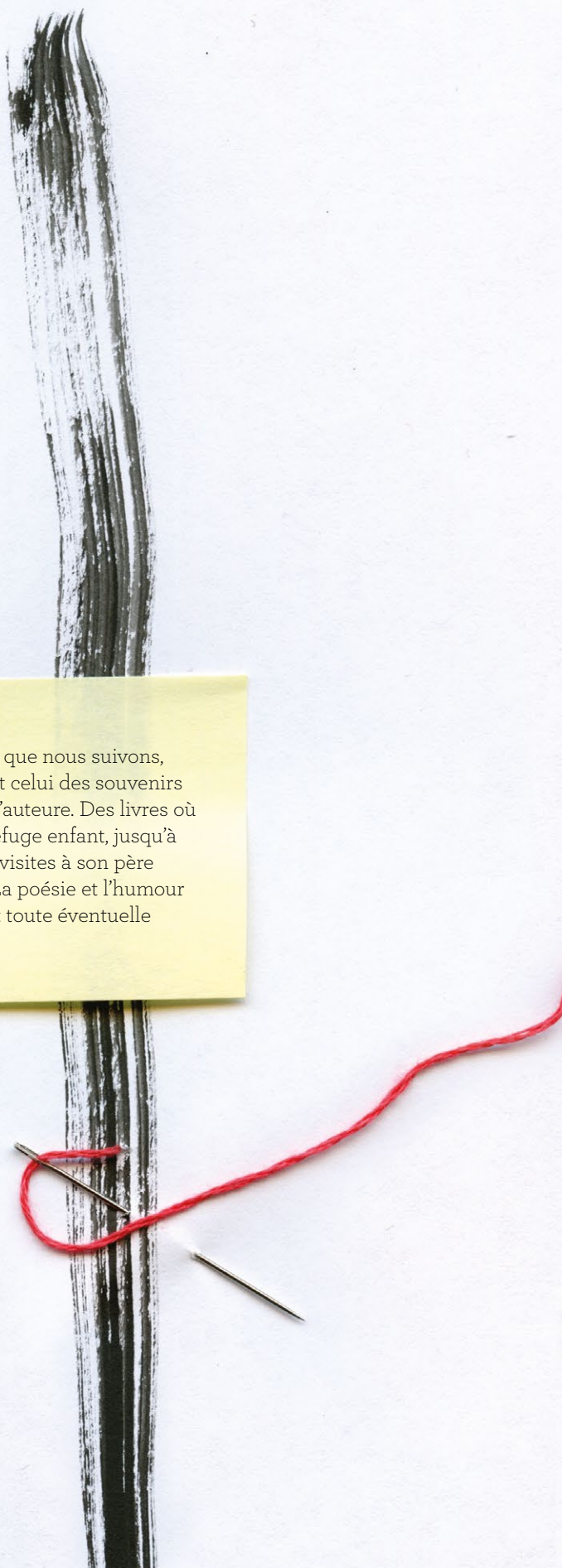


L

es mots de Sylvie Laliberté nous attrapent sans qu'on les ait vus venir. On reste saisis. Bernés par une naïveté de surface qui nous avait fait baisser les gardes. Les mots de Sylvie Laliberté rendent la brique légère comme une plume.



Ce fil que nous suivons,
c'est celui des souvenirs
de l'auteur. Des livres où
elle trouve refuge enfant, jusqu'à
ses récentes visites à son père
vieillissant. La poésie et l'humour
désamorcent toute éventuelle
lourdeur.





e le fil, celui de l'identité :
celle qu'on se tisse,
mais aussi celle que
les clichés aiment nous imposer.

Et maintenant, je redonne l'aiguille
à Sylvie Laliberté, souhaitant fort
qu'elle nous brode d'autres belles
histoires à l'aide de son très bon fil.

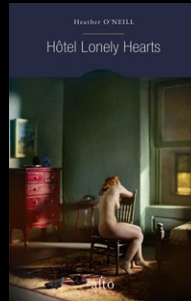
Critiques pour emporter

Sébastien Dulude, Ralph Elawani, Jérémy Laniel et Valérie Lebrun



Peut-être trop familial maintenant?
(S.D.)

François Rioux
L'empire familial
Le Quartanier, 2017



Si Moutier se dit inextinguible, le lecteur, lui, ne l'est pas pour autant. (J.L.)

Maxime-Olivier Moutier
L'inextinguible
Hamac, 2018



Claude Péloquin a vraiment dit ça?
Criss d'épais.
(R.E.)

Projet anonyme
Dérpages poétiques, vol. 1
Atelier 10, 2017

Amour, violence et cruauté
au cœur d'un Montréal en
pleines Années folles, on
dirait Dickens dans ses
meilleurs jours. (J.L.)

Heather O'Neill
Hôtel Lonely Hearts
Alto, 2018

À la lisière du monde,
il y a l'ennui.
(J.L.)

Isabelle Courteau
À la lisière du monde
Écrits des forges, 2017



Un livre qui tenait lieu
de butoir de porte
depuis quatre ans. (R.E.)

Éliane Gamache Latourelle et Mark Fisher
*La jeune millionnaire
et les secrets parfois
tristes de son succès*
Un monde différent, 2014

Injustement négligée au Québec, l'œuvre de
Dickson (1944-2007) est faite de sparages de
trentenaire, puis d'une quantité appréciable de
recueils admirables. (S.D.)

Robert Dickson
*Aux quatre vents de l'avenir possible.
Poésies complètes*
Prise de parole, 2017



Le gars qui a infiltré
Walmart en 2015
s'est fait infiltrer par le gars
qui s'est rendu au travail
en patins la même année.
Bien fait pour lui. (R.E.)

Hugo Meunier
Infiltrer Hugo Meunier
Lux, 2017

Relire Lamy comme on fait
sortir le génie de la lampe.
En souhaitant exaucer
ses vœux à elle, libre,
indomptable. (V.L.)

Suzanne Lamy
*Quand je lis, je m'invente
suivi de D'Elles et autres textes*
Alias, 2017

Confirme qu'il faut vivre
au-dessus de ses moyens intellectuels
pour se croire inattaquable
(s'appliquerait également aux poètes).
(R.E.)

Liber
*Argument
«Savoir débattre»*
Hiver 2017-2018, 182 pages



**Danse
+ Théâtre**

**À l'avant-garde
depuis toujours**

Du 23 mai
au 7 juin 2018

LA
VITRINE
COM
VOTRE
SÉLECT
CULTUREL

ICI artv

LA
PRESSE+

Je poursuis mon périple dans le vent

Jean-Claude Charles

MÉMOIRE
D'ENCRIER



15 ANS

2003 - 2018

memoiredencrier.com

info@memoiredencrier.com